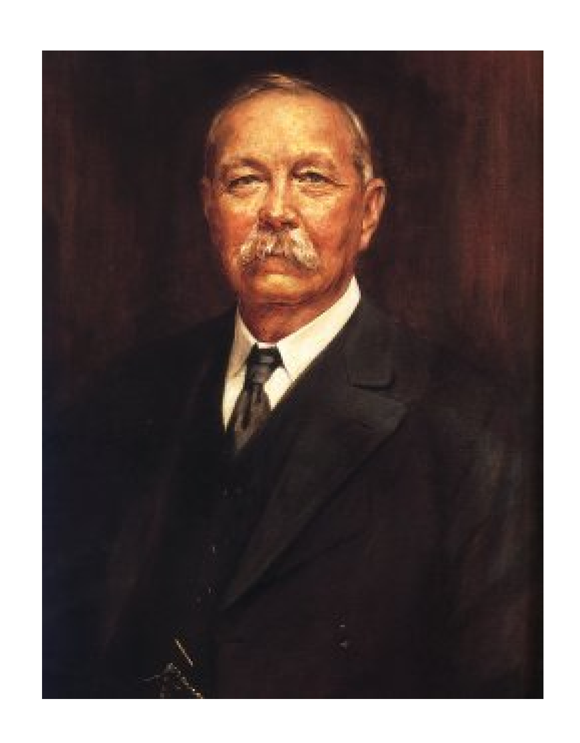
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

CONTES DE L'EAU BLEUE

(1922)

Table des matières

LE COFFRE À RAIES[1]

– Qu'en pensez-vous, Allardyce ? demandai-je.

Mon maître d'équipage se tenait à côté de moi sur la poupe ; pour rester d'aplomb, il avait écarté ses courtes jambes, car une forte houle avait survécu à la tempête ; à chaque coup de roulis, nos deux canots de hanche frôlaient l'eau. Il cala sa lunette contre le hauban de misaine pour mieux observer ce pitoyable et mystérieux navire chaque fois qu'il se hissait sur la crête d'une vague et s'y maintenait quelques instants en équilibre avant de retomber de l'autre côté ; il se trouvait si à ras de la mer que je ne distinguais que par intermittence la ligne vert feuille de son bastingage.

C'était un brick, mais son grand mât s'était brisé à trois mètres au-dessus du pont, et je n'avais pas l'impression que l'équipage eût cherché à se débarrasser de l'épave qui flottait à côté du bateau, avec ses voiles et ses vergues, comme l'aile inerte d'une mouette blessée. Le mât de misaine était encore debout, mais la toile était détendue et se déployait en longs panaches blancs. J'avais rarement vu bateau plus maltraité.

Comment nous serions-nous scandalisés, néanmoins, du triste spectacle qu'il nous offrait ? Au cours des trois derniers jours, nous nous étions plus d'une fois demandé si notre propre navire regagnerait jamais un port. Nous avions navigué à l'aveuglette pendant trente-six heures. Heureusement la *Mary-Sinclair* n'avait pas son pareil parmi les navires qui avaient quitté la Clyde ! Nous avions émergé de la tempête après n'avoir

---

[1] Titre original : *The Striped Chest (1900).*

perdu que notre youyou et une partie du bastingage de tribord. Mais nous ne pouvions guère nous étonner que d'autres bateaux eussent été plus malchanceux : ce brick mutilé, désemparé sur une mer bleue et sous un ciel limpide, évoquait toute l'horreur des heures précédentes ; il ressemblait à un homme que la foudre aurait aveuglé, et qui poursuivrait sa route en titubant.

Tandis que nos matelots s'accoudaient au bastingage ou grimpaient dans les haubans pour mieux voir, Allardyce, Écossais lent et méthodique, contemplait longuement l'inconnu. Vers 20 degrés de latitude et 10 degrés de longitude, les rencontres suscitent toujours de la curiosité ; la grande voie commerciale à travers l'Atlantique passe plus au nord ; depuis dix jours, nous n'avions pas aperçu une seule voile.

– Je crois qu'il est abandonné ! déclara le maître d'équipage.

C'était aussi mon avis, puisque je ne discernais aucun signe de vie sur le pont, et que les signaux amicaux de nos hommes demeuraient sans réponse. L'équipage avait dû l'abandonner dans un moment de panique.

– Il n'en a plus pour longtemps ! poursuivit Allardyce de sa voix tranquille. À n'importe quelle minute, il peut chavirer la coque en l'air. L'eau lèche sa lisse.

– Quel est son pavillon ? demandai-je.

– Pas facile à identifier. Il est tout enroulé et emmêlé dans les drisses. Voilà ! Je l'ai. C'est le pavillon brésilien, mais retourné : le bas en haut.

Avant d'abandonner le bateau, l'équipage avait donc hissé le signal de détresse. Mais quand l'avait-il abandonné ? Je m'emparai de la lunette du maître d'équipage et j'explorai la

surface tumultueuse de l'Atlantique que striaient encore de multiples lignes blanches d'écume dansante. Nulle part je n'aperçus de formes humaines.

– Il y a peut-être des survivants à bord, dis-je.

– Peut-être des sauvages ! murmura le maître d'équipage.

– Alors, nous allons l'approcher par le côté sous le vent et tenir la cape.

Lorsque nous fûmes à moins de cent mètres, nous modifiâmes notre vergue de misaine, et nous nous tînmes là, le brick et nous, secoués de hoquets comme deux clowns.

– Un canot à l'eau ! ordonnai-je. Prenez quatre hommes avec vous, monsieur Allardyce, et allez aux renseignements.

Mais, juste à ce moment, mon second, M. Armstrong, arriva sur le pont pour son tour de quart. Ayant forte envie d'inspecter de près ce bateau abandonné, je le mis au courant et me glissai dans le canot.

La distance était courte, mais le roulis si prononcé que lorsque nous tombions dans un creux nous perdions de vue le brick et notre navire. Le soleil couchant ne dardait pas ses rayons obliques jusqu'à nous ; entre les vagues, il faisait froid et sombre. Lorsque nous remontions, nous retrouvions la lumière et la chaleur. Chaque fois que nous débouchions sur une crête coiffée d'écume, j'apercevais le bastingage vert feuille et la misaine. Je gouvernai donc afin de le contourner par la proue et de repérer le meilleur endroit pour l'abordage. En le longeant, nous lûmes son nom sur sa carcasse ruisselante : *Nossa-Senhora-da-Vittoria*.

– Le bord du vent, monsieur, fit le maître d'équipage. Paré pour la gaffe, charpentier ?

Un instant plus tard, nous avions sauté par-dessus les bastingages, légèrement plus hauts que ceux de notre navire. Nous étions sur le pont du bateau abandonné.

Notre première pensée alla à notre sécurité, il nous fallait prévoir le cas, infiniment probable, où le bateau sombrerait sous nos pieds. Deux de nos hommes se cramponnèrent à son amarre et la parèrent pour que nous puissions opérer une retraite rapide. Le charpentier descendit dans la cale pour vérifier la quantité d'eau qui s'y trouvait. L'autre matelot, Allardyce et moi-même, nous nous mîmes en devoir de procéder à un inventaire hâtif du bateau et de sa cargaison.

Le pont était jonché d'épaves et de cages à poules où flottaient les volailles mortes. Il n'y avait plus de canots, sauf un seul qui était défoncé, l'équipage avait donc abandonné le bateau. La cabine se trouvait dans un rouf, dont un côté avait été éventré par la violence de la mer. Allardyce et moi y entrâmes ; la table du capitaine était telle qu'il l'avait laissée : couverte de livres et de papiers, tous en espagnol ou en portugais, et aussi de cendres de cigarettes. Je cherchai le livre de bord, mais sans succès.

– Il n'en a sans doute jamais tenu, dit Allardyce. Tout se passe à la bonne franquette à bord d'un navire de commerce de l'Amérique du Sud ; on n'y fait que le nécessaire. En admettant que le capitaine en ait tenu un à jour, il a dû l'emporter sur son canot.

– J'aimerais bien examiner tous ces livres et tous ces papiers, répondis-je. Demandez au charpentier de combien de temps nous disposons.

Nous fûmes rassurés. Le bateau était plein d'eau, mais une partie de la cargaison était flottable, et il n'y avait pas de danger immédiat. Probablement le bateau ne sombrerait jamais : il s'en irait plutôt à la dérive comme l'un de ces terribles bancs de roches qui ne figurent pas sur les cartes, mais qui envoient par le fond quantité de navires.

« Dans ce cas, vous ne courez aucun péril à descendre, dis-je au maître d'équipage. Voyez si la cargaison peut être sauvée. Pendant ce temps, je jetterai un coup d'œil sur ces papiers.

Les connaissements, quelques factures et des lettres qui étaient sur le bureau du capitaine m'apprirent que le brick brésilien *Nossa-Senhora-da-Vittoria* avait quitté Bahia un mois plus tôt. Le capitaine s'appelait Texeira, mais je ne découvris rien qui m'informât sur l'équipage. Le bateau se dirigeait vers Londres. Un rapide examen des connaissements m'indiqua que nous ne tirerions pas grand profit de notre sauvetage. La cargaison se composait de noix de coco, de gingembre et de bois. Le bois se présentait sous la forme de grosses billes, spécimens intéressants des essences tropicales ; c'était grâce à elles sans doute que le bateau avait maintenu son équilibre, mais leur taille nous interdisait de les extraire des cales. Il y avait aussi quelques marchandises de fantaisie : des oiseaux empaillés pour modistes et une centaine de caisses de fruits en conserve. Enfin, en épluchant les papiers, je tombai sur une note brève rédigée en anglais qui retint mon attention :

Le destinataire de cette note est prié de veiller à ce que les divers bibelots anciens espagnols et indiens qui ont été retirés de la collection de Santarem et qui sont destinés à Prontfoot et Neumann, Oxford Street, à Londres, soient placés dans un endroit où ces objets uniques et d'une grande valeur ne puissent subir aucun dégât. Cette recommandation s'applique en particulier au coffre-trésor de don Ramirez di Leyra, auquel personne ne devra toucher.

Le coffre-trésor de don Ramirez ! Des objets uniques et d'une grande valeur ! Je tenais là ma chance d'une prime de sauvetage ! Je m'étais levé, avec le papier à la main, quand mon maître d'équipage écossais apparut sur le seuil.

– Je pense que tout n'est pas tout à fait normal à bord de ce bateau, monsieur.

Il avait des traits rudes ; pourtant l'étonnement se lisait sur son visage fermé.

– Qu'y a-t-il donc ? demandai-je.

– Il y a eu meurtre, monsieur. Là-bas, j'ai trouvé un homme avec la cervelle en bouillie.

– Tué par la tempête ?

– Peut-être, monsieur. Mais ça m'étonnerait que vous disiez la même chose après l'avoir vu.

– Où est-il ?

– Par ici, monsieur. Dans le grand rouf.

En fait de logements, ce brick ne comportait que trois roufs ; l'un pour le capitaine, un autre près de la principale écoutille pour la cuisine et les repas, un troisième à l'avant pour les hommes. Le maître d'équipage me conduisit dans le rouf du milieu. Quand on y pénétrait, la cuisine était sur la droite ; à gauche, il y avait une petite pièce avec deux couchettes pour les officiers ; puis, au-delà, dans un débarras jonché de voiles de réserve et de pavillons, des paquets enfermés dans un tissu grossier et soigneusement amarrés étaient rangés le long des murs. Au fond se dressait un coffre à raies blanche et rouge ; les

bandes rouges étaient si passées et les bandes blanches si sales qu'on ne distinguait les couleurs que lorsque la lumière tombait directement. Il avait un mètre vingt-cinq de largeur, un mètre dix de hauteur, et à peine moins d'un mètre de profondeur, il était donc beaucoup plus volumineux qu'un coffre de matelot.

Mais ce n'est pas au coffre qu'allèrent mes regards et mes pensées quand j'entrai. Sur le plancher, dans un grand désordre d'étamines, était étendu un homme brun, de petite taille, dont le visage était ourlé d'une barbe courte et bouclée. Il gisait sur le dos, les pieds contre le coffre. Sur le tissu blanc où reposait sa tête, une tache rouge s'étalait, et de petits sillons écarlates couraient autour de son cou bronzé avant de se prolonger par terre. Pourtant, je ne voyais aucune blessure apparente ; sa figure était aussi placide que celle d'un enfant endormi.

Par contre, lorsque je me penchai, je découvris la plaie, et je me détournai en poussant une exclamation horrifiée. Il avait été assommé comme une bête sous le merlin, probablement par quelqu'un qui l'avait surpris par-derrière. Un coup terrible lui avait défoncé le haut de la tête et avait profondément pénétré dans le cerveau. Il pouvait bien avoir une figure placide, car la mort avait dû être instantanée, et l'emplacement de la blessure montrait qu'il n'avait pas vu son agresseur.

– S'agit-il d'un coup déloyal ou d'un accident, capitaine Barclay ? me demanda le maître d'équipage.

– Vous avez tout à fait raison, monsieur Allardyce. Cet homme a été assassiné, abattu par une arme lourde et tranchante. Mais qui était-il ? Et pourquoi a-t-il été assassiné ?

– C'était un simple matelot, monsieur. Vous le verrez rien qu'en examinant ses doigts.

Il lui retourna les poches tout en parlant, et mit au jour un jeu de cartes, de la ficelle goudronnée et un paquet de tabac du Brésil.

– Oh ! oh ! regardez ceci ! fit-il.

C'était un grand couteau ouvert, doté d'une lame à ressort. Il venait de le ramasser sur le plancher. L'acier était net et luisant, il n'avait donc pas servi au crime, pourtant le mort l'avait dans la main quand il avait été assommé, car ses doigts s'étaient refermés sur le manche.

– J'ai l'impression, monsieur, qu'il se savait en danger et qu'il gardait son couteau pour se défendre, me dit le maître d'équipage. Mais nous ne pouvons plus rien pour ce pauvre diable. Je me demande ce que contiennent ces paquets qui sont fixés aux murs. On dirait des idoles, des armes et je ne sais quelles curiosités. Il y en a de tous les genres.

– En effet, répondis-je. Ce sont les seuls objets de valeur que nous récupérerons sur la cargaison. Hélez le navire et commandez un autre canot, pour que nous puissions monter cette marchandise à notre bord.

Pendant son absence, je passai en revue le curieux butin qui venait de nous échoir. Les bibelots avaient été si bien enveloppés que je ne pus m'en faire qu'une idée générale mais le coffre à raies était suffisamment éclairé pour me permettre une inspection précise de son extérieur. Sur le couvercle garni de clous et de coins métalliques étaient gravées des armoiries compliquées, sous lesquelles se trouvait une ligne écrite en espagnol et que je traduisis ainsi : « Coffre-trésor de don Ramirez di Leyra, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, gouverneur et capitaine général de Terra Firma et de la province de Veraquas. » Dans un angle, je lus une date : « 1606. » Dans l'angle opposé, je vis une grande étiquette blanche qui portait ces mots écrits en

anglais : « Vous êtes instamment prié de n'ouvrir ce coffre en aucun cas. » Le même avertissement était répété en dessous, en espagnol. Quant à la serrure, elle était très ouvragée et d'un acier compact orné d'une devise latine qui dépassait la compréhension d'un marin.

Je venais de terminer mon examen du coffre quand l'autre canot, qui avait à bord mon second, M. Armstrong, se rangea parallèlement au bateau. Nous entreprîmes donc de le remplir des divers bibelots et autres curiosités sud-américaines qui semblaient bien être les seuls objets dignes d'être retirés du bateau abandonné. Quand le canot fut plein, je le renvoyai. Puis Allardyce et moi, aidés par le charpentier et un matelot, nous soulevâmes le coffre à raies et nous le descendîmes dans notre canot, en le posant en équilibre sur les bancs de nage du milieu ; il était si lourd en effet que si nous l'avions placé à l'une ou l'autre des extrémités il aurait pu faire basculer notre embarcation. Nous laissâmes le cadavre à l'endroit où nous l'avions trouvé.

Le maître d'équipage émit l'hypothèse qu'au moment de l'abandon du bateau, le matelot avait commencé à piller et que le capitaine, désireux de préserver un minimum de discipline, l'avait abattu d'un coup de hachette. Elle paraissait plus conforme aux faits que toute autre explication ; pourtant, elle ne me satisfit pas complètement. Mais l'océan est un royaume de mystères, et nous nous contentâmes d'ajouter le destin de ce matelot brésilien à la longue liste que le marin garde toujours en mémoire.

Le coffre fut hissé avec des cordages sur le pont de la *Mary-Sinclair,* puis porté par quatre hommes d'équipage jusqu'à la cabine où, entre la table et les caissons, il trouva exactement sa place. Il resta là pendant le souper ; après le repas, mes officiers demeurèrent avec moi pour discuter de l'événement du jour devant un verre de grog. M. Armstrong qui était grand, mince,

excellent marin de surcroît, avait la réputation d'un homme avare et cupide. Notre découverte l'avait grandement excité ; déjà, tout en regardant le coffre avec des yeux brillants, il calculait la part qui reviendrait à chacun de nous quand serait répartie la prime de sauvetage.

– Puisque le papier affirme qu'il s'agit de pièces uniques, monsieur Barclay, elles peuvent valoir un prix fou. Vous n'avez pas idée des sommes que paient parfois les riches collectionneurs. Mille livres, ce n'est rien pour eux ! Ou je me trompe fort, ou ce voyage nous rapportera quelque chose.

– Je ne partage pas votre avis, dis-je. Pour autant que j'aie pu me rendre compte, ces bibelots ne me semblent pas différer beaucoup des autres curiosités de l'Amérique du Sud que l'on trouve partout aujourd'hui.

– Ma foi, monsieur, j'en suis à mon quatorzième voyage, et je n'ai jamais vu un coffre pareil. Il vaut une fortune, tel qu'il est. De plus, il est si lourd qu'il contient sûrement des objets précieux. Vous ne croyez pas que nous devrions l'ouvrir et l'inventorier ?

– Si vous forcez la serrure, vous abîmerez le coffre, c'est sûr ! fit observer le maître d'équipage.

Armstrong s'accroupit devant le coffre, pencha la tête ; son long nez crochu approcha de la serrure jusqu'à la toucher.

– C'est du chêne, dit-il. Du chêne qui, avec l'âge s'est légèrement contracté. Si j'avais un ciseau à froid ou un couteau à lame solide, je pourrais forcer la serrure sans abîmer le bois le moins du monde.

Les mots « couteau à lame solide » me rappelèrent le matelot qui avait été tué sur le brick.

– Je me demande s'il n'était pas en train de l'ouvrir quand quelqu'un est intervenu, dis-je.

– Cela je l'ignore, monsieur. Mais ce que je sais, c'est que je peux ouvrir ce coffre. Dans le caisson, il y a un tournevis. Éclairez-moi avec la lampe, Allardyce, il ne résistera pas à une ou deux poussées.

– Attendez !...

Déjà, les yeux allumés par la curiosité et la cupidité, il s'était penché au-dessus du couvercle. Mais je l'arrêtai.

– Je ne vois pas pourquoi nous nous hâterions. Vous avez lu l'étiquette, elle nous met en garde et nous recommande de ne pas l'ouvrir. Peut-être cette recommandation est valable ; peut-être elle ne l'est pas. Mais de toutes façons, j'entends m'y conformer. D'ailleurs, quel que soit le contenu du coffre et en admettant qu'il soit précieux, sa valeur n'en sera pas diminuée si nous l'ouvrons dans les bureaux du destinataire plutôt que dans la cabine de la *Mary-Sinclair*.

Mon second parut amèrement déçu.

– Je pense, monsieur, que vous n'êtes pas superstitieux à ce point ? ricana-t-il. Si le coffre échappe à notre surveillance, si nous ne vérifions pas nous-mêmes ce qu'il contient, nous risquons de perdre nos droits. En outre...

– En voilà assez, monsieur Armstrong ! interrompis-je sèchement. Vous pouvez me faire confiance, vos droits seront sauvegardés. Mais je ne veux pas que le coffre soit ouvert ce soir.

– D'ailleurs, l'étiquette prouve que le coffre a été examiné par des Européens, ajouta Allardyce. Un coffre-trésor n'est pas

forcément un coffre qui contient des trésors. De nombreuses personnes y ont sûrement jeté un coup d'œil depuis l'époque où vivait le vieux gouverneur de Terra Firma !

Armstrong lança le tournevis sur la table et haussa les épaules.

– Comme vous voudrez ! fit-il.

Mais pendant le reste de la soirée, bien que nous eussions abordé des sujets différents, je remarquai que son regard revenait toujours, avec la même expression de convoitise, vers le coffre à raies.

Et maintenant, j'en arrive à un épisode qui me fait encore frissonner aujourd'hui quand je me le rappelle. Autour de notre cabine étaient disposées les chambres des officiers ; la mienne, située au bout du petit couloir qui conduisait à l'échelle de commandement, était la plus éloignée. Je ne prenais pas de quart, sauf dans les cas d'urgence, les veilles étant réparties entre les autres officiers. Armstrong avait le quart de minuit et devait être relevé à quatre heures du matin par Allardyce. J'avais le sommeil très lourd : il ne me fallait généralement rien moins qu'une main sur mon épaule pour me réveiller.

Et cependant je me réveillai cette nuit-là, ou plutôt aux premières lueurs grises de l'aube. Il était juste quatre heures et demie à mon chronomètre quand quelque chose me fit sursauter, nerfs tendus et l'esprit clair. C'était un bruit, un bruit de chute qui s'était achevé sur un cri humain ; il résonnait encore dans mes oreilles. Je demeurai assis à écouter, mais tout était redevenu silencieux. Je n'avais pas rêvé, le cri prolongeait encore ses échos dans ma tête ; c'était un cri d'épouvante et il avait été poussé non loin de moi. Je sautai à bas de ma couchette, enfilai quelques vêtements et me dirigeai vers la cabine.

D'abord je ne vis rien d'anormal. Dans la froide lumière grise, je reconnus la table au tapis rouge, les six chaises tournantes, les caissons au brou de noix, le baromètre qui oscillait et, dans le fond, le grand coffre à raies. J'allais faire demi-tour pour me rendre sur le pont et demander au maître d'équipage s'il avait entendu quelque chose, quand mes yeux s'arrêtèrent brusquement sur un objet qui, sous la table, dépassait le tapis rouge. L'objet était une jambe : une jambe terminée par une longue botte de marin. Je me baissai. Un corps était étendu, contorsionné, les bras en croix. Un premier regard m'apprit qu'il s'agissait d'Armstrong, mon second ; un deuxième qu'il était mort. Je demeurai bouche bée. Puis je me précipitai sur le pont, appelai Allardyce, et nous revînmes tous les deux dans la cabine.

Nous tirâmes le malheureux de dessous la table. Quand nous vîmes sa tête qui dégouttait de sang, nous nous regardâmes. Je ne sais lequel était le plus pâle.

– La même blessure que celle du matelot espagnol ! haletai-je.

– Exactement la même ! Que Dieu nous protège ! C'est ce coffre infernal ! Regardez la main d'Armstrong !

Il leva la main droite d'Armstrong, elle tenait le tournevis dont il avait voulu se servir la veille au soir.

– Il s'est attaqué au coffre, monsieur. Il savait que j'étais sur le pont et que vous dormiez. Il s'est agenouillé devant le coffre et il a fait jouer la serrure avec cet outil. Puis il lui est arrivé quelque chose, et il a hurlé comme vous l'avez entendu.

– Allardyce, murmurai-je, que lui est-il arrivé ?

Le maître d'équipage posa une main sur ma manche et me conduisit à sa cabine.

– Ici, nous pouvons parler, monsieur. Mais là-bas, nous ne savons pas qui peut nous écouter. À votre avis, capitaine Barclay, qu'y a-t-il dans ce coffre ?

– Je vous donne ma parole, Allardyce, que je n'en ai pas la moindre idée.

– Moi, je ne vois qu'une théorie qui rendrait compte de tous les faits. Considérez la taille du coffre. Rappelez-vous les ornements métalliques et les ciselures qui peuvent dissimuler des trous d'aération. Songez à son poids : il a fallu quatre hommes pour le porter. Et pour comble, souvenez-vous que deux hommes ont essayé de l'ouvrir, et que tous deux y ont laissé la vie. Voyons, monsieur, tout cela ne signifie qu'une chose !

– Vous voulez dire qu'il y a un homme dedans ?

– Bien sûr ! Il y a un homme dedans. Vous savez comment ça se passe, monsieur, en Amérique du Sud ! Un homme peut être président une semaine, et la semaine suivante traqué comme un gibier. Mon idée est qu'à l'intérieur se cache quelqu'un, armé et prêt à tout, qui se ferait tuer plutôt que de se laisser prendre.

– Mais comment mange-t-il ? Que boit-il ?

– C'est un coffre spacieux, monsieur. Il peut contenir quelques provisions. Pour la boisson, il devait avoir sur le brick un ami qui la lui apportait.

– Vous pensez donc que l'étiquette recommandant de ne pas ouvrir le coffre n'a pas d'autre but que de protéger l'homme qui est caché dedans ?

– C'est ce que je crois, monsieur. Avez-vous une autre explication qui cadre avec la réalité ?

Je dus avouer que non.

– La question est de savoir ce que nous allons faire, dis-je.

– L'homme est un dangereux bandit qui ne reculerait devant rien. Je pense qu'il ne serait pas mauvais de passer des cordages autour du coffre et de le mettre en remorque pendant une demi-heure ; ensuite, nous pourrions l'ouvrir tranquillement. Ou, si nous ficelions le coffre et si nous empêchions l'homme d'avoir de quoi boire, ce serait aussi bien. Ou encore le charpentier pourrait passer une couche de vernis qui boucherait tous les trous d'aération.

– Allons, Allardyce ! m'écriai-je en colère. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que l'équipage d'un navire va se laisser terroriser par un homme seul dans un coffre. S'il y en a un, je m'engage à le faire sortir !

J'allai dans ma chambre et je pris mon revolver.

– Maintenant, Allardyce, ouvrez la serrure, moi, je veille et suis paré pour n'importe quoi.

– Pour l'amour de Dieu, monsieur, pensez à ce que vous voulez faire ! cria le maître d'équipage. Deux hommes sont morts à cause du coffre, et le sang de l'un deux n'a pas encore fini de sécher sur le tapis !

– Raison de plus pour que nous le vengions !

– Au moins, monsieur, laissez-moi appeler le charpentier. Trois hommes valent mieux que deux, et c'est un costaud.

Il s'éloigna pour aller le réveiller. Je demeurai seul avec le coffre dans la cabine. Je ne suis pas un nerveux, mais je maintins quand même la longueur de la table entre moi et cette antique pièce de l'art espagnol. À la lumière croissante du matin, les bandes rouge et blanche commençaient à se différencier ; les ciselures étranges et les ornements métalliques attestaient les soins amoureux dont l'avaient entouré d'habiles artisans. Bientôt le maître d'équipage revint avec le charpentier, qui s'était armé d'un marteau.

– C'est une sale affaire, monsieur ! dit-il en regardant tristement le corps de mon second. Vous croyez que quelqu'un se cache dans ce coffre ?

– Sans aucun doute, répondit Allardyce, qui ramassa le tournevis et crispa les mâchoires comme un homme qui a besoin de rassembler toutes ses forces physiques et morales. Je repoussai la serrure ; entourez-moi tous les deux. S'il se dresse, charpentier, flanquez-lui un solide coup de marteau sur la tête ! Et tirez tout de suite, monsieur, s'il lève la main ! Allons-y !

Agenouillé face au coffre à raies, il glissa la lame de l'instrument sous le couvercle. Dans un grincement aigu, la serrure joua.

– Attention ! cria le maître d'équipage.

D'une secousse, il souleva le couvercle et l'ouvrit tout grand. Nous fîmes un bond en arrière, moi avec mon revolver armé et en joue, le charpentier avec le marteau au-dessus de sa tête. Mais, comme rien ne se produisit, nous avançâmes et plongeâmes nos regards à l'intérieur. Le coffre était vide.

Pas tout à fait cependant, car, dans un coin, était couché un vieux chandelier jaune, orné de ciselures compliquées et parais-

sant presque aussi ancien que le coffre lui-même. Son éclat jaune et sa forme artistique donnaient à penser que sa valeur était considérable. En dehors de lui, il n'y avait rien d'autre que de la poussière.

– Alors ça ! s'écria Allardyce, qui n'en croyait pas ses yeux. D'où est venu le coup ?

– Regardez l'épaisseur des côtés, regardez le couvercle. Il y a bien douze centimètres de bois en épaisseur. Et regardez le grand ressort métallique en travers.

– C'est lui qui maintient le couvercle ouvert, dit le maître d'équipage. Vous voyez, il ne retombe pas. Quelle est cette inscription en allemand à l'intérieur ?

– Sur le ressort ?... L'inscription indique qu'il a été fabriqué par Johann Rothstein, d'Augsbourg, en 1606.

– Du solide ! Mais nous ne sommes pas plus avancés à propos de ce qui s'est passé, n'est-ce pas, capitaine Barclay ? Le chandelier brille comme de l'or. Nous aurons tout de même quelque chose pour nous dédommager, après tout !

Il se pencha pour le prendre. Depuis cet instant, je ne doute plus de la réalité de l'inspiration. En effet, je l'attrapai par le col et l'écartai presque brutalement. Peut-être était-ce une vieille histoire du Moyen Âge qui m'était revenue en mémoire, peut-être avais-je aperçu un peu de rouge qui n'était pas de la rouille sur la partie supérieure de la serrure. Mais pour tous les deux, mon acte prompt et imprévu ressemblera toujours à une inspiration du ciel.

– Il y a une diablerie ici, dis-je. Donnez-moi la canne recourbée qui se trouve dans le coin.

C'était une canne ordinaire, à manche recourbé. Je la fis passer autour du chandelier et je tirai. Dans un éclair, une rangée de crocs en acier poli jaillit de dessous le rebord supérieur, et le gros coffre à raies chercha à nous mordre comme une bête sauvage. Le grand couvercle se rabattit dans un fracas qui secoua les verres posés sur l'étagère. Le maître d'équipage tomba assis sur le bord de la table, tremblant comme un cheval effrayé.

– Vous m'avez sauvé la vie, capitaine Barclay ! balbutia-t-il.

Voilà quel était le secret du coffre à raies, et comment le vieux don Ramirez di Leyra préservait ses gains mal acquis de la Terra Firma et de la province du Veraquas. Le plus rusé des voleurs ne pouvait pas faire autrement que d'être tenté par ce chandelier en or ; mais dès qu'il posait la main dessus, le ressort terrible se détendait ; les pointes d'acier lui transperçaient le crâne ; le choc faisait basculer la victime et permettait au coffre de se refermer automatiquement. Je me demandai combien de meurtres avait commis ce mécanisme d'Augsbourg. Quand j'eus imaginé l'histoire probable de ce sinistre coffre à bandes rouge et blanche, ma décision ne tarda pas.

– Charpentier, prenez trois hommes et portez-le sur le pont.

– Pour le jeter par-dessus bord, monsieur ?

– Oui, monsieur Allardyce. Je ne suis pas très superstitieux, mais il ne faut pas trop en demander à un marin.

– Rien d'étonnant à ce que le brick ait été si éprouvé par le mauvais temps, capitaine Barclay, avec un pareil objet à bord. Le baromètre baisse rapidement, monsieur. Nous avons juste le temps.

Nous n'attendîmes même pas les trois matelots. Nous le halâmes sur le pont, le charpentier, le maître d'équipage et moi, nous le basculâmes par-dessus le bastingage. Il fit un grand plouf dans l'eau et s'enfonça. Il gît par là, le coffre à raies, à mille brasses de fond. Et si, comme on le prédit, la mer s'assèche un jour, je plains l'homme qui découvrira ce vieux coffre et qui essaiera de forcer son secret.

LE CAPITAINE DE L'« ÉTOILE-POLAIRE »[2]

EXTRAIT DU JOURNAL DE JOHN M'ALISTER RAY, ÉTUDIANT EN MÉDECINE

11 septembre

Latitude : 81° 40' N. Longitude : 2° E.

Sommes encore à la cape au milieu d'énormes champs de glace. Celui qui s'étend à notre nord et auquel est fixée notre ancre à glace est au moins aussi grand qu'un comté d'Angleterre. Sur notre droite et sur notre gauche s'étalent des nappes d'une blancheur continue. Ce matin, le second a rapporté au capitaine qu'il y avait des indices de banquise vers le sud. Si une banquise se forme avec une épaisseur suffisante pour nous barrer le chemin du retour, nous nous trouverons dans une position périlleuse, car les provisions, d'après ce que j'ai entendu dire, sont déjà en voie d'épuisement. La saison est avancée et la nuit commence à reparaître. Ce matin, j'ai vu une étoile scintiller juste au-dessus de la vergue de misaine, la première depuis le début de mai. Le mécontentement gronde dans l'équipage, de nombreux matelots voudraient être rentrés à temps pour la saison du hareng, au moment où le travail se paie cher sur les côtes d'Écosse. Jusqu'ici, il ne s'est manifesté que par des mines renfrognées et des regards sombres, mais le lieutenant m'a chuchoté cet après-midi qu'ils songeaient à envoyer une délégation auprès du capitaine pour lui soumettre leurs revendications. Je me demande comment il la recevra, il a un caractère farouche, et sa susceptibilité est grande dès qu'il flaire

---

2 Titre original : *The Captain of the « Polestar » (1890).*

une atteinte à ses prérogatives. Après dîner, je me risquerai à lui en toucher deux mots. J'ai constaté en effet qu'il acceptait volontiers de moi ce qu'il ne tolérerait jamais d'un autre membre de l'équipage.

L'île d'Amsterdam, à l'angle nord-ouest du Spitzberg, est visible à tribord, c'est une ligne déchiquetée de rocs volcaniques, entrecoupée de veines blanches qui représentent des glaciers. Il est curieux de penser qu'actuellement les êtres humains les plus proches de nous sont ceux des établissements danois au sud du Groenland, à neuf cents milles à vol d'oiseau. Un capitaine assume de lourdes responsabilités quand il encourt de tels risques. Jamais un baleinier n'est resté à ces latitudes si tard dans l'année.

9 heures du soir

J'ai causé avec le capitaine Craigie. Le résultat n'a guère été satisfaisant, mais je dois reconnaître qu'il m'a écouté avec calme, et même avec déférence. Une fois terminé mon petit discours, il a pris cet air de détermination que je lui connais bien, et il a arpenté quelques instants notre cabine d'un pas vif. D'abord j'ai eu peur de l'avoir offensé, mais il est revenu s'asseoir à côté de moi et il a posé une main sur mon bras d'un geste presque caressant. Dans ses yeux noirs sauvages, j'ai mesuré une profondeur de tendresse qui m'a considérablement surpris.

– Écoutez, docteur ! m'a-t-il dit. Je regrette de vous avoir pris à mon bord… Oui, vraiment, je le regrette ! Et je donnerais bien cinquante livres tout de suite pour vous voir sain et sauf sur le quai de Dundee. Avec moi, cette fois-ci, c'est quitte ou double. Au nord, il y a du poisson. Comment osez-vous, monsieur, secouer la tête quand je vous dis que de la vigie je les ai vues rejeter l'eau ?

Il avait prononcé ces derniers mots avec une sorte de fureur, et pourtant je ne crois pas avoir manifesté le moindre doute.

– Vingt-deux baleines en autant de minutes, aussi vrai que je suis un homme ! Et pas une qui ne mesurât moins de trois mètres cinquante[3] ! Alors, docteur, pensez-vous que je vais quitter le coin quand seule la largeur d'une infernale bande de glace me sépare de la fortune ? Si par hasard, demain, le vent soufflait du nord, nous pourrions remplir le bateau et partir avant que la glace nous ait immobilisés. S'il souffle du sud... eh bien ! je suppose que les hommes sont payés pour risquer leur vie ! La mienne ne compte pas, car j'ai plus d'attaches dans l'autre monde que dans celui-ci. Je confesse toutefois que je suis fâché pour vous. J'aurais préféré avoir le vieil Angus Tait, qui m'accompagnait au cours de mon dernier voyage, c'était un homme que personne n'aurait jamais regretté. Tandis que vous... Vous m'avez dit une fois que vous étiez fiancé, n'est-ce pas ?

– Oui.

J'ai ouvert le médaillon que je portais à ma chaîne de montre, et je lui ai montré ma petite photographie de Flora.

– Malédiction ! a-t-il crié en bondissant de son siège. Que m'importe votre bonheur ! Qu'ai-je à voir avec cette femme ?

J'ai presque cru qu'il allait me frapper tant il paraissait en colère. Mais, sur une dernière imprécation, il s'est précipité sur le pont et m'a laissé complètement désemparé. C'est la première fois qu'il m'a témoigné autre chose que de la courtoisie et de la

[3] Une baleine se mesure, chez les baleiniers, par la longueur de ses fanons, et non par la longueur totale de son corps.

gentillesse. Pendant que j'écris ces lignes, je l'entends qui fait les cent pas au-dessus de ma tête.

J'aimerais résumer le caractère de cet homme, mais je trouve présomptueux de tenter de le faire sur du papier alors que ma tête n'en a qu'une idée vague et imprécise. Plusieurs fois j'avais cru avoir découvert l'indice qui pouvait me l'expliquer ; c'était le moment qu'il choisissait pour se présenter sous un jour qui bouleversait toutes mes conclusions. Comme, après tout, il est fort possible que ces pages ne soient jamais lues par quiconque, je vais m'efforcer, sous le couvert d'une étude psychologique, de brosser un portrait du capitaine Nicholas Craigie.

L'enveloppe extérieure d'un homme donne généralement quelques indications sur l'âme qu'elle abrite. Le capitaine est grand, bien bâti ; il a un beau visage brun ; ses membres sont parfois secoués par des mouvements brusques, provoqués soit par une nervosité latente soit par un excès d'énergie. Sa mâchoire et toute sa figure sont viriles, résolues. Mais ce sont surtout ses yeux qui sont caractéristiques ; ils sont marron foncé, brillants, ardents ; dans leur expression, je dénote un singulier mélange d'insouciance et de quelque chose d'autre qui, à mon avis, s'apparente à l'horreur. Le plus souvent, c'est l'insouciance qui domine ; mais en certaines occasions, et plus spécialement quand il incline la tête pour méditer, une frayeur surgit, gagne, s'installe, au détriment de son caractère. C'est alors qu'il est le plus facilement sujet à de violents accès de colère ; je crois qu'il s'en rend compte, car je l'ai vu s'enfermer pour que personne ne l'approche tant que dure son humeur sombre. Il dort mal. Je l'ai entendu crier pendant la nuit mais sa cabine est assez éloignée de la mienne, et je n'ai pas pu distinguer les mots qu'il prononçait.

Voilà un côté de sa nature, le plus désagréable. Ce n'est qu'en raison des relations étroites que nous imposent les jours qui passent que j'ai pu l'observer. À part cela, il est un compa-

gnon agréable, cultivé, et qui a beaucoup lu, très chevaleresque et courageux. Je n'oublierai pas aisément la façon dont il a commandé le bateau quand nous avons été pris par un orage au milieu de la débâcle des glaces au début d'avril. Je ne l'ai jamais vu aussi joyeux, et même hilare, que pendant qu'il déambulait cette nuit-là sur le pont parmi les éclairs et le hurlement du vent. À plusieurs reprises, il m'a déclaré que l'idée de mourir lui plaisait, ce qui est assez triste de la part d'un homme jeune. Il ne doit pas avoir beaucoup plus de trente ans, bien que ses cheveux et sa moustache grisonnent déjà légèrement. Sans doute lui est-il arrivé un grand malheur, qui le mine encore. Peut-être serais-je comme lui si j'avais perdu ma Flora ; qui sait ? Je crois que si je ne l'avais plus, je ne me soucierais guère de la direction que le vent prendra demain. Là ! Je l'entends descendre l'échelle de commandement. Il s'enferme dans sa chambre, son humeur ne s'est donc pas améliorée. Et maintenant, au lit, comme dirait le vieux Pepys ! Car ma bougie est presque consumée (nous devons nous en servir depuis le retour des nuits) et le steward s'est retiré ; je ne peux donc plus en espérer une autre.

12 septembre

Jour clair, calme. Nous ne bougeons pas. Le peu de vent qui souffle vient du sud-est, mais il est si faible… L'humeur du capitaine est meilleure et, au petit déjeuner, il m'a présenté ses excuses pour sa brusquerie. Il me semble néanmoins vaguement distrait, et ses yeux ont conservé ce regard farouche dont un Highlander dirait qu'il est le regard d'un fou qui va mourir bientôt, si j'en crois du moins notre chef mécanicien qui jouit chez les Celtes de notre équipage d'une réputation de voyant et d'augure.

Il est étrange que la superstition soit si forte dans cette race pratique à tête solide. Je n'aurais pas cru en ses ravages si je ne les avais observés personnellement. Au cours du voyage, elle a pris un caractère endémique, et j'ai eu envie de distribuer des

sédatifs et des toniques nerveux avec le grog du samedi. Le premier symptôme s'est manifesté peu après le départ des Shetland, les hommes de barre se sont lamentés d'entendre des cris plaintifs dans le sillage du bateau, comme si quelqu'un le suivait sans pouvoir le rattraper. Pendant l'aller, cette fable a été à l'ordre du jour ; et au début de la pêche au phoque, quand la nuit était sombre, il a été très difficile d'obtenir des matelots qu'ils prennent leur tour de travail. Naturellement, ils n'avaient rien entendu d'autre que le grincement des chaînes du gouvernail, ou le cri d'un oiseau de mer. Plusieurs fois on m'a tiré du lit pour que je l'écoute : ai-je besoin de préciser que je n'ai jamais rien distingué d'anormal ? Les hommes, pourtant, sont si absurdement formels qu'il est inutile de discuter avec eux. J'ai rapporté l'affaire au capitaine, à mon vif étonnement il l'a prise au sérieux, et il m'a paru fort troublé par ce que je lui avais dit. J'aurais cru que lui au moins n'aurait pas ajouté foi à de telles balivernes.

Cette dissertation sur la superstition m'amène à ajouter que notre lieutenant, M. Mason, a vu un fantôme la nuit dernière. Ou, du moins, il a dit qu'il l'avait vu, ce qui revient au même. Il est reposant d'avoir un nouveau thème pour la conversation, après avoir épuisé à fond le sujet des baleines et des ours. Mason jure que le bateau est hanté, et qu'il n'y demeurerait pas un jour de plus s'il pouvait aller ailleurs. En vérité, il est sincèrement épouvanté, et ce matin j'ai dû lui donner du chloral et du bromure de potassium pour le calmer. Il s'est presque fâché quand j'ai suggéré qu'il avait bu un verre de trop la veille au soir. Pour l'apaiser, il m'a fallu observer une contenance aussi grave que possible en écoutant son histoire.

– J'étais sur le pont, m'a-t-il raconté, pendant le quart du milieu, au moment où la nuit est la plus sombre. Il y avait un peu de lune, mais les nuages passaient constamment dessus pour la masquer, si bien qu'il était impossible de voir à distance. John M'Leod, le harponneur, est venu du poste de l'équipage et

m'a averti qu'on entendait un bruit bizarre sur tribord à la proue. Je suis passé à l'avant, et tous les deux nous l'avons entendu : c'était quelque chose qui ressemblait tantôt au vagissement d'un enfant, tantôt à la plainte d'une femme dans les douleurs. Voilà dix-sept ans que je connais le pays, et jamais je n'ai entendu un phoque, jeune ou vieux, émettre des sons pareils. Pendant que nous nous tenions là, au bout du gaillard d'avant, la lune est sortie de derrière un nuage, et tous les deux nous avons vu une silhouette blanche qui se déplaçait sur le champ de glace, exactement dans la direction d'où étaient partis les cris. Nous l'avons perdue de vue quelques instants, mais elle est revenue sur bâbord, et tout ce que nous pouvions en dire, c'est qu'elle faisait une ombre sur la glace. J'ai envoyé chercher des fusils, et M'Leod et moi nous sommes descendus sur la glace en pensant que c'était peut-être un ours. Une fois sur le pack, je n'ai plus vu M'Leod, mais j'ai continué à avancer dans la direction d'où venaient encore les cris que j'entendais distinctement. J'ai marché pendant près de deux kilomètres, puis, juste en contournant un monticule de glace, je suis tombé dessus, elle paraissait m'attendre. Je ne sais pas ce que c'était. Pas un ours, en tout cas. C'était quelque chose de grand, de blanc, de droit, si ce n'est ni un homme ni une femme, c'est sûrement quelque chose de pire. J'ai fait demi-tour et j'ai couru à toutes jambes vers le bateau. J'ai été rudement content de me retrouver à bord ! J'ai signé un contrat pour faire mon devoir sur l'Étoile-Polaire, et sur l'Étoile-Polaire je resterai ; mais vous ne m'aurez plus pour descendre sur la glace après le coucher du soleil !

Voilà son récit. Je crois que ce qu'il a vu est sans doute, en dépit de ses dénégations, un ourson dressé sur ses pattes de derrière, attitude qu'ils adoptent fréquemment quand ils sont inquiets. Dans la lumière incertaine, cet ourson pouvait ressembler à une forme humaine, en particulier pour un homme dont les nerfs avaient déjà quelque peu souffert. Mais quelle que soit la réalité de cette apparition, l'incident tombe au plus mal, et il provoque sur l'équipage un effet déplorable. Les regards des

hommes sont plus maussades que jamais, leur mécontentement s'affiche ouvertement. Le double grief d'être privés de la pêche au hareng et d'être retenus à bord de ce qu'ils appellent un navire hanté peut les entraîner à commettre un acte inconsidéré. Les harponneurs eux-mêmes, qui sont les plus anciens et les plus calmes des matelots, participent à l'agitation générale.

En dehors de cette absurde explosion de superstition, les choses semblent vouloir s'arranger. Le pack qui était en train de se former à notre sud s'est partiellement fondu : l'eau est si chaude que je pense que nous nous trouvons sur l'un des bras du Gulf Stream qui s'étendent entre le Groenland et le Spitzberg. Autour du bateau, il y a de nombreuses méduses et des limandes de mer, quantité de crevettes. Il serait bien étonnant qu'un « poisson » n'apparaisse pas bientôt. D'ailleurs, à l'heure du dîner, il en a été repéré un qui rejetait de l'eau, mais à un endroit trop éloigné pour que nos canots puissent l'atteindre.

13 septembre

J'ai eu une intéressante conversation avec le second, M. Milne, sur la passerelle. Notre capitaine paraît constituer pour les marins et même pour les armateurs une énigme aussi impénétrable que pour moi. M. Milne m'a affirmé que lorsque le bateau est désarmé au retour d'une expédition, le capitaine Craigie disparaissait, et qu'on ne le revoyait plus avant la proximité d'une nouvelle saison : alors il entrait paisiblement dans les bureaux de la compagnie et demandait si elle avait besoin de ses services. Il n'a pas d'amis à Dundee, et personne ne sait d'où il vient. Sa situation est uniquement fondée sur ses capacités de marin et sur la réputation de sang-froid et de courage qu'il s'était acquise lorsqu'il était second, avant de se voir confier un commandement. Tout le monde pense qu'il n'est pas Écossais et qu'il porte un nom d'emprunt. M. Milne croit qu'il s'est consacré à la pêche à la baleine simplement à cause des dangers du métier, et parce qu'il y risque toutes sortes de morts.

Il m'a cité plusieurs exemples qui tendraient à vérifier cette opinion ; de fait l'un au moins – s'il est exact – est assez significatif. Une année, il ne se serait pas présenté aux bureaux de la compagnie, et un remplaçant lui avait été trouvé. Cette année-là, les Turcs et les Russes étaient en guerre. Le printemps suivant, il serait revenu avec une grande cicatrice au cou, qu'il aurait cherché à dissimuler sous sa cravate. Le second en déduit qu'il a pris part à la guerre. J'ignore si cette déduction correspond à la réalité. Mais la coïncidence est, j'en conviens, troublante.

Le vent saute, il souffle de l'est, mais faiblement encore. Je crois que la glace se resserre. Où que je porte mon regard, je ne vois qu'une immensité d'un blanc continu dont la surface plane n'est interrompue que par une crevasse ou l'ombre noire d'un monticule. Vers le sud s'étire l'étroit chenal d'eau bleue qui est notre seule possibilité d'évasion, et qui se rétrécit de jour en jour. Le capitaine assume décidément de lourdes responsabilités. On murmure que la réserve de pommes de terre est épuisée, que les biscuits touchent à leur fin. N'importe : il arbore toujours la même impassibilité et il passe la majeure partie du jour au nid de pie d'où il balaie l'horizon avec sa lunette. Il est d'humeur variable. Il semble éviter ma compagnie. Mais il ne se livre à aucun accès violent.

7 h 30 du soir

Tout bien réfléchi, nous sommes commandés par un fou. Les divagations extraordinaires du capitaine Craigie ne sauraient s'expliquer autrement. C'est une chance que j'aie tenu le journal de ce voyage, il servira à nous justifier pour le cas où nous serions obligés de l'enfermer, ce qui je l'espère bien, ne se produira pas. Assez bizarrement, c'est lui-même qui m'a suggéré l'explication de la folie et non de l'excentricité pour rendre compte de son étrange comportement. Il y a une heure, il se tenait sur la passerelle en inspectant, comme à l'accoutumée, les environs à la lunette, tandis que j'arpentais le gaillard d'arrière.

La plupart des matelots étaient descendus pour prendre leur thé. Las de marcher, je m'étais accoudé au bastingage pour admirer l'éclat moelleux du soleil couchant sur les grands champs de glace qui nous entouraient. Tout à coup, j'ai été tiré de ma rêverie par une voix ; je me suis retourné ; le capitaine était descendu de son perchoir et m'avait rejoint. Il contemplait fixement la glace avec une expression où l'horreur, la surprise et une sorte de joie se disputaient la prééminence. En dépit du froid, son front était inondé de grosses gouttes de sueur. Il était incontestablement très excité. Ses membres s'agitaient comme ceux d'un homme au bord de l'épilepsie. Autour de sa bouche, ses traits étaient tirés et durcis.

– Regardez ! m'a-t-il dit tout haletant.

Il m'a saisi le poignet sans quitter des yeux l'horizon glacé. Il a tourné lentement la tête comme pour suivre un objet se déplaçant dans le champ de sa vision.

– Regardez ! a-t-il répété. Là, mon vieux, là ! Entre les monticules de glace ! Maintenant, la voici qui apparaît derrière le hummock le plus éloigné ! Vous la voyez ? Vous devez la voir ! Là encore ! Elle me fuit ! Par Dieu oui, elle me fuit ! Elle est partie !

Il a prononcé ces trois derniers mots dans un murmure de souffrance que je n'oublierai jamais. S'accrochant aux enfléchures, il a essayé de grimper sur le bastingage pour chercher à apercevoir une dernière fois l'objet qui s'éloignait. Mais il n'y est pas parvenu, et il a titubé à reculons contre la porte à claire-voie du salon ; il est resté là, soufflant et épuisé. Il était si blême que je m'attendais à le voir tomber sans connaissance, aussi je l'ai aidé à descendre l'échelle de commandement et je l'ai allongé sur l'un des canapés de la cabine. Puis je lui ai fait ingurgiter un peu de cognac. L'effet de l'alcool a été immédiat, le sang a recommencé à colorer ses joues livides, et ses membres ont cessé

de s’agiter. Il s’est soulevé sur son coude. Il a regardé si nous étions seuls. Après quoi il m’a prié de m’asseoir à côté de lui.

– Vous l’avez vue, n’est-ce pas ? m’a-t-il demandé de cette voix épouvantée qui lui ressemblait si peu.

– Non, je n’ai rien vu.

Sa tête est retombée sur les coussins.

– Non, sans la lunette, il ne la voyait pas, a-t-il murmuré. Il ne pouvait pas la voir. C’est la lunette qui me l’a montrée à moi, et puis les yeux de l’amour… Les yeux de l’amour ! Dites, docteur ne laissez pas entrer le steward, il croirait que je suis fou. Fermez bien la porte, voulez-vous ?

Je me suis levé et j’ai fait ce qu’il me demandait.

Il est resté tranquille un moment. Apparemment, il réfléchissait. Puis il s’est redressé sur son coude et il m’a réclamé un supplément de cognac.

– Vous ne croyez pas que je suis fou, dites, docteur ? a-t-il interrogé, pendant que je rangeais la bouteille dans un caisson. Dites-moi, d’homme à homme, croyez-vous que je suis fou ?

– Je pense, ai-je répondu, que vous avez dans la tête quelque chose qui vous énerve et qui vous fait du mal.

– Très juste, mon enfant ! s’est-il écrié.

Ses yeux étincelaient sous l’effet du cognac. Il a repris : J’en ai beaucoup dans la tête ! Beaucoup ! Mais je peux calculer la longitude et la latitude. Et je peux manipuler mon sextant. Et je peux me débrouiller avec les logarithmes. Vous ne pourriez pas,

devant un tribunal, administrer la preuve que je suis fou, n'est-ce pas ?

C'était curieux d'entendre cet homme étendu sur le dos et discutant froidement de son équilibre mental.

– Peut-être pas, ai-je répondu. Mais je n'en pense pas moins que vous devriez rentrer chez vous le plus tôt possible, et mener quelque temps une vie calme.

– Rentrer chez moi, hé ? a-t-il marmonné dans un ricanement. C'est une formule pour vous, mon enfant. Mener une existence calme avec Flora… Avec la jolie petite Flora. Les mauvais rêves sont-ils des symptômes de folie ?

– Quelquefois, ai-je répondu.

– Quels autres symptômes alors ? Quels seraient les premiers symptômes ?

– Des douleurs dans la tête. Des bruits dans les oreilles. Des éblouissements. Des hallucinations…

– Ah ! des hallucinations ? Et qu'entendez-vous par hallucination ?

– Voir quelque chose qui n'est pas là réellement.

– Mais elle était là réellement ! a-t-il gémi. Elle était bien là !

Il s'est levé, il a ouvert la porte, il s'en est allé d'un pas lent et mal assuré jusqu'à sa propre cabine. Sans aucun doute, il y restera jusqu'à demain matin. Son organisme m'a tout l'air d'avoir reçu un choc terrible, quel que soit l'objet qu'il s'imagine avoir aperçu. Chaque jour qui passe accroît la profondeur du

mystère qu'il y a en cet homme. Mais je crains que le mot qu'il a lui-même prononcé ne soit malheureusement le seul qui convienne à son état, et que sa raison ne soit dérangée. Je ne pense pas que sa conduite soit celle d'un coupable. Je sais que les officiers et, je le suppose, les hommes de l'équipage sont persuadés qu'il a un crime sur la conscience. Moi, je n'ai rien vu qui confirme cette hypothèse. Il n'a pas la mine d'un coupable. Il ressemble plutôt à un homme qui aurait été terriblement malmené par la chance, et qui serait davantage un martyr qu'un criminel.

Ce soir, le vent tourne au sud. Que Dieu nous vienne en aide s'il bloque l'étroit passage qui est notre unique route de salut ! Situés comme nous le sommes à la lisière du pack arctique, de la « barrière » pour employer le terme des baleiniers, nous verrons la glace se déchirer et nous permettre de nous échapper pour peu que le vent souffle du nord. Au contraire, un vent du sud ressoudera toute la glace derrière nous, et nous emprisonnera entre deux packs. Que Dieu nous aide, je le répète !

14 septembre

Dimanche. Jour de repos. Mes inquiétudes se confirment. La mince bande d'eau bleue a disparu sur notre sud. Autour de nous, rien d'autre que ces grands champs immobiles de glace, avec leurs étranges hummocks et leurs pinacles fantastiques. Le silence mortel qui recouvre leur immensité est épouvantable. À présent, plus de clapotis de vagues, plus de cris de mouettes, plus de crissements de voiles. Plus rien qu'un silence universel au sein duquel les chuchotements des matelots et le craquement de leurs bottes jettent une note discordante, déplacée. Notre unique visiteur a été un renard de l'Arctique, animal qu'on rencontre plus souvent sur la terre que sur la glace. Il a gardé ses distances. Après nous avoir observés de loin, il s'est enfui. Sa retraite nous a étonnés, car ces renards, en général, ignorent tout de l'homme et, étant d'un naturel curieux, deviennent fami-

liers au point qu'ils se laissent aisément capturer. Pour aussi incroyable que cela paraisse, l'équipage en a été fâcheusement impressionné. Il serait vain de raisonner une superstition aussi puérile. Les matelots ont décidé qu'une malédiction pesait sur le bateau ; rien ne les persuadera du contraire.

Le capitaine est demeuré reclus tout le jour, sauf pendant une demi-heure dans l'après-midi ; il est alors monté sur le gaillard d'avant. J'ai remarqué qu'il regardait dans la direction d'où lui était apparue sa vision d'hier, et qu'il était tout près d'une autre crise, mais rien n'est venu. Il n'a pas semblé me voir, alors que je me tenais près de lui. Le chef mécanicien a lu comme d'habitude le service divin. Voilà bien une chose surprenante, sur les bateaux qui vont à la pêche à la baleine, c'est toujours le livre de prières de l'Église anglicane qu'on lit, bien qu'il n'y ait jamais un anglican à bord. Notre équipage est composé de catholiques romains et de presbytériens. Étant donné que le rituel en service est étranger aux deux groupes, ni l'un ni l'autre ne peuvent se plaindre d'être sacrifiés, aussi tous écoutent-ils avec attention et dévotion ; à ce point de vue, ce système est à recommander.

Glorieux coucher du soleil. Les champs de glace ressemblent à un lac de sang. Je n'avais jamais rien vu de plus étrange, ni de plus beau. Le vent tourne. S'il souffle du nord pendant vingt-quatre heures, tout ira bien quand même.

15 septembre

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Flora. Cher amour ! Je préfère qu'elle ne puisse pas voir son « boy », comme elle m'appelait, enfermé entre des champs de glace avec un capitaine maboul et des provisions qui se raréfient. Sans doute épluche-t-elle, chaque matin, dans le *Scotsman* la rubrique maritime pour voir si nous sommes annoncés aux Shetland… Il faut que je me montre en exemple aux hommes et que j'aie l'air

joyeux, insouciant. Mais, Dieu le sait, mon cœur est lourd à certaines heures !

Le thermomètre marque aujourd'hui - 28 degrés. Il n'y a qu'un peu de vent, et encore ne souffle-t-il pas d'une direction favorable. Le capitaine est d'excellente humeur. Je pense qu'il croit avoir vu une autre apparition ou un présage, le pauvre diable, pendant la nuit, car il est venu de bonne heure ce matin dans ma chambre et, penché au-dessus de ma couchette, il a chuchoté :

– Ce n'était pas une hallucination, docteur ! Tout va bien !

Après le petit déjeuner, il m'a demandé de lui faire un rapport sur les provisions. Le lieutenant m'a aidé. Le résultat de notre enquête n'a pas été brillant, il nous en reste moins que prévu. À l'avant, les hommes disposent d'un réservoir plein de biscuits, de trois tonneaux de viande salée, et d'une quantité réduite de grains de café et de sucre. Dans la cale arrière et dans les caissons, il y a beaucoup de produits de luxe tels que des conserves de saumon, de soupe et de cassoulet, mais que dureront-ils, partagés entre cinquante hommes ? Deux tonneaux de farine se trouvent dans la soute aux vivres, ainsi que du tabac à volonté. En tout, il y a de quoi nourrir tout le monde sur le pied d'une demi-ration par personne pendant dix-huit ou vingt jours, certainement pas davantage. Quand nous avons fait notre rapport au capitaine, il a sifflé le rassemblement et, du pont, il s'est adressé à l'équipage. Je ne l'avais jamais vu autant à son avantage. Sa haute taille, sa forte carrure, son visage brun expressif le désignent pour commander, il a exposé la situation avec la froide lucidité du marin qui ne se leurre pas sur les périls, mais qui entrevoit les échappatoires possibles.

– Mes enfants, a-t-il dit, vous croyez sans doute que je vous ai mis dans le pétrin, et il y en a certains qui m'en veulent à cause de cela. Mais rappelez-vous que depuis plusieurs saisons

aucun bateau n'est rentré au pays en rapportant autant d'argent en huile que la vieille *Étoile-Polaire,* et que tous vous en avez touché votre dû. Quand vous partez, vous laissez vos femmes dans le bien-être, tandis que d'autres pauvres diables trouvent en rentrant leurs femmes à la charge de la commune. Si vous avez à me remercier pour une chose, remerciez-moi aussi pour l'autre, c'est une façon d'être quittes. Avant cette expédition, nous avons tenté une autre aventure, et nous avons réussi, si maintenant nous en tentons une et si nous échouons, il n'y a pas de quoi nous lamenter. Au pis, nous pourrons nous réfugier sur la glace et vivre sur une provision de phoques qui nous permettra de subsister jusqu'au printemps. Mais nous n'en arriverons pas là ; vous reverrez les côtes d'Écosse d'ici trois semaines. En attendant, tous nous recevrons une demi-ration, à parts égales, sans aucune faveur pour qui que ce soit. Haut les cœurs ! Vous surmonterez cette épreuve comme vous en avez déjà surmonté bien d'autres.

Ces quelques phrases simples ont produit sur l'équipage un effet miraculeux. Tout le monde a oublié l'impopularité dont il était l'objet, et le vieux harponneur dont j'ai mentionné la superstition a donné le signal d'un triple hourra général.

16 septembre

Pendant la nuit, le vent a viré au nord, et la glace manifeste des velléités de s'ouvrir. Les hommes sont de bonne humeur en dépit de la demi-ration de vivres. Les machines se maintiennent sous pression, afin que nous puissions filer à la première occasion. Le capitaine se montre exubérant, quoiqu'il garde encore l'expression d'un « fou qui va mourir bientôt ». Cette crise de gaieté m'intrigue plus que sa mélancolie des jours précédents. Je ne parviens pas à la comprendre. Je crois avoir indiqué au début de ce journal qu'il a pour manie de ne jamais laisser quiconque pénétrer dans sa cabine, de faire lui-même son lit et son ménage. À ma grande surprise, il m'a aujourd'hui tendu sa clé et

m'a prié de descendre pour prendre l'heure à son chronomètre pendant qu'il mesurait la hauteur du soleil à midi. Sa cabine est une petite chambre nue qui contient un lavabo et quelques livres, et qui est dépourvue de tout ce qui pourrait passer pour un luxe, à l'exception de quelques peintures à l'huile et d'une aquarelle ; celle-ci représente une tête de jeune femme. C'est évidemment un portrait, non pas l'une de ces « illustrations » de la beauté féminine dont raffolent les gens de mer. Aucun artiste n'aurait pu inventer un mélange aussi curieux de caractère et de faiblesse. Les yeux languissants, rêveurs, avec leurs cils recourbés, le large front bas que n'encombraient ni les pensées ni les soucis contrastaient résolument avec les maxillaires bien dessinés, proéminents, et la crispation de la lèvre inférieure. Dans l'un des angles était écrit : « M. B. à 19 ans ». Il m'a semblé sur le moment presque incroyable qu'un être ait pu en dix-neuf années d'existence épanouir une force de volonté comme celle que révélait ce portrait. Elle a dû être une femme extraordinaire. Sa physionomie m'a tellement impressionné que, bien que je ne l'aie regardée qu'en passant, je pourrais (si j'étais un artiste) la reproduire trait pour trait sur la page de ce journal. Je me demande quel rôle elle a joué dans la vie de notre capitaine. Il avait accroché son portrait au pied de sa couchette afin que ses yeux pussent constamment se repaître d'elle. S'il était moins renfermé, je hasarderais une réflexion ! Quant aux autres objets de sa cabine, je ne vois rien à en dire : des uniformes, un escabeau, un petit miroir, de nombreuses pipes et un narguilé oriental (ce qui, soit dit en passant, accréditerait l'histoire de M. Milne sur sa participation à la guerre russo-turque, quoique ce lien de cause à effet soit un peu arbitraire).

11 h 20 du soir

Le capitaine vient de se coucher après une longue conversation intéressante sur des généralités. Quand il y consent, il peut être un compagnon passionnant : il a beaucoup lu, et il a la faculté d'exprimer avec force son avis sans paraître dogmatique.

Je déteste qu'on piétine les orteils de mon intelligence. Il a parlé de la nature de l'âme, et il a résumé avec une étonnante maîtrise les doctrines d'Aristote et de Platon. Il semble avoir un faible pour la métempsycose et les idées de Pythagore. Tout en les discutant, nous en sommes venus à effleurer le problème du spiritisme moderne ; j'ai fait ironiquement allusion aux impostures de Slade mais il m'a mis en garde, avec une vivacité impressionnante, contre une confusion de l'honnête avec le malhonnête, en avançant qu'il serait aussi logique de flétrir le christianisme sous le prétexte que Judas était un scélérat. Peu après, il m'a souhaité une bonne nuit et s'est retiré dans sa chambre.

Le vent fraîchit et souffle régulièrement du nord. Les nuits sont aussi noires qu'en Angleterre. J'espère que demain nous nous libérerons de nos entraves de glace.

17 septembre

Encore le fantôme. Dieu merci, j'ai les nerfs solides ! La superstition de ces pauvres types, ainsi que les récits circonstanciés qu'ils font avec conviction et sérieux, terroriseraient le premier venu. De nombreuses versions circulent. En résumé, quelque chose de mystérieux a vagabondé toute la nuit autour du bateau. Sandie M'Donald, de Peterhead, Peter Williamson, des Shetland, et M. Milne l'ont vu. Trois témoins corsent l'affaire, mieux que le lieutenant à lui seul n'avait pu le faire. Après le petit déjeuner, j'ai causé avec Milne, et je lui ai dit qu'il ferait mieux de se tenir au-dessus de telles idioties, qu'en sa qualité d'officier il devrait donner aux hommes un meilleur exemple. Il a hoché sa tête bronzée, mais il m'a répondu avec une prudence caractéristique.

– Peut-être que oui, docteur, peut-être que non ! Je n'appelle pas ça un fantôme. Je ne peux pas dire que je crois aux revenants de la mer, et pourtant pas mal de marins jurent en avoir vu. Je ne me laisse pas facilement effrayer, mais peut-être

que votre sang se serait légèrement refroidi, mon ami, si au lieu de ronfler dans votre lit vous aviez été avec moi la nuit dernière et si vous aviez vu quelque chose de vilain, tout blanc et macabre, se promener par ici, se promener par là, en appelant dans l'obscurité comme un agneau qui a perdu sa mère. Vous seriez moins disposé à prendre ça pour des radotages de vieilles bonnes femmes.

Il était inutile de discuter plus avant. Je me suis borné à lui demander comme une faveur personnelle de me réveiller à la prochaine apparition du spectre… Requête qu'il accueillit en exprimant le ferme espoir qu'il n'aurait jamais l'occasion de me faire plaisir.

Comme je l'avais souhaité, le désert blanc derrière nous s'est fissuré ; de nombreux cours d'eau s'entrecroisent dans toutes les directions. Notre latitude aujourd'hui était de 80° 52' N., ce qui prouve qu'une forte poussée vers le sud s'exerce sur le pack. Si le vent continue d'être favorable, la glace se brisera aussi facilement qu'elle s'est formée. Pour le moment, nous ne pouvons rien faire de mieux que fumer et attendre, en espérant pour le mieux. Je deviens rapidement fataliste. Avec des facteurs aussi imprécis que le vent et la glace, l'homme ne peut pas échapper au fatalisme. Peut-être sont-ce les vents et les sables des déserts de l'Arabie qui ont incité les premiers partisans de Mahomet à s'incliner devant le destin.

Ces alertes au fantôme font très mauvais effet sur le capitaine. J'ai craint qu'elles n'excitent son côté sensible, et j'ai essayé de lui dissimuler cette histoire absurde, mais malheureusement il a entendu l'un des matelots y faire allusion et il a exigé d'être informé. Comme je l'avais prévu, la folie est reparue. J'ai de la peine à croire qu'il s'agit du même homme qui discourait la nuit dernière sur la philosophie avec une finesse aussi pénétrante et un jugement aussi froid. Il fait les cent pas sur le pont comme un tigre en cage ; de temps à autre, il s'arrête pour es-

quisser avec ses bras tendus un geste de supplication, et il observe la glace avec impatience. Il ne cesse de marmonner des mots pour lui-même. Une fois, il a dit tout haut : « Rien qu'une petite fois, mon amour ! Rien qu'une petite fois !… » Pauvre diable ! C'est un spectacle affligeant que celui d'un brave marin, d'un homme accompli tombant aussi bas. Et il est triste de penser que des hallucinations peuvent dompter un tempérament pour lequel le danger était le sel de la vie. Qui s'est jamais trouvé dans ma situation, entre un capitaine dément et un second qui voit des revenants ? Parfois, je crois que je suis le seul être sain d'esprit sur le bateau (moi et peut-être le second mécanicien, du genre ruminant, qui se moquerait éperdument de tous les démons de la mer Rouge tant qu'ils ne toucheraient pas à ses outils). La glace continue à fondre rapidement. Selon toutes probabilités, nous pourrons partir demain matin. En Angleterre, on me prendra pour un hâbleur quand je raconterai tous les événements étranges auxquels j'ai assisté.

Minuit

J'ai été grandement alarmé. Je me sens plus calme maintenant, grâce à un verre de cognac que j'ai avalé d'un trait. Mais je ne me sens pas encore tout à fait moi-même, comme en témoignera mon écriture. Le fait est que je viens de vivre une expérience très étrange, et que je commence à me demander si j'avais raison de traiter de fous tous les marins de *L'Étoile-Polaire* sous le prétexte qu'ils affirmaient avoir vu des choses qui dépassaient les limites de la compréhension. Peuh ! Je suis stupide de m'énerver pour une bagatelle pareille ! Et pourtant, comme elle est survenue après toutes ces alertes, elle comporte une signification supplémentaire, car je ne peux plus mettre en doute l'histoire de M. Milne ni celle du lieutenant, maintenant que j'ai expérimenté moi-même ce qui m'avait fait sourire jusqu'ici.

Après tout, il n'y a pas de quoi être épouvanté, un bruit, un simple bruit, c'est tout. Je ne m'attends guère à ce que le lecteur, si jamais ce journal est publié, sympathise avec mes sentiments ou comprenne l'effet que j'ai éprouvé sur le moment. Le souper était terminé. Je m'étais rendu sur le pont pour fumer tranquillement une dernière pipe avant de rentrer me coucher. La nuit était très sombre. Si noire que, de ma place sous le canot de hanche, je ne voyais pas l'officier sur la passerelle. Je crois que j'ai déjà évoqué le silence extraordinaire qui règne sur ces mers de glace. Dans les autres parties du monde, aussi désolées soient-elles, il y a une légère vibration de l'air, un bourdonnement confus qui provient soit des lointains repaires des hommes, soit des feuilles des arbres, soit des ailes des oiseaux, soit même du frémissement de l'herbe qui recouvre le sol. On peut ne pas percevoir activement le son, mais s'il cessait on s'apercevrait de sa disparition. Ce n'est qu'ici, dans ces mers arctiques, que le silence absolu, impénétrable, vous obsède de sa réalité lugubre. Vous découvrez que votre tympan s'efforce d'attraper le moindre murmure, et retentit passionnément à tout bruit qui se produit incidemment dans le bateau. J'étais donc appuyé au bastingage quand s'est élevé de la glace, presque juste au-dessous de moi, un cri aigu et perçant, il a déchiré le silence de la nuit, il a débuté, m'a-t-il semblé, sur une note qu'aucune prima donna n'aurait jamais atteinte, et il est monté de plus en plus haut pour s'achever sur une longue plainte d'agonie ; on aurait dit le dernier cri d'une âme perdue. Ce hurlement sinistre résonne encore à mon oreille. Il exprimait une douleur indicible et un grand désir ardent mais j'y ai trouvé aussi l'écho d'une exultation sauvage. Il a jailli non loin de moi. J'ai eu beau scruter la nuit, je n'ai rien vu. J'ai attendu, plus bouleversé que je ne l'avais jamais été de ma vie. J'ai rencontré M. Milne, qui montait pour prendre son quart.

– Alors, docteur ? m'a-t-il dit. Toujours des radotages de vieilles bonnes femmes, hé ? Vous avez entendu, cette fois ! Est-ce de la superstition ? Qu'en pensez-vous à présent ?

J’ai dû présenter mes excuses, et reconnaître que j’étais aussi intrigué que lui. Peut-être les choses prendront-elles demain un tour différent. Pour l’instant, j’ose à peine écrire ce que je pense. Quand je me relirai plus tard, une fois que je me serai débarrassé de toutes ces associations d’idées, je me mépriserai pour avoir été si faible.

18 septembre

J’ai passé une mauvaise nuit ; cette sorte de cri n’a pas cessé de me hanter. Le capitaine ne semble pas s’être mieux reposé, il a un visage hagard et des yeux injectés de sang. Je ne lui ai pas parlé de mon expérience de la nuit. Je ne le mettrai pas au courant. Il est déjà suffisamment nerveux et excitable, il se lève, se rassied, se relève, il est incapable de se tenir tranquille.

Une belle fissure est apparue dans le pack ce matin, comme prévu, et nous avons pu lever notre ancre à glace. Nous avons avancé à la vapeur pendant une vingtaine de kilomètres, cap à l’ouest-sud-ouest. Puis nous avons été stoppés par une banquise aussi colossale que celles que nous avions laissées derrière nous. Elle barre complètement notre route, aussi avons-nous dû nous ancrer à nouveau en attendant la débâcle, qui interviendra sans doute d’ici vingt-quatre heures si le vent se maintient. Plusieurs phoques nageaient dans l’eau, et nous en avons tué un : c’était une bête formidable, qui avait près de quatre mètres de long. Les phoques sont des animaux méchants, combatifs, il paraît qu’ils donnent aux ours du fil à retordre. Heureusement, ils sont lents à se déplacer et maladroits, ce qui les rend vulnérables sur la glace.

Le capitaine est persuadé que nos ennuis ne sont pas terminés. Mais je ne comprends pas pourquoi il se fait de notre situation une idée aussi noire. À bord, tout le monde considère

que nous nous en sommes tirés miraculeusement et que nous atteindrons sûrement la pleine mer.

– Je suppose, docteur, que vous croyez que tout va bien maintenant ? m'a-t-il demandé après le déjeuner.

– J'espère que tout ira bien.

– Nous ne devons pas être trop affirmatifs. Et pourtant, vous avez raison sans doute. Nous serons d'ici peu dans les bras de nos amours, n'est-ce pas, mon enfant ? Mais ne soyons pas trop affirmatifs ! Pas trop affirmatifs…

Il s'est tu et a balancé sa jambe en réfléchissant.

– Comprenez, a-t-il repris, que cet endroit est dangereux même à ses meilleurs moments. Dangereux. Traître. J'ai connu des hommes qui ont brusquement disparu dans des endroits comme celui-ci. Il suffit parfois d'une glissade, d'une simple glissade, et vous voilà au fond d'une crevasse : des bulles sur l'eau verte montrent la place où vous avez coulé. C'est bizarre…

Il s'est interrompu pour rire nerveusement.

« … C'est bizarre que depuis des années que je viens par ici, je n'aie jamais songé à faire mon testament. Non pas que j'aie à assurer des legs particuliers. Mais quand un homme s'expose au danger, il devrait mettre ses affaires en ordre. Vous ne croyez pas ?

– Certainement si !

Je me demandais ce que diable il avait derrière la tête.

– Quand tout est en ordre, on se sent mieux, a poursuivi le capitaine. Maintenant, s'il m'arrive quelque chose, j'espère que

vous voudrez bien vous occuper de mes affaires. Il y a fort peu de choses dans ma cabine. Mais pour si peu qu'il y ait, j'aimerais que tout soit vendu et que l'argent soit réparti entre l'équipage comme l'argent de l'huile. Je voudrais que vous gardiez le chronomètre, en guise de petit souvenir de notre croisière. Bien sûr, il ne s'agit que d'une simple précaution, mais je tenais à vous en parler. Je suppose que le cas échéant je pourrais me fier à vous ?

– Naturellement ! ai-je répondu. Et puisque nous en sommes là, je voudrais moi aussi…

– Vous ! s'est-il écrié. Vous ! Mais tout va bien pour vous ! Que pourrait-il se passer pour vous ? Là, je ne voudrais pas me mettre en colère, mais je n'aime pas entendre un jeune homme qui en est à ses premiers pas dans la vie se livrer à des spéculations sur la mort. Montez sur le pont et aspirez de l'air frais, gonflez-en vos poumons au lieu de dire des bêtises dans la cabine et de m'encourager à faire la même chose !

Plus je pense à cet entretien, moins il me plaît. Pourquoi le capitaine me communique-t-il ses dernières volontés au moment où tout danger paraît écarté ? Sa folie n'est pas sans méthode. Se pourrait-il qu'il songe à se tuer ? Je me rappelle qu'une fois il a stigmatisé le suicide avec force. Néanmoins, je le surveillerai. Je sais bien que je ne peux pas forcer le privé de sa cabine mais du moins je jure de rester sur le pont tant qu'il ne sera pas chez lui.

M. Milne se moque de mes appréhensions ; il dit que ce sont « les petits côtés du patron ». Lui-même voit l'avenir tout en rose. À son avis, nous devrions être sortis de la glace dans quarante-huit heures, dépasser Jan Mayen le surlendemain et apercevoir les Shetland dans huit jours. J'espère qu'il n'est pas trop optimiste. Son opinion peut contrebalancer valablement celle du capitaine, car c'est un vieux marin plein d'expérience, et il pèse soigneusement ses mots avant de les prononcer.

Elle s’est enfin produite, la catastrophe qui menaçait depuis longtemps ! Je ne sais qu’écrire. Le capitaine a disparu. Peut-être nous reviendra-t-il vivant, mais j’en doute… Je crains que non. Il est maintenant sept heures du matin, le 19 septembre. J’ai passé toute la nuit avec un groupe de matelots à parcourir la grande banquise qui nous barrait la route, dans l’espoir de retrouver sa trace, en vain. Je vais essayer de décrire les circonstances dans lesquelles il a disparu. Si par hasard ces lignes tombent sous les yeux de quelqu’un, je le prie de se rappeler que je n’écris pas d’après les on-dit ou mon imagination, mais que, en ma qualité d’homme instruit et bien équilibré, je dépeins avec exactitude ce que j’ai vu réellement. Les déductions sont de moi ; mais je réponds des faits.

Le capitaine est demeuré d’excellente humeur après la conversation que j’ai relatée. Toutefois, il m’a semblé nerveux et impatient, il changeait souvent de position, il agitait ses membres dans une sorte de danse de Saint-Guy, comme la manie l’en prenait parfois. En l’espace d’un quart d’heure, il est monté sept fois sur le pont pour en redescendre après quelques pas précipités. Chaque fois je l’ai suivi, car quelque chose sur sa figure me confirmait dans ma résolution de ne pas le perdre de vue. Il a semblé remarquer l’effet provoqué par ses déplacements, et il s’est efforcé, en éclatant d’un rire bruyant à la moindre plaisanterie, de calmer mes craintes.

Après le souper, il est remonté sur la poupe et je l’ai accompagné. La nuit était noire, silencieuse ; seul le vent soupirait mélancoliquement dans la mâture. Un nuage épais montait du nord-ouest, les tentacules qu’il projetait en avant ne permettaient plus à la lune que des apparitions espacées. Le capitaine arpentait le pont à pas rapides. Voyant que je ne le quittais pas d’une semelle, il a émis l’opinion que je serais mieux au lit, ce qui m’a tout à fait décidé à rester dehors.

Je crois qu'ensuite il a oublié ma présence. Il s'est appuyé contre le bastingage pour fouiller du regard le grand désert de neige dont une partie s'étendait dans l'ombre tandis que le reste était baigné du clair de lune. À différentes reprises, j'ai remarqué qu'il regardait sa montre. Une fois, il a murmuré une phrase brève, dont je n'ai compris qu'un seul mot : « Prêt. » J'avoue que j'étais la proie d'un sentiment étrange, d'une inquiétude mystérieuse, tandis que je surveillais le contour imprécis de sa haute silhouette dans l'obscurité, il ressemblait tout à fait à un homme venu à un rendez-vous. Mais un rendez-vous avec qui ? Reliant les faits les uns aux autres, j'ai commencé à entrevoir confusément une hypothèse, j'étais loin de deviner la suite des événements.

Un brusque raidissement de son attitude m'a appris qu'il distinguait quelque chose. Je me suis glissé derrière lui. Il regardait fixement, avec des yeux passionnés et interrogateurs, un lambeau de brume qui se déplaçait rapidement et parallèlement au bateau. C'était un corps nébuleux, informe, plus ou moins apparent selon que la lune l'éclairait ou non. La lumière s'est soudain tamisée quand des nuages très fins se sont interposés.

– Je viens, ma chérie ! Je viens ! s'est écrié le capitaine.

Sa voix vibrait d'une tendresse et d'une compassion ineffables. On aurait dit qu'il voulait apaiser un être aimé par une faveur longtemps attendue, aussi douce à donner qu'à recevoir.

La suite s'est déroulée en un éclair. Je n'ai pas eu le temps d'intervenir. D'un bond, il s'est mis debout sur le bastingage ; un autre bond l'a fait atterrir sur la glace, presque aux pieds de la pâle forme brumeuse. Il a ouvert les bras comme pour la saisir, et puis il a couru dans la nuit, mains tendues, la bouche pleine de mots d'amour. Je me suis tenu immobile, pétrifié, suivant du regard sa silhouette qui s'éloignait. Sa voix s'est étouf-

fée. Je croyais ne plus le revoir, mais la lune a déchiré le dais des nuages et a illuminé le grand champ de glace. Alors je l'ai encore aperçu. Il courait. Il était déjà très loin. Il courait à une vitesse prodigieuse sur la plaine glacée. Telle est la dernière image que nous gardons de lui. Peut-être la dernière pour toujours. Un groupe de matelots est parti à sa recherche ; je m'y suis incorporé mais les hommes n'avaient pas le cœur à cette poursuite, et nous n'avons rien trouvé. Un autre détachement sera constitué dans quelques heures. J'ai du mal à croire que je n'ai pas rêvé, que je n'ai pas été le jouet d'un cauchemar.

7 h 30 du soir

Je rentre épuisé d'une deuxième expédition sans succès. La banquise est immense, nous avons bien marché pendant trente kilomètres sans en apercevoir la fin. Le froid a été dernièrement si sévère que la neige superficielle a gelé et a la dureté du granit, nous n'avons donc pas de traces de pas pour nous guider dans nos recherches. L'équipage ne souhaite qu'une chose, que nous levions l'ancre, que nous contournions à la vapeur la banquise et que nous foncions vers le sud, car la glace s'est fendue pendant la nuit et l'on voit la mer à l'horizon. Les hommes assurent que le capitaine Craigie est certainement mort, et que nous risquons tous notre vie pour rien en demeurant là alors que nous avons une possibilité de partir. M. Milne et moi, nous avons éprouvé les plus grandes difficultés pour les persuader d'attendre jusqu'à demain soir, et nous avons dû promettre que sous aucun prétexte nous ne retarderions davantage notre départ. Nous nous proposons donc de prendre quelques heures de repos, puis d'essayer une dernière fois de retrouver notre capitaine.

20 septembre au soir

J'ai traversé la glace ce matin avec un groupe de matelots pour explorer la partie méridionale de la banquise, pendant que

M. Milne remontait vers le nord. Nous avons franchi une vingtaine de kilomètres sans déceler le moindre signe de vie, à l'exception d'un oiseau qui a longtemps voleté au-dessus de nos têtes ; je crois que c'était un faucon. L'extrémité méridionale du champ de glace s'effilait pour former un promontoire avançant dans la mer. Quand nous sommes arrivés à la base de cette digue glacée, les hommes se sont arrêtés mais je les ai priés de poursuivre jusqu'à la mer, afin que nous ayons la satisfaction de n'avoir négligé aucune chance.

Nous avions marché pendant une centaine de mètres quand McDonald, de Peterhead, a poussé un cri, il voyait quelque chose, et il s'est mis à courir. Tous nous distinguions aussi quelque chose, et nous avons pris le pas de course. D'abord ce n'était qu'une tache noire sur le banc de la glace. Puis cette tache a pris la forme d'un homme. C'était bien l'homme que nous cherchions. Il gisait sur un talus gelé, la face contre terre. Des petits cristaux de glace et des plumes neigeuses s'étaient abattus sur sa vareuse sombre de marin. Quand nous nous sommes approchés, un souffle de vent errant a aspiré ces minuscules flocons dans un tourbillon, les a fait grimper dans l'air, puis redescendre, et enfin les a rattrapés et chassés en direction de la mer. Si j'en juge par mes yeux, ce n'était qu'un peu de neige mais la plupart de mes compagnons m'ont juré que cette poussière glacée s'était levée sous la forme d'une femme, s'était penchée au-dessus du cadavre, l'avait doucement baisé aux lèvres et s'était enfuie à travers la banquise. J'avais appris à ne plus tourner en dérision l'opinion d'autrui, aussi étrange qu'elle me parût. Ce qui est sûr, c'est que le capitaine Nicholas Craigie n'avait pas souffert en rendant le dernier soupir, un clair sourire était figé sur ses traits bleuis, et il avait encore les mains tendues comme pour saisir l'étrange visiteuse qui l'avait convié vers le monde mystérieux de l'au-delà.

Nous l'avons enseveli l'après-midi même, enveloppé dans le pavillon du bateau, avec un boulet de trente-deux aux pieds.

J'ai lu le service funèbre. Les rudes marins pleuraient comme des enfants. Beaucoup avaient bénéficié de la bonté de son cœur, et ils manifestaient aujourd'hui l'affection que ses manières bizarres les avaient obligés à refouler pendant sa vie. L'eau verte a été son tombeau, il s'est enfoncé, enfoncé, enfoncé, il n'a plus été qu'une petite tache blanche en suspension au seuil de la nuit éternelle ; et puis cette tache elle-même a disparu. Il reposera là, avec son secret et ses chagrins et tout son mystère enfouis dans son cœur. Lorsque viendra le grand jour où la mer rendra ses morts, Nicholas Craigie émergera de la glace, le visage souriant et les bras rigides tendus vers l'espérance. Je prie pour qu'il soit plus heureux dans l'autre monde qu'il ne l'a été dans celui-ci.

J'arrête là mon journal. Notre route du retour s'étend toute simple et nette devant nous, le grand champ de glace ne sera bientôt plus qu'un souvenir du passé. Il me faudra du temps pour que je me remette du choc. Quand j'ai commencé le récit de ce voyage, je me doutais peu de la manière dont il s'achèverait. J'écris ces derniers mots dans ma cabine, où il m'arrive de sursauter, car je crois entendre encore le pas nerveux du mort sur le pont, au-dessus de ma tête. Je suis entré ce soir dans sa cabine, comme c'était mon devoir, afin de dresser l'inventaire de ses affaires et de le faire enregistrer sur le livre de bord. Rien n'avait changé depuis ma précédente visite ; mais le portrait que j'ai décrit, qu'il avait suspendu en face de lui, avait été retiré de son cadre et avait disparu. Sur ce dernier maillon d'une chaîne douloureuse, je clos le récit du voyage de l'*Étoile-Polaire*.

NOTE PAR LE Dr JOHN M'ALISTER RAY

J'ai lu l'histoire des événements étranges relatés par mon fils dans son journal et se rapportant à la mort du capitaine de

l'*Étoile-Polaire*. Je suis absolument sûr que tout s'est passé comme il l'a écrit, car c'est un garçon aux nerfs solides, pas du tout imaginatif, et profondément soucieux de la vérité. Cependant, ce récit est à première vue si invraisemblable que je me suis longtemps opposé à sa publication. Mais, ces jours derniers, j'ai reçu un témoignage inattendu qui éclaire les faits d'une lumière nouvelle. Je m'étais rendu à Édimbourg pour assister à une réunion de l'Association des médecins anglais, quand je suis tombé par hasard sur le Dr P…, un vieil ami qui exerce maintenant à Saltash, dans le Devonshire. Je lui ai parlé de l'aventure de mon fils, et il m'a déclaré qu'il connaissait bien le capitaine Nicholas Craigie ; il m'en a donné une description qui concordait trait pour trait avec celle que j'avais lue dans le journal. Il m'a raconté que le capitaine Craigie s'était fiancé à une jeune fille d'une beauté extraordinaire qui résidait sur la côte cornouaillaise. Pendant ses voyages en mer, sa fiancée était morte dans des circonstances particulièrement horribles.

LE DÉMON DE LA TONNELLERIE[4]

Ce ne fut pas une petite affaire que de conduire le *Gamecock* jusqu'à l'île, le fleuve avait charrié tant de vase que des bancs de limon s'étendaient à plusieurs kilomètres dans l'Atlantique. La côte était à peine visible quand les premières boucles blanches des brisants nous avertirent du danger que nous courions ; dès lors, nous avançâmes en multipliant les précautions, sous la grand-voile et le foc ; nous laissâmes les remous sur notre gauche comme l'indiquait la carte. Plus d'une fois, la coque racla le fond (nous avions moins de six pieds de tirant d'eau), mais nous eûmes toujours assez de mer et de chance pour nous en tirer. À partir d'un certain moment, le fond diminua très rapidement ; la factorerie nous avait envoyé un canoë, et le pilote Krooboy nous conduisit jusqu'à deux cents mètres de l'île. Nous nous ancrâmes sans chercher à pousser plus loin, car les gestes du nègre nous expliquaient qu'il ne fallait pas espérer mieux. Le bleu de la mer avait été remplacé par le brun du fleuve ; même sous l'abri de l'île, le courant chantait et tournoyait autour de l'étrave. Le fleuve était sans doute en crue, car les racines des palmiers baignaient dans l'eau, et sur sa surface boueuse des tronçons de bois et toutes sortes de débris étaient entraînés vers l'océan.

Quand je me fus assuré que nous nous balancions en toute sécurité sur notre mouillage, je pensai que la première chose à faire était de nous approvisionner en eau : l'endroit paraissait en effet le paradis des fièvres. Le fleuve lourd, ses rives fangeuses et luisantes, le vert clair de la jungle, la brume d'humidité dans l'air, autant de signaux d'alarme pour un observateur

---

4 Titre original *The Fiend of the Cooperage (1908).*

compétent. Je fis donc partir la chaloupe avec deux grandes barriques. Quant à moi, je pris le youyou et ramai vers l'île ; j'avais vu le drapeau de l'Union Jack flotter au-dessus des palmiers : il indiquait l'emplacement des Établissements Armitage et Wilson.

Au débouché d'un petit bois, j'aperçus un bâtiment allongé et bas, blanchi à la chaux, avec une large véranda sur la façade, et deux immenses échafaudages de fûts d'huile de palme de chaque côté du bâtiment. Des canoës et des pirogues de barre s'alignaient le long du rivage. Une petite jetée avançait dans le fleuve, à son extrémité, deux hommes en costume blanc m'attendaient pour m'accueillir ; l'un, gros et fort, imposant, portait une barbe grisâtre ; l'autre était grand, mince, pâle, et ses traits tirés étaient à demi dissimulés par un grand chapeau en forme de champignon.

– Très heureux de vous voir ! me dit le maigre, avec une chaude cordialité. Je m'appelle Walker, je suis l'agent d'Armitage et Wilson. Permettez-moi de vous présenter le Dr Severall, de la même société. Il est rare de voir un yacht dans ces parages.

– C'est le *Gamecock,* expliquai-je. J'en suis le propriétaire et le capitaine. Je m'appelle Meldrum.

– Explorateur ? demanda-t-il.

– Je suis entomologiste ; chasseur de papillons. J'ai descendu la côte depuis le Sénégal.

– La chasse a été bonne ? interrogea le Dr Severall, en me fixant d'un œil lent et bilieux.

– J'ai rempli quarante caisses. Nous sommes venus ici pour nous approvisionner en eau, et aussi pour me tuyauter sur le pays auprès de vous.

Pendant ces présentations et ces explications, deux Krooboys avaient amarré le youyou. Je descendis alors la jetée, encadré par mes deux nouvelles relations, ils n'avaient pas vu de Blancs depuis plusieurs mois, aussi m'assaillirent-ils de questions.

– Ce que nous faisons ? dit le médecin, lorsque à mon tour je me mis à interroger. Notre affaire nous prend beaucoup de temps et nous occupons nos loisirs à parler politique.

– Oui, par une bénédiction particulière de la Providence, Severall est un militant radical, et moi un bon unioniste solide. Chaque soir, nous discutons du Home Rule pendant deux heures.

– En buvant des cocktails à la quinine, ajouta le médecin. Nous sommes tous les deux assez bien immunisés, mais l'année dernière, nous avions régulièrement quarante de fièvre. C'était notre température normale. Impartialement, je ne saurais vous recommander de prolonger votre séjour ici, à moins que vous ne collectionniez les bacilles autant que les papillons. Je désespère que l'embouchure du fleuve Ogooué devienne un jour une station climatique.

Il n'y a rien de plus magnifique que la manière dont ces pionniers avancés de la civilisation distillent de l'humour noir en évoquant leur situation pénible, et accueillent avec un visage non seulement résolu mais souriant les diverses expériences dont les comble l'existence qu'ils mènent. Partout, depuis la Sierra Leone, j'avais trouvé les mêmes marécages puants, les mêmes collectivités isolées et ravagées par la fièvre, et les mêmes mauvaises plaisanteries. En cette faculté que possède

l'homme de se hausser au-dessus de sa condition et d'employer son esprit à ironiser sur les misères du corps, il y a du divin.

– Le dîner sera prêt dans une demi-heure, capitaine Meldrum, me dit le médecin. Walker est allé le surveiller. C'est lui la maîtresse de maison, cette semaine. En attendant, si vous y consentez, nous nous promènerons, et je vous montrerai les curiosités de l'île.

Le soleil avait déjà disparu derrière la ligne des palmiers ; au-dessus de nos têtes, la grande arche céleste ressemblait à l'intérieur d'un énorme coquillage, miroitant de roses délicats et de fines irisations. Celui qui n'a pas vécu dans un pays où les genoux supportent mal le poids et la chaleur d'une serviette de table ne peut pas imaginer le soulagement qu'apporte la fraîcheur du soir. Dans un air plus doux et plus pur, le Dr Severall me fit faire le tour de la petite île, il me montra les entrepôts et m'expliqua la routine de son travail.

– Cet endroit n'est pas dépourvu de romantisme, me dit-il pour répondre à l'une de mes remarques touchant la monotonie de leur existence. Nous vivons ici juste à la lisière du grand inconnu. Par là…

Il me désigna le nord-est.

« … du Chaillu s'est enfoncé dans le continent noir, et il a trouvé le royaume des gorilles. C'est le Gabon, le pays des grands singes. Vers le sud-est, personne n'est allé très loin. La région qu'arrose le fleuve est pratiquement inconnue des Européens. Toutes ces billes de bois que nous apporte le courant viennent de terres inexplorées. J'ai souvent regretté de n'être pas un meilleur botaniste quand j'ai vu des orchidées peu banales et des plantes bizarres s'échouer sur l'extrémité de l'île.

L'endroit que me désignait le médecin était une plage brune en pente, jonchée d'épaves déposées par les eaux. À droite et à gauche, le littoral dessinait une pointe recourbée comme un brise-lames naturel ; entre les deux s'était creusée une petite baie peu profonde. Elle était remplie d'une végétation flottante, au milieu de laquelle était couché un grand arbre fendu, le courant ondulait contre son puissant flanc noir.

– Tout cela vient du cours supérieur et des régions en amont, dit le médecin. Notre petite crique le recueille, et lorsque survient une nouvelle avalaison, l'ancienne est rejetée vers la mer.

– Comment s'appelle cet arbre ? demandai-je.

– Oh ! c'est un teck, je suppose, mais bien pourri à première vue ! Nous avons toutes sortes de bois durs flottants qui descendent par ici, sans parler des palmiers. Voulez-vous entrer ?

Il me fit pénétrer dans un grand bâtiment où étaient entreposés un nombre considérable de douves pour tonneaux et de cercles de fer.

– C'est notre tonnellerie. Les douves nous sont envoyées par paquets, et nous les assemblons nous-mêmes. Maintenant, vous ne remarquez rien de particulièrement sinistre dans ce bâtiment, n'est-ce pas ?

J'examinai le haut toit de fer ondulé, les murs de bois blanc, le sol en terre battue. Dans un coin, il y avait un matelas et une couverture.

– Je ne vois rien de très inquiétant.

– Et pourtant, il y a ici quelque chose qui sort de l'ordinaire. Vous voyez ce lit ? Eh bien ! j'ai l'intention de coucher dedans cette nuit. Je ne veux pas me vanter, mais je crois que ce sera une petite épreuve pour mes nerfs.

– Pourquoi ?

– Oh ! la tonnellerie a été le théâtre de quelques incidents peu banals ! Vous parliez tout à l'heure de la monotonie de notre existence, mais je vous assure que parfois elle ne manque pas de piquant. Il vaut mieux rentrer maintenant à la maison, car après le coucher du soleil, le brouillard des fièvres monte des marécages. Regardez, le voici qui franchit le fleuve.

Je vis en effet de longues tentacules de vapeur blanche qui se tordaient en sortant des épaisses broussailles vertes de la rive, et qui rampaient vers nous au-dessus de la surface de l'eau brune. L'air, au même moment, se fit humide et froid.

– Le gong vient de sonner pour le dîner, m'expliqua-t-il. Si cette affaire vous intéresse, je vous en parlerai tout à l'heure.

En fait, elle m'intéressait grandement, d'autant plus que dans l'attitude du médecin au milieu de la tonnellerie vide, j'avais noté une certaine réserve grave qui avait aussitôt déchaîné mon imagination. Ce Dr Severall était gros, un peu bourru, cordial, solide et cependant il avait bizarrement regardé autour de lui. Je n'aurais pas été jusqu'à dire qu'il avait peur. Il semblait plutôt sur ses gardes et en alerte.

– À propos, lui dis-je tandis que nous rentrions dans la maison, vous m'avez montré les cabanes de vos travailleurs indigènes, mais je n'ai vu aucun nègre.

– Ils dorment sur le ponton qui est là-bas, me répondit le médecin, en me montrant l'une des rives.

– Vraiment ! Alors pourquoi ont-ils besoin de cabanes ?

– Oh ! ils y couchaient jusqu'à ces derniers temps ! Nous les avons mis sur le ponton jusqu'à ce qu'ils reprennent confiance. Ils étaient tous à demi fous de terreur, aussi nous les avons laissés partir, et personne ne dort dans l'île, sauf Walker et moi.

– Qu'est-ce qui les épouvantait ?

– Eh bien ! cela nous ramène à l'histoire que je voulais vous raconter. Je suppose que Walker ne verra aucune objection à ce que vous soyez au courant, bien qu'il s'agisse certainement d'une assez vilaine affaire.

Il n'y fit plus allusion pendant l'excellent repas qui avait été préparé en mon honneur. J'appris que notre petit hunier blanc n'avait pas plutôt contourné le cap Lopez que ces braves gens avaient commencé à préparer leur soupe au poivre, ragoût assaisonné qu'on mange sur la côte occidentale de l'Afrique, et de faire bouillir leurs ignames et leurs patates douces. Ce dîner régional, meilleur que je ne l'espérais, nous fut servi par un boy originaire de la Sierra Leone. J'étais en train de penser que lui au moins n'avait pas participé à la panique générale quand, ayant servi le dessert et apporté du vin sur la table, il porta la main à son turban.

– Rien d'autre à faire, massa Walker ? demanda-t-il.

– Non, je crois que ça va, Moussa, répondit mon hôte. Cependant, je ne me sens pas très bien ce soir, et je préférerais de beaucoup que tu restes sur l'île.

Le visage noir traduisit une lutte épique entre la peur et le devoir, devint couleur de cendre, les gros yeux tournèrent désespérément en rond.

– Non, massa Walker ! cria-t-il enfin. Mais venez avec moi sur le ponton. Je vous soignerai beaucoup mieux sur le ponton !

– Je regrette, Moussa. Un Blanc ne déserte pas son poste.

De nouveau, je vis la lutte passionnée bouleverser la figure du nègre, mais ses frayeurs l'emportèrent.

– Non, non, Massa Walker ! Pardonnez-moi, mais je ne peux pas ! Si c'était hier, ou demain ! Mais c'est la troisième nuit, je ne peux pas !

Walker haussa les épaules.

– Fiche le camp ! lui dit-il. Lorsque le bateau poste arrivera, tu pourras repartir pour la Sierra Leone, car je n'ai que faire d'un serviteur qui m'abandonne quand j'ai besoin de sa présence. Tout cela doit être mystérieux pour vous, capitaine Meldrum ? À moins que le Dr Severall ne vous ait mis au courant…

– J'ai montré au capitaine Meldrum la tonnellerie, mais je ne lui ai rien dit, répondit le médecin. Vous avez mauvaise mine, Walker ! ajouta-t-il en regardant son compagnon. Un bel accès vous menace !

– Oui, j'ai eu des frissons toute la journée, et j'ai la tête comme un boulet de canon. J'ai pris dix grains de quinine, mes oreilles bourdonnent mais je passerai la nuit dans la tonnellerie avec vous.

– Non, pas du tout, mon cher ami ! Allez vous reposer tout de suite. Je suis sûr que Meldrum vous excusera. Je dormirai

dans la tonnellerie, et je vous promets de venir vous porter vos remèdes avant le petit déjeuner.

Il était clair que Walker était terrassé par l'une de ces fièvres soudaines et violentes qui sont la malédiction de la côte occidentale. Ses joues creuses étaient rouges, ses yeux brillaient ; tout à coup, il se mit à fredonner une chanson de la voix aiguë du délire.

– Allons, allons, nous allons vous mettre au lit, mon vieux ! fit le médecin.

Je l'aidai à conduire son ami dans sa chambre. Là, nous le déshabillâmes et, peu après lui avoir fait ingurgiter une bonne dose de sédatif, nous le vîmes sombrer dans un sommeil de plomb.

– Il en a pour la nuit, commenta le médecin, quand nous eûmes regagné la salle à manger et quand nos verres furent à nouveau remplis. Tantôt c'est lui, tantôt c'est moi. Par chance, nous n'avons jamais été malades en même temps. J'aurais regretté d'être hors de combat ce soir, parce que j'ai un petit mystère à élucider. Je vous ai dit que j'avais l'intention de passer la nuit dans la tonnellerie.

– En effet.

– Pas pour dormir, mais pour veiller. En fait, je ne dormirai pas de la nuit. Nous avons eu une telle alerte que les indigènes ne veulent plus rester ici après le coucher du soleil, et je tiens à en découvrir la cause. Depuis toujours, un indigène monte la garde dans la tonnellerie chaque nuit, afin que les cercles des tonneaux ne soient pas volés. Eh bien ! il y a six jours, l'indigène de faction a disparu mystérieusement. L'incident nous a d'autant plus surpris qu'aucun canoë n'avait disparu et que ces eaux sont trop infestées de crocodiles pour qu'un

homme se hasarde à nager jusqu'à la rive. Qu'est-il devenu ? Comment a-t-il pu quitter l'île ? Mystère ! Walker et moi avons été étonnés, mais les Noirs se sont affolés, et d'étranges histoires vaudou ont commencé à circuler entre eux. La panique a atteint son comble il y a trois nuits : un nouveau veilleur a disparu à son tour.

– Que lui est-il arrivé ?

– Non seulement nous n'en savons rien, mais nous ne pouvons absolument pas émettre une hypothèse cadrant avec les faits. Les nègres jurent qu'il y a un démon dans la tonnellerie, et qu'à ce démon il faut un être humain toutes les trois nuits. Ils ne veulent plus rester dans l'île, à aucun prix. Voyez Moussa, c'est un boy dévoué, mais il abandonne son maître malade plutôt que de passer la nuit ici. Si nous voulons continuer à diriger notre exploitation, il faut que nous rassurions nos indigènes ; je ne vois rien de mieux que de prendre moi-même la garde. C'est ce soir la troisième nuit, comprenez-vous ? Alors je suppose que quelque chose se produira.

– N'avez-vous aucun indice ? demandai-je. N'avez-vous pas relevé une trace de lutte, une tache de sang, une empreinte, quelque chose qui pourrait vous donner une idée du péril que vous affronterez peut-être ?

– Absolument rien. Le veilleur avait disparu, un point c'est tout. La dernière fois, c'était le vieil Ali, qui depuis le début de l'exploitation était gardien de l'appontement. Toujours il avait été sûr comme un roc ; il a fallu un coup en traître pour l'arracher à son travail.

– Eh bien ! dis-je, je ne crois pas que cette garde soit l'affaire d'un seul homme. Votre ami est bourré de laudanum, et il ne vous sera d'aucun secours. Laissez-moi rester ici et passer la nuit avec vous dans la tonnellerie.

– C’est très chic de votre part, Meldrum ! me répondit-il en me serrant chaleureusement une main par-dessus la table. Je n’aurais jamais osé vous le proposer, car ç’aurait été demander beaucoup à un visiteur de hasard mais si réellement vous voulez…

– Bien sûr que je le veux ! Excusez-moi un moment, je vais héler le *Gamecock* pour qu’on ne m’attende pas.

En rentrant de la jetée, nous fûmes tous deux frappés par l’aspect de la nuit. Une énorme masse de nuages noirs s’était amoncelée du côté de la terre, d’où le vent venait nous battre la figure de petits souffles brûlants. Au bas de la jetée, le fleuve tourbillonnait et sifflait, de l’écume blanche rejaillissait sur les planches.

– Mon Dieu ! s’exclama le Dr Severall. Pour comble, voilà une inondation qui s’annonce ! Cette crue signifie qu’il a beaucoup plu dans l’arrière-pays et quand l’eau se met à monter, nul ne peut prévoir quand elle s’arrêtera. Une fois, l’île a été presque complètement recouverte. Voyons, nous allons jeter un coup d’œil sur Walker, afin de vérifier s’il n’a besoin de rien ; ensuite, si vous voulez, nous prendrons notre faction.

Le malade était plongé dans un sommeil profond ; nous plaçâmes auprès de lui du jus de citron pour le cas où la soif le réveillerait, puis nous nous dirigeâmes vers la tonnellerie. Ce nuage menaçant rendait l’obscurité sinistre. Le fleuve avait monté si haut que la petite baie dont j’ai parlé se confondait presque avec le reste des eaux. Les bois flottants et le grand arbre noir s’agitaient au fil du courant.

– L’inondation accomplit au moins un travail utile, dit le médecin. Elle nous débarrasse de toute cette végétation qui nous est apportée par le fleuve et qui se bloque sur l’extrémité

est de l'île. Là ! Voici notre chambre. Il y a quelques livres ; j'ai une blague à tabac. Nous allons essayer de passer la nuit le mieux possible.

Nous n'avions qu'une lanterne ; sa maigre lueur n'égayait guère la grande pièce. En dehors des piles de douves et des cercles en tas, il n'y avait absolument rien, sauf ce matelas préparé pour le veilleur de nuit. Nous nous aménageâmes des sièges et une table avec des douves, et nous nous installâmes pour monter la garde. Severall avait apporté un revolver pour moi, il était armé d'un fusil à deux canons. Nous chargeâmes nos armes et les posâmes à portée. Le petit cercle de lumière et les ombres noires formant voûte au-dessus de nous lui parurent si mélancoliques qu'il alla chercher deux bougies. Comme l'un des côtés de la tonnellerie était pourvu de plusieurs fenêtres ouvertes, nous dûmes disposer nos bougies derrière des douves pour qu'elles ne s'éteignissent point.

Le médecin, qui me donnait l'impression d'avoir des nerfs d'acier, s'était mis à lire mais je remarquai que de temps à autre il posait son livre sur ses genoux et regardait attentivement autour de lui. Pour ma part, j'avais vainement essayé de me concentrer sur une lecture. Mes pensées étaient accaparées par cette grande pièce vide et par l'énigme qu'elle recelait. Je me creusai la cervelle pour formuler une théorie capable d'expliquer la disparition des deux gardiens. Or, je ne disposais que d'un seul élément, leur disparition. Pas le moindre indice sur la cause de leur disparition ni sur ce qu'ils étaient devenus ! Et nous attendions ici, dans ce même endroit, sans savoir ce que nous attendions exactement ! J'avais eu raison de dire que ce n'était pas une affaire pour un homme seul. À deux, l'épreuve était déjà pénible, rien sur la terre n'aurait pu me décider à l'affronter sans un compagnon.

Quelle nuit interminable, abominable ! Nous entendions dehors les clapotis et les gargouillis du fleuve, ainsi que les

plaintes du vent qui se levait. À l'intérieur régnait un lourd silence que troublaient seulement notre respiration, le froissement des pages que tournait le Dr Severall, et le vrombissement aigu, intermittent, d'un moustique. À un moment donné, je sursautai, le livre du médecin venait de tomber par terre, et Severall s'était dressé avec les yeux fixés sur une fenêtre.

– Vous n'avez rien vu, Meldrum ?

– Non. Et vous ?

– Eh bien ! j'ai eu la vague impression que quelque chose avait bougé à l'extérieur de cette fenêtre…

Il saisit son fusil et s'approcha de la fenêtre.

– Non, je ne vois rien. Et pourtant j'aurais juré que quelque chose s'était lentement déplacé, avait passé devant l'ouverture.

– Une feuille de palmier, peut-être ? suggérai-je.

Le vent soufflait en effet de plus en plus violemment.

– Très vraisemblablement ! fit-il.

Il reprit son livre, mais il ne cessa de lancer des coups d'œil soupçonneux dans la direction de la fenêtre. Je la surveillai aussi, mais dehors tout paraissait tranquille.

Et puis subitement l'orage éclata. Un éclair aveuglant fut suivi d'un coup de tonnerre qui ébranla le bâtiment. Ce fut le prélude d'une succession d'éclairs et de coups de tonnerre simultanés, nous nous serions crus au milieu d'une batterie d'artillerie lourde. Et la pluie se mit à tomber ; une pluie tropicale, qui crépitait sur le toit de fer de la tonnellerie. La grande pièce vibrait comme un tambour. De l'obscurité se leva tout un

orchestre de bruits liquides qui allaient du fracas de la pluie au grondement sourd du fleuve. D'heure en heure, le vacarme se faisait plus intense, plus soutenu.

– Ma parole ! fit Severall. Cette fois nous sommes sous un vrai déluge. Mais l'aube ne va pas tarder, elle sera la bienvenue. Nous allons en avoir terminé, en tout cas, avec cette fameuse troisième nuit de superstition.

Une lumière grise pénétra furtivement dans la tonnellerie, puis le jour se leva presque aussitôt. La pluie avait cessé, mais le fleuve couleur de café mugissait comme une cascade. La puissance de son courant me fit craindre le pire pour l'ancre du *Gamecock*.

– Il faut que je remonte à bord, dis-je. Si le yacht chasse, jamais il ne pourra remonter le fleuve.

– L'île sert de brise-lames, me répondit le médecin. Si vous m'accompagnez à la maison, je vous donnerai une tasse de café.

J'étais glacé, j'acceptai la proposition. Nous quittâmes la tonnellerie de mauvais augure sans avoir résolu notre problème, et à travers les flaques d'eau nous nous dirigeâmes vers la maison.

– Voici la lampe à alcool, me dit le médecin. Si vous vouliez l'allumer, j'irais voir comment va Walker.

Il me quitta, mais il revint en courant, le visage défait.

– Il est mort ! cria-t-il d'une voix rauque.

Ces trois mots m'électrisèrent d'horreur. Je demeurai la lampe à la main, le regard fixe.

« Oui, il est mort ! répéta-t-il. Venez voir.

Je le suivis. Le premier objet que j'aperçus en entrant dans la chambre fut Walker, couché en chien de fusil dans le pyjama de flanelle que je l'avais aidé à endosser la veille au soir.

– Il n'est pas mort, voyons ! haletai-je.

Le médecin était terriblement bouleversé. Ses mains tremblaient comme des feuilles sous le vent.

– Il est mort depuis plusieurs heures.

– De son accès de fièvre ?

– La fièvre ? Regardez son pied !

Je poussai un cri. L'un des pieds de Walker était plus que disloqué, complètement retourné.

– Mon Dieu, m'exclamai-je. Mais qui a pu faire cela ?

Severall posa une main sur la poitrine du cadavre.

– Tâtez là ! me dit-il.

Je plaçai une main au même endroit. Je ne rencontrai aucune résistance. Le corps était absolument mou et flasque, comme celui d'une poupée de son.

– Le sternum n'existe plus, commenta Severall dans un murmure d'épouvante. Il est en miettes. Dieu merci, Walker était bourré de laudanum. Son visage nous dit qu'il est mort en dormant.

– Mais qui a pu le mutiler ainsi ?

– En voilà plus que je ne peux supporter ! fit le médecin, en s'essuyant le front. Je ne crois pas que je suis plus lâche que n'importe qui, mais c'est trop pour moi. Si nous allions sur le *Gamecock ?…*

– Venez ! dis-je.

Nous sortîmes. Si nous ne prîmes pas le pas de course, c'est parce que nous voulions observer un restant de dignité vis-à-vis l'un de l'autre. Sur le fleuve agité et grossi, le youyou paraissait bien léger, mais nous n'y fîmes guère attention. Severall écopait l'eau pendant que je conduisais. Finalement, nous grimpâmes sur le pont du yacht. Là, avec deux cents mètres d'eau entre nous et cette île maudite, nous reprîmes goût à la vie.

– Laissons passer une heure, et nous retournerons là-bas, me dit-il. Je crois que nous avons besoin de calmer nos nerfs. Pour une année de salaire, je n'aurais pas voulu que les nègres me vissent tel que j'étais tout à l'heure !

– J'ai dit au steward de préparer le petit déjeuner. Ensuite nous reviendrons dans l'île. Mais mon Dieu, docteur Severall, que pensez-vous de tout cela ?

– Je n'y comprends rien. Rien du tout. J'ai entendu des histoires de diableries vaudou, et j'en ai ri comme tout le monde. Mais que ce pauvre Walker, Anglais distingué du XIXe siècle, craignant Dieu par surcroît, ait succombé sans qu'il lui reste un os entier dans la poitrine… cela m'a causé un choc, je l'avoue ! Dites-moi, Meldrum, est-ce que votre matelot est fou, ou ivre, ou quoi ?

Le vieux Patterson, le plus ancien marin de mon équipage, un gaillard aussi solide que les pyramides, se tenait à l'avant avec une gaffe pour écarter les billes de bois que débitait le cou-

rant. Tout à coup, il s'était immobilisé, les genoux de travers, fixant droit devant lui, puis il avait tendu un doigt en criant :

– Regardez ! Regardez !

Un très gros tronc noir descendait le fleuve, l'eau léchait son flanc noir. Et, devant le tronc d'arbre, le précédant d'un mètre à peu près, arquée en l'air comme la figure de proue d'un navire, se dressait une tête horrible qui se balançait sur le côté. Elle était aplatie, horrible, aussi grosse qu'un petit fût de bière, couleur de liane ; le cou qui la supportait était tacheté de jaune et de noir. Quand il passa à côté du *Gamecock* dans l'eau tourbillonnante, je vis deux énormes anneaux se dérouler d'un grand creux de l'arbre, et la tête abominable se dressa à une hauteur de trois bons mètres pour regarder le yacht avec des yeux ternes, couverts de pustules. Un instant plus tard, l'arbre nous avait dépassés et filait vers l'Atlantique avec son affreux passager.

– Qu'était-ce ? m'écriai-je.

– Notre ami le démon de la tonnellerie, me répondit le Dr Severall, qui était redevenu maître de lui et calme. Oui, c'est le démon qui a hanté notre île, le grand python du Gabon.

Je réfléchis aux histoires que j'avais entendues en descendant la côte sur les serpents monstrueux de l'arrière-pays, et sur l'effet mortel de leurs étreintes. Puis tout s'éclaircit dans ma tête. Il y avait eu une avalaison la semaine précédente. Elle avait apporté ce tronc gigantesque et le python. Qui pouvait savoir de quelle lointaine forêt tropicale il provenait ! Il s'était échoué dans la petite baie de l'île. La tonnellerie était le bâtiment le plus proche. Deux fois, à chaque réveil de son appétit, il avait enlevé un gardien. La nuit précédente, il était revenu, lorsque Severall avait cru voir quelque chose se déplacer derrière la fenêtre, mais

nos lumières l'avaient contrarié. Il avait rampé plus loin, et il avait tué le pauvre Walker dans son sommeil.

– Pourquoi ne l'a-t-il pas emporté ? demandai-je.

– Le tonnerre et les éclairs ont dû effrayer ce monstre… Voilà votre steward, Meldrum. Plus tôt nous aurons pris notre petit déjeuner et aurons réintégré l'île, mieux cela vaudra. Sinon, quelques nègres pourraient s'imaginer que nous avons eu peur.

LE VOYAGE DE JELLAND[5]

– Oui, dit notre Anglais du Japon pendant que nous disposions nos chaises autour du feu dans le fumoir, il court là-bas une vieille histoire, et je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée. Je ne voudrais pas transformer cette salle de club en moulin à ragots, mais la mer Jaune est loin, et il est vraisemblable que personne d'entre vous n'a jamais entendu parler de la yole *Matilda,* et de ce qui arriva à Henry Jelland et à Willy McEvoy, qui étaient à bord.

Vers 1865, le Japon vivait des heures agitées entre le bombardement de Simonosaki et l'affaire des daïmios. Chez les autochtones, il y avait un parti conservateur et un parti libéral ; ils se querellaient pour savoir si les étrangers auraient ou non la gorge tranchée. Croyez-moi tous, les mœurs politiques se sont bien adoucies depuis lors ! Si, à l'époque, vous habitiez un port de commerce, vous étiez obligé de garder l'œil ouvert et de vous intéresser à ces joutes oratoires. Pour tout compliquer, vous n'aviez aucun moyen de savoir comment se déroulait le match. Si l'opposition gagnait, vous ne l'appreniez pas par un entrefilet de votre journal ; un brave vieux conservateur en cotte de mailles pénétrait chez vous avec un sabre dans chaque main et vous communiquait le résultat en vous ouvrant le ventre.

Bien sûr, à force de vivre sur un pareil volcan, on devient insouciant. Tout au début, on a les nerfs à fleur de peau, et puis arrive un moment où l'on apprend à jouir de la vie tant qu'on l'a. Je vous le dis, rien n'embellit la vie davantage que l'ombre de la mort quand elle se profile. Le temps est alors trop précieux

---

5 Titre original : *Jelland's Voyage (1908).*

pour être gaspillé ; l'homme profite pleinement de chaque minute. Il en était ainsi pour nous à Yokohama. Les Européens exploitaient de nombreuses affaires, ils mettaient de l'entrain dans la ville sept nuits par semaine.

L'une des plus fortes personnalités de la colonie européenne était Randolph Moore, gros exportateur. Il avait ses bureaux à Yokohama, mais il passait une grande partie de l'année dans sa maison de Jeddo, ville qui venait d'être ouverte au commerce international. Pendant ses absences, il laissait ses affaires entre les mains de son principal collaborateur, Jelland, dont il connaissait la grande énergie et l'esprit de décision. Mais l'énergie et l'esprit de décision, vous le savez, sont des armes à double tranchant, quand elles sont utilisées contre vous, vous ne les appréciez plus autant.

Le jeu fit dérailler Jelland. C'était un petit bonhomme aux yeux sombres et aux cheveux bouclés : Celte plus qu'aux trois quarts, j'imagine. Chaque soir de la semaine, vous l'auriez vu à la même place, à main gauche du croupier de la table du rouge et noir de Matheson. Pendant longtemps il gagna, et il vécut sur un plus grand pied que son patron. Puis la chance tourna, et il se mit à perdre tant et tant qu'au bout d'une seule semaine son partenaire et lui se retrouvèrent sur la paille, sans un dollar à leur compte en banque.

Ce partenaire était un employé de la même compagnie, grand, avec des cheveux filasse, ce jeune Anglais s'appelait McEvoy. Au départ un assez brave gosse. Mais Jelland le pétrit comme de l'argile pour le façonner sur le même modèle que lui, en plus faible. Ils chassaient toujours ensemble, mais c'était Jelland qui menait et McEvoy qui suivait. Lynch, moi et quelques autres, nous essayâmes de montrer au gosse qu'il avait tort ; quand il était seul en face de nous, il se laissait convaincre mais cinq minutes de Jelland le retournaient complètement. Accusez le magnétisme animal ou ce que vous voudrez, mais le petit

bonhomme menait le grand gosse par le bout du nez. Même après avoir perdu tout leur argent, ils s'asseyaient encore à la même table, et ils regardaient le tapis avec des yeux brillants quand quelqu'un d'autre était ratissé jusqu'au dernier dollar.

Un soir, ils ne purent y tenir. Le rouge était sorti seize fois de suite. C'était plus qu'il n'en fallait à Jelland. Il chuchota dans l'oreille de McEvoy et dit deux mots au croupier.

– Certainement, monsieur Jelland ! Votre chèque vaut des espèces, répondit-il.

Jelland griffonna un chèque et le jeta sur le noir. Ce fut le roi de cœur qui sortit, et le croupier ratissa le petit bout de papier. Jelland s'énerva, McEvoy devint blanc. Un autre chèque, plus important, fut rempli et jeté sur la table. Le neuf de carreau sortit. McEvoy enfouit la tête dans ses mains, il était au bord de l'évanouissement.

– Pardieu ! s'écria Jelland. Je ne serai pas battu !

Et il lança un chèque qui couvrait les deux précédents. La carte qui sortit fut le deux de cœur. Quelques minutes plus tard, ils descendirent le Bund, l'air frais de la nuit fouettait leurs visages enfiévrés.

– Bien entendu, dit Jelland, vous savez ce qu'il nous reste à faire…

Il alluma un manille avant de poursuivre.

« Nous serons obligés de transférer à notre compte une partie de l'argent de l'affaire. Inutile de nous tracasser. Le vieux Moore ne regardera pas les livres avant Pâques. Avec un peu de chance, nous restituerons l'argent d'ici là.

– Mais si nous n’avons pas ce peu de chance ? balbutia McEvoy.

– Tut, mon vieux, il faut prendre les choses comme elles arrivent ! Vous me restez fidèle, je vous reste fidèle ; nous franchirons cette passe ensemble. Vous signerez les chèques demain soir, nous verrons si vous avez plus de chance que moi.

Mais le lendemain, ce fut encore pire. Quand ils se levèrent de table, ils avaient perdu plus de cinq mille livres appartenant à leur patron. Jelland demeura impavide.

– Il nous reste plus de neuf semaines avant que les livres soient examinés, dit-il. Continuons à jouer ; tout s’arrangera.

McEvoy rentra chez lui ce soir-là bourrelé de honte et de remords. Quand il se trouvait dans la compagnie de Jelland, il lui empruntait de la force. Mais tout seul il mesurait les dangers de sa situation, et le souvenir de sa mère anglaise au bonnet blanc, qui avait été si fière quand il avait obtenu sa situation, le torturait et le rendait fou d’épouvante. Il était en train de se retourner dans son lit quand son domestique japonais entra dans sa chambre. McEvoy crut que l’heure de la crise politique était arrivée, et il plongea dans un tiroir pour saisir son revolver. Mais le domestique se borna à lui délivrer le message suivant :

– M. Jelland est en bas et désire vous voir.

Que diable pouvait-il lui vouloir à cette heure de la nuit ? McEvoy s’habilla en hâte et dégringola l’escalier. Son camarade, mortellement pâle, un sourire crispé aux lèvres, était assis auprès d’une bougie avec une feuille de papier à la main.

– Désolé de vous déranger, Willy, fit-il. Personne n’écoute aux portes, j’espère ?

McEvoy secoua la tête. Il était incapable de parler.

– Bon. Alors voici, notre petit jeu est terminé. Cette lettre m'attendait à la maison. Elle émane de Moore ; il annonce son arrivée pour lundi matin. Motif, examen des livres. Le délai est court !

– Lundi ! gémit McEvoy. Et nous sommes aujourd'hui vendredi !

– Samedi, mon fils ! Il est trois heures du matin. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour nous débrouiller.

– Nous sommes perdus ! cria McEvoy.

– Nous ne manquerons pas de l'être bientôt, si vous faites tant de tapage ! répondit Jelland avec rudesse. Maintenant, Willy, vous allez réagir comme je vous le dirai, et nous nous en sortirons.

– Je ferai n'importe quoi !

– Ah ! j'aime mieux cela ! Où est votre whisky ? Ce n'est vraiment pas l'heure de perdre la tête, sinon, nous sommes faits ! En premier lieu, je crois que nous devons quelque chose à nos familles, n'est-ce pas ?...

McEvoy le regarda avec des yeux ahuris.

« Nous avons à tenir ensemble ou à tomber ensemble, vous le savez. Moi, en ce qui me concerne, je n'ai nulle envie de m'asseoir dans le box des accusés. Vous comprenez ? Je suis prêt à en faire le serment, pas vous ?

– Qu'entendez-vous par là ? fit McEvoy, en reculant d'un pas.

– Tout simplement qu'il vaudrait mieux mourir, et c'est seulement une gâchette à presser. Je jure que je ne serai jamais pris vivant. Vous aussi ? Si vous ne jurez pas, je vous abandonne à votre destin.

– Très bien. Je ferai ce que vous voulez.

– Vous le jurez ?

– Oui.

– Bien. J'enregistre cette parole d'honneur… Voyons : nous avons deux jours francs pour tirer notre épingle du jeu. La yole *Matilda* est à vendre, elle est en bon état et elle est bourrée de boîtes de conserve. Nous l'achèterons demain matin à n'importe quel prix, elle nous servira à changer d'air. Première chose à faire, mettre la main sur tout l'argent qui traîne dans le bureau. Il y a cinq mille souverains dans le coffre. Une fois la nuit tombée, nous les transporterons à bord de la yole, et nous prendrons le large. Destination : côte californienne. Inutile d'hésiter, mon fils ! Nous n'avons pas l'ombre d'une chance dans une autre direction. C'est ça ou rien !

– D'accord !

– Très bien. Et tâchez d'arborer un bon sourire demain, car si Moore a un tuyau et arrive avant lundi…

Il caressa la poche de sa veste et décocha à son associé un regard sinistrement significatif.

Le lendemain, leur plan se déroula sans difficulté. Ils achetèrent la *Matilda*. Elle était minuscule pour un voyage aussi long ; mais nos complices se dirent qu'ils seraient incapables de gouverner à eux seuls une embarcation plus importante. Pen-

dant la journée, ils l'approvisionnèrent en eau : au crépuscule, ils placèrent dans la cale l'argent qu'ils avaient raflé dans le coffre. Minuit sonnait quand ils remplirent la yole de tous les biens qui leur restaient, et ils n'avaient éveillé aucun soupçon. À deux heures du matin, ils levèrent l'ancre et se faufilèrent parmi les navires en mouillage. Ils furent naturellement remarqués, et les bureaux maritimes les inscrivirent comme de hardis yachtsmen qui s'en allaient croiser pour le week-end ; aucun employé n'imaginait que cette croisière se terminerait ou sur la côte américaine ou au fond du Pacifique Nord. Au prix de multiples efforts, ils hissèrent la grand-voile, dressèrent la misaine et le foc. Une brise légère soufflait du sud-est, et le petit navire partit vers son destin. Toutefois, à douze kilomètres de la côte, le vent tomba, et ils se trouvèrent accalminés, à cheval sur les remous d'une mer vitreuse. Tout le dimanche, ils ne bougèrent pas d'un kilomètre ; dans la soirée, Yokohama se profilait toujours sur l'horizon. Le lundi matin, Randolph Moore arriva de Jeddo et se rendit à ses bureaux. Quelqu'un l'avait informé que ses secrétaires s'étaient quelque peu déréglés, et ce « tuyau » l'avait tiré de sa routine habituelle. Quand il se présenta sur les lieux, et quand il trouva les trois petits employés sur le trottoir, mains aux poches et attendant, il comprit que l'affaire était grave.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Il était homme d'action, et d'une fréquentation désagréable quand son mât de hune était bas.

– Nous ne pouvons pas entrer, répondirent les employés.

– Où est M. Jelland ?

– Il n'est pas venu aujourd'hui.

– Et M. McEvoy ?

– Il n'est pas venu non plus.

Randolph Moore blêmit.

– Enfonçons cette porte ! commanda-t-il.

Dans ce pays à tremblements de terres, les portes ne sont pas très solides. Quelques poussées suffisent. Ils entrèrent dans les bureaux. Aussitôt, toute la vérité apparut. Le coffre était ouvert, l'argent disparu, les deux employés principaux envolés. Le patron ne perdit pas son temps en paroles inutiles.

– Quand les avez-vous vus pour la dernière fois !

– Samedi. Ils ont acheté la *Matilda* et ils sont partis en croisière.

Samedi ! L'affaire semblait désespérée, s'ils avaient deux jours d'avance. Mais il restait une chance. Moore se précipita au port et inspecta les horizons avec sa lunette.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il. La *Matilda* est là-bas. Je la reconnais à sa mâture. Je les tiens, ces scélérats !

Mais un contretemps survint. Il n'y avait pas de bateau à vapeur sous pression : notre exportateur s'impatienta. Des nuages se rassemblaient autour des collines, tout annonçait un prochain changement de temps. Un bateau de la police fut rapidement équipé ; dix hommes armés y prirent place. Randolph Moore prit lui-même la barre.

Jelland et McEvoy, qui attendaient une brise qui ne soufflait jamais, virent l'embarcation noire surgir des ombres de la terre et grossir à chaque coup de rames. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, ils distinguaient qu'elle était pleine de monde, et le scintillement des armes leur apprit de quelle sorte

de monde il s'agissait. Jelland, appuyé sur la barre, considéra le ciel menaçant, les voiles molles, et le bateau policier lancé à leur poursuite.

– Ils viennent pour nous, Willy ! dit-il. Par le Seigneur, nous sommes deux pauvres diables bien malchanceux, car il y a du vent dans le ciel, avant une heure il aurait soufflé sur la mer.

McEvoy gémit.

– Inutile de vous lamenter, mon fils ! dit Jelland. C'est le bateau de la police, et le vieux Moore en personne tient la barre ; il les fait ramer à un train d'enfer. C'est pour chacun d'eux une prime de dix dollars.

Willy McEvoy s'effondra et s'agenouilla sur le pont.

– Ma mère ! Ma pauvre mère ! sanglota-t-il.

– On ne pourra jamais lui dire que vous vous êtes assis dans le box des accusés, répondit Jelland. Ma famille n'a jamais fait grand-chose pour moi, mais je vais faire beaucoup pour elle. Rien ne va plus, Mac ! Nous pouvons lâcher les cartes. Que Dieu vous bénisse, vieux camarade ! Voici le revolver.

Il arma le revolver et le tendit au gosse. Mais l'autre l'écarta en poussant de petits cris. Jelland regarda du côté du bateau qui approchait, il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

– Ce n'est pas le moment de faire l'idiot ! Allez, mon vieux ! À quoi bon flancher ? Vous avez juré !

– Non, Jelland, non !

– Moi, de toutes façons, j'ai juré que ni l'un ni l'autre nous ne serions pris. Le faites-vous, ou non ?

– Non ! Je ne peux pas !

– Alors je le ferai à votre place !

Les rameurs du bateau policier le virent se courber en avant, ils entendirent deux coups de revolver, ils le virent se plier en deux par-dessus la barre ; puis, quand la fumée se fut dissipée, ils s'aperçurent qu'ils avaient à s'occuper d'autre chose.

Car à ce moment précis la tempête éclata : l'une de ces brèves et brutales bourrasques qui sont fréquentes dans ces parages. La *Matilda* donna de la bande, ses voiles se gonflèrent ; elle plongea dans une vague et s'enfuit comme un daim épouvanté. Le corps de Jelland avait coincé le gouvernail ; la *Matilda* garda le cap dans le vent, et elle s'envola littéralement comme un morceau de journal sur la mer qui se soulevait. Les rameurs nagèrent avec fureur, mais la yole fonçait tout droit ; cinq minutes plus tard, elle disparaissait dans la tempête. Le bateau policier fit demi-tour vers Yokohama ; quand il aborda au port, il avait de l'eau jusqu'aux bancs de nage.

Et voici comme la *Matilda,* avec un fret de cinq mille livres et un équipage de deux cadavres, partit pour le Pacifique. Personne ne sait comment se termina la croisière de Jelland. Peut-être la *Matilda* sombra-t-elle dans la tempête ; peut-être fut-elle recueillie par un astucieux marin qui garda les cinq mille livres et n'en souffla mot à personne ; peut-être croise-t-elle encore dans cette vaste immensité océanique, chassée vers le nord dans la direction de la mer de Béring ou vers le sud du côté de la Malaisie. Il vaut mieux laisser une histoire sans conclusion que de la gâter en lui inventant un dénouement.

DÉPOSITION DE J. HABAKUK JEPHSON[6]

Au mois de décembre 1873, le navire anglais *Dei-Gratia* jeta l'ancre à Gibraltar. Il avait en remorque un brigantin abandonné, la *Marie-Céleste,* qu'il avait recueilli sur 38° 40' de latitude et 17° 15' de longitude ouest. Plusieurs circonstances relatives à l'état de ce brigantin donnèrent lieu à l'époque à des commentaires passionnés et soulevèrent une curiosité qui n'a jamais été tout à fait satisfaite. De quelles circonstances s'agissait-il ? Un article valable de la *Gibraltar Gazette* les résuma. Les curieux pourront s'y reporter, dans le numéro du 4 janvier 1874 si ma mémoire ne me trompe pas. À l'intention de ceux qui, toutefois, ne pourraient se référer au journal en question, voici quelques extraits qui exposent les caractéristiques de l'affaire.

« Nous nous sommes rendus personnellement, écrit le rédacteur anonyme de la *Gazette,* à bord du brigantin abandonné *Marie-Céleste,* et nous avons interrogé les officiers du *Dei-Gratia* dans l'espoir de faire jaillir un peu de lumière sur ce drame. Leur avis est que la *Marie-Céleste* a été abandonnée plusieurs jours, et peut-être plusieurs semaines avant d'avoir été recueillie. Le journal de navigation qui a été trouvé dans la cabine établit que le bateau a quitté Boston le 16 octobre pour Lisbonne. Il est malheureusement assez mal tenu et n'apporte que peu de renseignements. On n'y lit aucune allusion au mauvais temps et, en vérité, l'état de sa peinture et de son gréement exclut l'hypothèse que la *Marie-Céleste* aurait été abandonnée pour un motif de ce genre. Elle est parfaitement étanche. On n'a relevé aucune trace de lutte ou de violence, et rien ne peut expliquer la disparition de l'équipage. Plusieurs indices donnent à

---

6 Titre original : *J. Habakuk Jephson's Statement (1890).*

penser qu'une dame se trouvait à bord : une machine à coudre et divers accessoires de toilette féminine étaient en effet dans la cabine ; ils appartenaient sans doute à la femme du capitaine ; le journal de navigation mentionne qu'elle accompagnait son mari. Pour donner un exemple de la clémence du temps, citons le fait qu'une bobine de soie a été découverte debout sur la machine à coudre ; il est évident que la moindre houle l'aurait fait tomber. Les canots étaient intacts et suspendus aux bossoirs. La cargaison, qui se composait de suif et d'horloges américaines, n'a pas été pillée. Une épée d'un vieux modèle a été trouvée dans le poste de l'équipage ; cette arme porterait des stries longitudinales, comme si elle avait été récemment essuyée ; elle a été remise à la police et confiée à l'examen du Dr Monaghan ; le résultat de cet examen n'a pas encore été rendu public. Nous ajouterons en conclusion que le capitaine Dalton, de la *Dei-Gratia,* marin capable et intelligent, pense que la *Marie-Céleste* a pu être abandonnée à une distance considérable de l'endroit où elle a été recueillie, puisqu'un courant puissant remonte vers cette latitude de la côte africaine. Il confesse cependant son impuissance à formuler une hypothèse qui concilierait tous les éléments du problème. En l'absence d'un indice ou d'un commencement de preuve, il est à craindre qu'il ne faille ajouter le destin de l'équipage de la *Marie-Céleste* à la liste des nombreux mystères qui ne seront élucidés que le grand jour où l'océan rendra ses morts. Si un crime a été commis, comme le croient certains, il y a peu d'espoir que ceux qui l'ont perpétré soient traduits quelque jour en justice. »

Je ferai suivre cet extrait de la *Gibraltar Gazette* par la reproduction d'un télégramme de Boston, qui fit le tour des journaux anglais et qui condensait tous les renseignements recueillis sur la *Marie-Céleste.*

« C'était un brigantin de cent soixante-dix tonneaux, il appartenait à White, Russel & White, importateurs de vins de cette ville. Le capitaine J. W. Tibbs était un vieil employé de la compagnie, chacun rend hommage à ses capacités éprouvées et à sa probité. Il était accompagné de sa femme, âgée de trente et un ans, et de leur plus jeune enfant, âgé de cinq ans. L'équipage se composait de sept matelots (dont deux Noirs) et un mousse. Il y avait à bord trois passagers, l'un d'eux était un phtisiologue bien connu à Brooklyn, le Dr Habakuk Jephson, qui fut un avocat distingué de l'abolition de l'esclavage au début de ce mouvement, et dont le pamphlet intitulé *Où est ton Frère ?* exerça une forte influence sur le public avant la guerre. Les autres passagers étaient M. J. Harton, agent de la compagnie, et M. Septimius Goring, gentleman métis de la Nouvelle-Orléans. Toutes les recherches pour expliquer le destin de ces quatorze personnes n'ont donné aucun résultat. La perte du Dr Jephson sera ressentie dans les milieux politiques et scientifiques. »

Voilà ainsi résumé pour le public tout ce qui est connu jusqu'ici au sujet de la *Marie-Céleste* et de son équipage, car les dix dernières années n'ont en aucune façon aidé à élucider cette énigme. Je prends à présent la plume pour raconter tout ce que je sais, moi, à propos de ce voyage fatal. Je considère qu'il s'agit pour moi d'un devoir, car des symptômes que je connais bien pour les avoir observés chez d'autres m'incitent à croire que d'ici peu ma langue et mes mains seront dans l'incapacité de faire une déposition. Je me permets d'indiquer, en guise de préface, que je suis Joseph Habakuk Jephson, docteur en médecine, diplômé de l'université de Harvard et ex-médecin traitant à l'hôpital samaritain de Brooklyn.

Beaucoup se demanderont sans doute pourquoi je me suis tu si longtemps, et pourquoi j'ai toléré que tant de conjectures et d'hypothèses soient émises sans leur apporter de rectification. Si, par la révélation des faits par moi connus, les intérêts de la

justice avaient pu être servis, je m'y serais décidé sans hésitation. Il m'est toutefois apparu que je devais renoncer à cet espoir. Quand j'ai voulu, après l'événement, déposer devant un fonctionnaire anglais, je me suis heurté à une incrédulité si offensante que j'ai résolu de ne plus jamais m'exposer au hasard d'une pareille injure. Je peux néanmoins excuser l'incompréhension du juge de Liverpool quand je réfléchis au traitement qui m'a été infligé par ma propre famille, laquelle, bien que connaissant mon inattaquable sincérité, m'a écouté avec le sourire indulgent qui aurait convenu à l'audition d'un monomaniaque. Cet affront a été la cause d'une brouille entre moi et John Vanburger, le frère de ma femme, et m'a confirmé dans la résolution de laisser l'affaire sombrer dans l'oubli (résolution que je n'ai modifiée qu'à la demande de mon fils). Afin de rendre mon récit parfaitement clair, je me vois obligé de faire allusion à quelques épisodes de ma jeunesse, ils projetteront une lumière indispensable sur les événements qui ont suivi.

Mon père, William K. Jephson, était prédicateur d'une secte appelée « Les frères de Plymouth », et il comptait au nombre des citoyens de Lowell les plus estimés. Comme la plupart des autres puritains de la Nouvelle-Angleterre, il était un farouche adversaire de l'esclavage, et c'est de ses lèvres que j'ai reçu les leçons qui ont influencé tous les actes de ma vie. Pendant que j'étudiais la médecine à l'université de Harvard, je m'étais déjà fait remarquer comme abolitionniste avancé. Quand, après avoir passé ma thèse, j'ai acheté un tiers de la clientèle du Dr Willis, de Brooklyn, je me suis arrangé pour consacrer beaucoup de temps, en dépit de mes devoirs professionnels, à la cause qui me tenait à cœur. Mon pamphlet *Où est ton Frère ?* (Swarburgh, Lister & Co.), paru en 1859, a été fort remarqué.

Quand la guerre a éclaté, j'ai quitté Brooklyn et j'ai fait campagne avec le 113e régiment de New York. J'ai participé à la deuxième bataille de Bull's Run et à celle de Gettysburg. J'ai été grièvement blessé à Antietam, et j'aurais sans doute péri sur le

champ de bataille sans la bonté d'un gentleman nommé Murray, il m'a relevé, m'a transporté chez lui et m'a comblé de soins et d'attentions. Grâce à sa charité et à toutes les prévenances dont m'ont entouré ses domestiques noirs, j'ai pu bientôt me promener dans sa plantation en m'appuyant sur une canne. C'est durant cette période de ma convalescence qu'a eu lieu un incident dont on mesurera l'importance par la suite.

Parmi les négresses les plus assidues autour de mon lit de douleur, il y avait une vieille commère qui semblait exercer une grande autorité sur les autres. Elle veillait sur moi avec une vigilance de tous les instants. Par quelques mots que nous avons échangés, j'ai compris que mon nom ne lui était pas inconnu, et qu'elle m'était reconnaissante de m'être fait le champion de sa race opprimée.

Un jour, j'étais assis seul dans la véranda, et je me chauffais au soleil tout en me demandant si j'allais rejoindre l'armée de Grant. J'ai vu cette vieille femme clopiner vers moi. Après avoir soigneusement inspecté les alentours et constaté que personne ne nous épiait, elle a fouillé dans sa robe et m'a montré un petit sac en peau de chamois qu'elle portait suspendu à son cou par un cordon blanc.

– Massa ! m'a-t-elle dit en se penchant pour me parler à l'oreille. Moi mourir bientôt. Moi très vieille femme. Moi pas rester longtemps dans la plantation de Massa Murray.

– Vous pouvez vivre encore longtemps, Martha, ai-je répondu. Vous savez que je suis médecin. Si vous vous sentez malade, dites-moi ce que vous ressentez, et j'essaierai de vous guérir.

– Moi pas désirer vivre. Moi désirer mourir pour rejoindre l'armée céleste…

Là, elle s'est lancée dans l'une de ces rhapsodies à moitié païennes où excellent les Noirs.

« … Mais, massa, moi posséder une chose que je dois laisser avant de partir. Pas besoin de l'emmener pour traverser le Jourdain. C'est une chose très précieuse, plus précieuse et plus sacrée que n'importe quoi au monde. Moi, pauvre vieille femme noire, je la possède parce que ma famille, très grande famille, supposait qu'elle rentrerait un jour dans la vieille patrie. Mon père me l'a donnée, son père la lui avait donnée, mais moi, à qui la donner ? La pauvre Martha n'a pas d'enfants, pas de parents, personne. Autour de moi, je vois que le Noir est mauvais homme. Les femmes noires sont très stupides femmes. Personne digne de la pierre. Et alors j'ai dit : voici massa Jephson qui écrit des livres et qui combat pour les gens de couleur, il doit être un brave homme, il l'aura, bien qu'il soit un Blanc, et jamais il ne saura ce qu'elle signifie ni d'où elle vient…

La vieille femme a fourragé dans le sac en peau de chamois pour en retirer une pierre noire aplatie, percée d'un trou au milieu.

– Là, prenez-la ! a-t-elle ajouté en la plaçant dans ma main. Prenez-la. Le mal ne vient jamais du bien. Gardez-la précieusement. Ne la perdez jamais !

Sur un dernier geste d'avertissement, la vieille négresse s'est éloignée en scrutant les environs, pour être sûre que personne ne nous avait vus.

J'avais été plus amusé qu'impressionné par la gravité de la pauvre femme, et je ne m'étais retenu de rire que par peur de la blesser dans ses sentiments profonds. Quand elle m'a quitté, j'ai regardé attentivement la pierre qu'elle m'avait remise. Elle était d'un noir intense, d'une dureté extrême, et ovale, exactement le genre de pierre que l'on ramasse sur une plage pour faire des

ricochets sur l'eau. Elle avait à peu près six centimètres de long, et trois de large au milieu mais elle était arrondie aux extrémités. Ce qu'elle avait de curieux, c'était plusieurs stries bien marquées en demi-cercle sur sa surface, on aurait dit la reproduction d'une oreille humaine. Ce cadeau m'a intéressé, et j'ai décidé de le faire examiner en tant qu'échantillon géologique par mon ami le Pr Shrœder, de l'Institut de New York. En attendant, je l'ai mis dans ma poche et, me levant, je suis allé me promener dans la plantation sans plus penser à l'incident.

Comme j'étais à peu près guéri de ma blessure, j'ai bientôt pris congé de M. Murray. Les armées de l'union étaient partout victorieuses et convergeaient sur Richmond ; elles n'avaient donc plus besoin de moi, je suis rentré à Brooklyn. Là, j'ai repris ma clientèle et j'ai épousé la seconde fille de Josiah Vanburger, le graveur sur bois bien connu. En quelques années, je me suis fait une grosse clientèle et j'ai acquis une certaine réputation pour le traitement des maladies pulmonaires. J'avais gardé la vieille pierre noire dans ma poche, et je racontais souvent la manière assez dramatique dont elle m'avait été donnée. J'ai montré, comme j'en avais l'intention, la pierre au Pr Shrœder, qui a été intéressé autant par l'anecdote que par l'échantillon. Il m'a assuré qu'il s'agissait d'un morceau de pierre météorique, et il a attiré mon attention sur le fait que sa ressemblance avec une oreille humaine n'était pas fortuite, mais qu'elle avait été soigneusement travaillée pour recevoir cette forme. Une douzaine de petits détails anatomiques montraient que l'artisan avait été aussi précis qu'adroit.

– Je ne serais pas surpris, m'a déclaré le professeur, si elle avait été arrachée à une grande statue mais je me demande comment une matière aussi dure a pu être aussi parfaitement ouvragée, cela dépasse mon entendement. Si la statue correspondante existe, je serais heureux de la voir.

C'était aussi ce que je pensais à l'époque mais depuis j'ai changé d'avis.

Les sept ou huit années qui se sont succédé alors ont été paisibles et sans événements. Le déroulement des saisons n'apportait aucun changement à mes occupations. Comme ma clientèle augmentait toujours, j'ai choisi J. S. Jackson comme assistant, il devait recevoir un quart des bénéfices. Ma constitution physique avait été néanmoins affectée par des efforts ininterrompus et, finalement, ma femme a insisté pour que je consulte le Dr Kavanagh Smith, qui était mon confrère à l'hôpital samaritain. Ce gentleman m'a examiné et m'a affirmé que le sommet de mon poumon gauche était en médiocre condition ; il m'a recommandé un traitement médical et un long voyage en mer.

Mon tempérament personnel, hostile par principe au repos et à l'inaction, m'inclinait fortement à suivre ce dernier conseil ; l'affaire a été réglée quand j'ai fait la connaissance du jeune Russel, de la Compagnie White, Russel & White, qui m'a offert un passage à bord de l'un des bateaux de son père, la *Marie-Céleste,* qui allait justement partir de Boston.

– C'est un excellent petit navire, m'a-t-il dit, et Tibbs, le capitaine, un homme remarquable. Rien de mieux qu'un bateau à voiles pour un malade.

Je partageais son opinion, aussi n'ai-je pas tergiversé.

Mon intention première était que ma femme m'accompagnât. Mais elle n'a jamais eu le pied marin, et diverses raisons de famille se conjuguaient pour qu'elle ne s'exposât point aux risques d'un long voyage ; nous avons donc décidé que je partirais seul. Je ne suis pas un homme de religion ni d'effusions, mais merci, mon Dieu, pour cette décision ! Quant à

ma clientèle, elle ne me causait nul souci : Jackson, mon assistant, travaillait très bien, et je pouvais me fier à lui.

Je suis arrivé à Boston le 12 octobre 1873, et je me suis rendu aussitôt aux bureaux de la compagnie pour remercier le directeur de son geste. Pendant que j'étais assis à la comptabilité et que j'attendais d'être reçu, j'ai soudain entendu les mots *Marie-Céleste*. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu un homme très grand et très maigre, appuyé sur le guichet, et qui demandait des renseignements à l'employé de service. Il avait légèrement tourné le visage de mon côté, ce qui m'a permis de constater qu'il avait une forte proportion de sang noir dans les veines, c'était au moins un quarteron. Son nez aquilin légèrement recourbé et ses cheveux plats révélaient l'héritage du Blanc mais les yeux noirs, vifs, la bouche sensuelle et les dents blanches éclatantes attestaient son origine africaine. Il avait le teint d'un homme en mauvaise santé, la figure grêlée par la variole ; l'impression générale était nettement défavorable, plus que désagréable. Toutefois, quand il parlait, sa voix était douce et mélodieuse, il employait des mots choisis, visiblement, c'était un homme bien élevé.

– Je désirerais vous poser quelques questions sur la *Marie-Céleste,* a-t-il répété en se penchant vers l'employé. Elle part après-demain, je crois ?

– Oui, monsieur, a répondu le jeune commis avec une politesse inusitée, due à l'éclat d'un gros diamant qui brillait sur la chemise de l'inconnu.

– Quel est son lieu de destination ?

– Lisbonne.

– L'équipage se compose de combien d'hommes ?

– De sept hommes, monsieur.

– Y a-t-il des passagers ?

– Oui, monsieur : deux. L'un appartient à la compagnie, l'autre est un médecin de New York.

– Il n'y a pas de gentleman du Sud ? s'est enquis l'étranger, avec une sorte de fébrilité.

– Non, monsieur.

– Y a-t-il de la place pour un troisième passager ?

– Nous pouvons loger encore trois passagers, a répondu l'employé.

– Alors, entendu ! a tranché le quarteron. Je retiens mon passage tout de suite. Voulez-vous inscrire mon nom, s'il vous plaît : M. Septimius Goring, de la Nouvelle-Orléans.

L'employé a rempli une formule et l'a tendue à l'inconnu, en lui indiquant un espace blanc dans le bas. Quand M. Goring s'est apprêté à signer, j'ai constaté avec horreur qu'il n'avait plus de doigts à la main droite, et qu'il tenait son porte-plume entre le pouce et la paume. J'ai vu des milliers de blessés sur les champs de bataille, et j'ai assisté à toutes les opérations chirurgicales possibles mais je ne me souviens pas d'un spectacle qui m'ait donné un frisson de dégoût comme celui qui m'a secoué quand j'ai aperçu cette grosse main brune semblable à une éponge, avec le pouce seul qui en émergeait. Il s'en est servi adroitement et, après avoir signé, il a quitté le bureau au moment précis où M. White me faisait savoir qu'il était à ma disposition.

Je suis descendu ce même soir sur la *Marie-Céleste,* afin d'inspecter ma cabine, que j'ai trouvée extrêmement confortable, étant donné l'exiguïté du navire. M. Goring, que j'avais rencontré le matin, occuperait la cabine attenante. En face, il y avait la cabine du capitaine et celle, plus petite, de M. John Harton, agent de la compagnie. Ces cabines étaient situées de chaque côté du couloir qui menait du pont au salon. Le salon était une pièce confortable, avec des boiseries en chêne et en acajou, un riche tapis de Bruxelles et des sièges luxueux. J'ai été très satisfait, aussi bien de l'aménagement des lieux que du capitaine Tibbs, marin idéal, tout rond, parlant fort et avec chaleur, qui m'a accueilli avec de grandes démonstrations de bienvenue et qui a voulu que nous vidions ensemble une bouteille de vin dans sa cabine. Il m'a annoncé qu'il emmenait sa femme et son plus jeune enfant, et qu'il espérait jeter l'ancre à Lisbonne dans trois semaines. Notre conversation a été très agréable, et nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde. Il m'a recommandé de terminer mes préparatifs dès le lendemain matin, car il avait l'intention de partir à la marée de midi, toute sa cargaison étant déjà à bord. Je suis rentré à mon hôtel, où m'attendait une lettre de ma femme. Après une nuit de sommeil réparateur, j'ai embarqué dans la matinée. À partir de maintenant, je vais reproduire le journal que j'ai tenu pour me distraire de la monotonie du voyage. Si le ton en est par endroits un peu sec, du moins puis-je certifier l'exactitude des détails, il a été scrupuleusement rédigé au jour le jour.

16 octobre

Les amarres ont été larguées à deux heures et demie, et nous avons été remorqués dans la baie. La vedette nous a ensuite abandonnés et nous avons filé, toutes voiles dehors, à une vitesse moyenne de neuf nœuds à l'heure. Je suis demeuré sur la poupe, à contempler le rivage plat de l'Amérique se diluant peu à peu dans l'horizon jusqu'à ce que la brume du soir me le dissimule complètement. Un unique phare rouge, cependant, a

continué à projeter sa lueur sinistre derrière nous, traçant sur l'eau une longue traînée de sang ; pendant que j'écris, il est encore visible, mais sous l'aspect d'une simple tache lointaine. L'humeur du capitaine est détestable, deux de ses matelots lui ont manqué parole au dernier moment, et il a dû embaucher deux Noirs qui se trouvaient au hasard sur le quai. Les manquants étaient des hommes réguliers, fidèles, travailleurs, qui avaient participé à plusieurs croisières, leur absence a intrigué autant qu'irrité notre capitaine. Deux matelots expérimentés en moins sur un total de sept hommes d'équipage, cela compte ! Certes, les Noirs sont capables de prendre leur tour de barre ou de fauberter[7] le pont, mais par gros temps ils ne serviront pas à grand-chose. Notre cuisinier est également un Noir. De son côté, M. Septimius Goring a un petit serviteur foncé. Notre communauté est vraiment bigarrée ! L'agent de la compagnie, John Harton, me paraît être une acquisition heureuse, il est jeune, gai, amusant. Comme il est vrai que la fortune ne fait pas le bonheur ! Harton n'est pas riche ; il va tenter sa chance dans un pays lointain ; néanmoins, il se montre aussi heureux qu'on peut l'être. Goring est riche, je pense. Et moi aussi, je suis riche mais je sais que je ne possède qu'un poumon, et que Goring est affecté, si j'en juge par ses traits, d'un mal encore plus profond. Nous formons un bien pauvre contraste avec l'insouciant Harton, sans le sou !

17 octobre

Mme Tibbs a fait ce matin sa première apparition sur le pont ; c'est une femme pleine d'allant, énergique, qui a un petit enfant tout juste capable de marcher et de babiller. Le jeune Harton s'est aussitôt précipité sur lui et l'a emporté dans sa cabine, où il sèmera sans doute les premiers germes de dyspepsie dans ce fragile estomac. Voilà comment la médecine nous rend

---

[7] Nettoyer avec le faubert… – balai qui sert à laver et à éponger le pont d'un navire. *(Note du correcteur – ELG.)*

tous cyniques ! Le temps est toujours beau, une brise fraîche d'ouest-sud-ouest gonfle nos voiles. Le bateau avance avec une telle régularité qu'on pourrait le croire immobile, sans le grincement des cordages, le renflement des voiles et le sillage blanc qu'il laisse derrière lui. J'ai arpenté le pont tout ce matin en compagnie du capitaine, et je crois que l'air vif m'a déjà fait du bien, car je ne me suis senti essoufflé à aucun moment. Tibbs est remarquablement intelligent, et nous avons eu une controverse intéressante sur les observations de Maury relatives aux courants océaniques ; nous avons voulu l'achever en nous rendant dans sa cabine pour consulter le livre de Maury. Et là nous avons trouvé Goring, à la vive surprise du capitaine, car les passagers en général n'entrent pas dans ce sanctuaire sans avoir été spécialement invités. Il s'est excusé de son intrusion, en arguant de son ignorance des usages à bord d'un navire. Le bon naturel du marin a repris le dessus, il s'est mis à rire, l'a prié de rester et de nous honorer de sa société. Goring a montré les chronomètres, dont il avait ouvert la boîte, et il a expliqué qu'il était en train de les admirer. Il possède évidemment une connaissance pratique des instruments mathématiques, en effet, du premier coup d'œil, il a indiqué quel était le meilleur des trois, et il a aussi donné leur prix, à quelques dollars près. Il a discuté avec le capitaine sur la variation du compas et, lorsque nous en sommes revenus aux courants marins, il a montré une compréhension étendue du sujet. Il gagne à être connu, il est cultivé et raffiné. Sa voix est en harmonie avec ses propos ; ceux-ci et celle-là forment l'antithèse de son aspect extérieur.

Le relèvement de midi prouve que nous avons franchi trois cent vingt kilomètres. Vers le soir, la brise a fraîchi, et le second a commandé de prendre des ris dans les huniers en prévision d'une nuit venteuse. Le baromètre est tombé à soixante-treize centimètres. J'espère que notre voyage ne sera pas trop pénible, car je ne suis pas un marin brillant, et une croisière dans la tempête nuirait à ma santé. Mais j'ai la plus grande confiance dans les capacités du capitaine ainsi que dans la robustesse du

navire. J'ai pouponné avec Mme Tibbs après le dîner, et Harton nous a gratifiés d'un petit concert de violon.

18 octobre

Les sombres pronostics de la veille ne se sont pas réalisés : le vent est tombé, la mer n'est agitée ici et là que par une petite bouffée de vent insuffisante pour remplir les voiles. L'air est plus froid qu'hier, et j'ai arboré l'un des chandails de grosse laine que ma femme a tricotés pour moi. Harton est venu ce matin dans ma cabine, et nous avons fumé un cigare ensemble. Il m'a dit qu'il se rappelait avoir vu Goring à Cleveland, dans l'Ohio, en 1869. Il était déjà aussi mystérieux que maintenant, et très discret sur ses affaires personnelles. L'homme m'intéresse sur le plan psychologique. Ce matin, au petit déjeuner, j'ai subitement éprouvé le vague sentiment de malaise qui vous étreint parfois quand quelqu'un vous observe attentivement ; j'ai levé la tête et j'ai rencontré ses yeux qui me fixaient avec une intensité proche de la férocité mais leur expression s'est adoucie aussitôt et il m'a lancé une phrase banale sur le temps. Chose assez curieuse, Harton m'a confié qu'hier sur le pont, il avait fait une expérience analogue. Je remarque que Goring bavarde souvent avec les matelots de couleur quand il se promène, trait de caractère que j'admire, tant je connais de métis qui ignorent systématiquement leur héritage noir et qui traitent leurs cousins nègres plus durement que ne le feraient des Blancs. Son petit serviteur paraît lui être dévoué, il serait donc bien traité. Ce Goring est un curieux mélange de qualités incompatibles entre elles. Je me tromperais fort s'il ne s'avérait pas un intéressant sujet à observer pendant le voyage.

Le capitaine grommelle, ses chronomètres sont déréglés. Il affirme que c'est la première fois qu'ils n'enregistrent pas exactement la même heure. Nous n'avons pas pu opérer notre relèvement à midi, à cause de la brume. Un calcul à l'estime nous informe que nous avons franchi deux cent soixante-dix kilomè-

tres pendant les dernières vingt-quatre heures. Les matelots de couleur ont amplement prouvé, comme l'avait prévu le capitaine, qu'ils étaient inférieurs au reste de l'équipage mais comme ils sont tous deux capables de tenir la barre, il les y laisse, si bien que les marins plus expérimentés peuvent se consacrer à la manœuvre du bateau. L'apparition d'une baleine au cours de la soirée nous a un peu émus.

19 octobre

Le vent était froid, je suis resté prudemment toute la journée dans ma cabine, d'où je ne me suis échappé que pour dîner. Étendu sur ma couchette, je peux sans me déplacer atteindre mes livres et tout autre objet que je désire, voilà bien l'avantage d'un petit appartement ! Ma vieille blessure a commencé à me faire un peu souffrir aujourd'hui, le froid, sans doute. J'ai lu les *Essais* de Montaigne et me suis dorloté. Harton est venu me voir dans l'après-midi avec Doddy, l'enfant du capitaine. Celuici a suivi de près. J'ai presque tenu salon.

20 et 21 octobre

Le froid encore. De plus, un crachin continuel. Je n'ai pu mettre le nez hors de ma cabine. Cette réclusion m'affaiblit et me déprime. Goring est venu me voir, mais sa société ne m'a guère ragaillardi, il n'a pas dit deux mots et s'est contenté de me regarder d'une manière bizarre et assez irritante ; après quoi il s'est levé et il a quitté la cabine sans la moindre formule de politesse. Je commence à croire que c'est un maboul. Je crois avoir mentionné que sa cabine est contiguë à la mienne ; toutes deux sont séparées par une mince cloison de bois fendillé en de nombreux endroits ; certaines fentes sont si larges que je ne peux pas éviter, quand je suis couché, de suivre ses mouvements de l'autre côté. Je n'ai nulle envie de jouer les espions, mais je le vois continuellement penché au-dessus de ce qui me semble être une carte, et travailler avec un crayon et des compas. J'ai re-

marqué l'intérêt qu'il porte à tout ce qui touche à la navigation ; cependant, je m'étonne qu'il prenne la peine de déterminer le cap du bateau. Après tout, c'est un amusement inoffensif, il vérifie sans doute les résultats qu'il obtient en les comparant avec ceux du capitaine.

Je voudrais que Goring m'obsède un peu moins. Dans la nuit du 20, j'ai eu un cauchemar, je croyais que ma couchette était un cercueil, que j'y étais enseveli, et que Goring s'efforçait de clouer le couvercle que j'essayais, moi, de repousser de toutes mes forces. Lorsque je me suis réveillé, j'ai eu toutes les peines du monde à me convaincre que je ne me trouvais pas dans un cercueil. En tant que médecin, je sais qu'un cauchemar n'est qu'un dérangement vasculaire des hémisphères cérébraux ; pourtant, vu la faiblesse de mon état, je ne peux pas me débarrasser d'une impression pénible.

22 octobre

Une belle journée ; pas de nuages dans le ciel ; une brise légère du sud-ouest nous pousse gaiement en avant.

Non loin, le temps a dû être rude, car la mer est encore parcourue par une houle terrible, et le bateau s'incline au point que le bout de la vergue de misaine frôle l'eau. J'ai fait une bonne marche sur le pont, bien que je n'aie pas acquis un pied marin. Plusieurs petits oiseaux, des pinsons, je crois, sont perchés dans la mâture.

4 h 40 de l'après-midi

Pendant que j'étais ce matin sur le pont, j'ai entendu une explosion du côté de ma cabine ; je me suis précipité en bas, et j'ai découvert que j'avais échappé de peu à un grave accident. À ce qu'il m'a semblé, Goring était en train de nettoyer son revolver dans sa cabine, il le croyait désarmé, une cartouche était

dans le canon, le coup est parti, la balle a traversé la cloison latérale et s'est logée exactement à l'endroit où ma tête repose d'habitude. Je me suis trouvé trop souvent sous le feu pour grossir l'incident, mais si j'avais été étendu sur la couchette, j'aurais été tué net. Goring, le pauvre diable, ignorait que je me promenais sur le pont, il a dû avoir terriblement peur. Je n'ai jamais vu plus d'émotion sur un visage humain que lorsque, sortant de sa propre cabine avec le revolver à la main, il s'est heurté contre moi qui descendais du pont. Bien sûr, il s'est confondu en excuses, je n'ai fait que rire de l'incident.

11 h du soir

Un malheur est arrivé, si inattendu, si horrible, que ma petite mésaventure de la matinée sombre dans l'insignifiance. Mme Tibbs et son enfant ont disparu. Complètement, totalement disparu ! J'ai du mal à me ressaisir pour transcrire de tristes détails. Vers huit heures et demie, Tibbs a fait irruption dans ma cabine, il était blanc comme un linge, il m'a demandé si j'avais vu sa femme ; je lui ai répondu que non. Alors il a couru dans le salon et s'est mis à fouiller partout pour la retrouver. Je l'ai suivi en essayant vainement de le persuader que ses frayeurs étaient ridicules. Nous avons fouillé tout le bateau pendant une heure et demie sans trouver la moindre trace de la femme ou de l'enfant. Le pauvre Tibbs est aphone, tant il les a appelés. Les matelots eux-mêmes, qui sont en général assez rudes, ont été profondément affectés en le voyant fureter, tête nue et dépeigné, dans tous les endroits possibles et imaginables. C'est à sept heures qu'elle a été vue pour la dernière fois, elle emmenait Doddy sur la poupe pour lui faire prendre un peu l'air avant de le mettre au lit. À ce moment-là, il n'y avait personne à l'arrière, sauf l'homme de barre, l'un des deux matelots de couleur ; il déclare qu'il ne l'a pas vue. L'affaire est enveloppée de mystère. Ma théorie personnelle est que, tandis que Mme Tibbs tenait l'enfant et était debout près du bastingage, Doddy se serait élancé et serait tombé par-dessus bord ; la mère alors, dans une ten-

tative désespérée pour le rattraper ou le sauver, l'aurait suivi. Je ne m'explique pas autrement cette double disparition. Il est tout à fait plausible que le drame se soit déroulé sans que l'homme de barre s'en soit aperçu, car il faisait sombre. Quelle que soit la vérité, c'est une catastrophe terrible, qui assombrit sinistrement notre voyage. Le second a fait aussitôt virer le bateau, mais il n'y a aucun espoir de les recueillir. Le capitaine est allongé sur sa couchette, complètement prostré. J'ai versé une forte dose d'opium dans son café, afin que pendant quelques heures au moins sa douleur soit endormie.

23 octobre

Je me suis réveillé en proie à une impression de lourdeur et de malheur, mais il m'a fallu quelques instants de réflexion pour me rappeler la catastrophe de la veille. Quand je suis monté sur le pont, j'ai vu notre pauvre capitaine appuyé sur le bastingage et fixant derrière nous l'étendue des mers qui contient à présent dans son immensité tout ce qu'il avait de plus cher au monde. J'ai essayé de lui dire quelques paroles, mais il s'est brusquement détourné et il s'est mis à marcher sur le pont, la tête rentrée dans les épaules. Il a vieilli de dix ans depuis hier matin. Harton est désemparé, il aimait beaucoup le petit Doddy. Goring paraît affecté lui aussi. Du moins il s'est enfermé toute la journée dans sa cabine ; chaque fois que j'ai jeté un coup d'œil en direction des fentes de la cloison, il avait la tête dans les mains, comme s'il était plongé dans une rêverie mélancolique. Je crois qu'il n'y a jamais eu d'équipage si lugubre. Comme ma femme sera bouleversée quand elle apprendra nos malheurs ! La houle s'est apaisée, nous avançons à huit nœuds, toutes voiles déployées, et il souffle une douce petite brise. Hyson commande pratiquement le bateau, car Tibbs, quoiqu'il fasse de son mieux pour mater son chagrin, est incapable de s'atteler à un travail sérieux.

24 octobre

Une malédiction pèse-t-elle sur le bateau ? Un voyage a-t-il jamais mieux commencé pour se poursuivre si désastreusement ? Tibbs s'est tué d'une balle dans la tête pendant la nuit. Vers trois heures du matin, j'ai été réveillé par une détonation, j'ai bondi de ma couchette et me suis précipité dans la cabine du capitaine avec un terrible pressentiment. J'avais eu beau me dépêcher, Goring avait été plus prompt que moi, il était déjà penché au-dessus du corps du malheureux capitaine. Le spectacle était hideux, tout le visage était fracassé, la petite pièce nageait dans le sang. Le revolver gisait par terre à côté de lui, il avait échappé à sa main : avant d'appuyer sur la gâchette, il l'avait porté à sa bouche. Goring et moi l'avons soulevé avec respect pour l'étendre sur sa couchette. L'équipage s'était rassemblé devant la porte ; les six Blancs étaient profondément affligés, car ils étaient ses matelots depuis de nombreuses années. Il y a eu aussi entre eux des regards sombres et des murmures, l'un d'eux est même allé jusqu'à déclarer ouvertement que le bateau était hanté. Harton nous a aidés à ensevelir le cadavre dans de la toile. À midi, le capitaine est allé rejoindre sa femme et son fils dans les profondeurs de l'océan. Goring a lu le service funèbre de l'Église anglicane. La brise a fraîchi. Nous avons fait dix nœuds, et même douze pendant la journée. Plus tôt nous atteindrons Lisbonne et quitterons ce maudit navire, plus je serai content. J'ai l'impression que nous nous trouvons dans un cercueil flottant. Rien d'étonnant à ce que les pauvres marins soient superstitieux quand moi, homme instruit, j'éprouve tant de choses impossibles à définir.

25 octobre

Toute la journée, nous avons bien marché. Je me sens distrait, déprimé.

26 octobre

Goring, Harton et moi nous avons bavardé ensemble ce matin sur le pont. Harton a tenté de faire parler Goring sur son métier, sur le but de son voyage en Europe, mais le quarteron a éludé toutes ses questions et ne nous a fourni aucun renseignement. Pour dire vrai, il semblait être légèrement offusqué par l'obstination de Harton, et il est descendu dans sa cabine. Je me demande pourquoi nous nous intéressons tant à cet homme ! Je suppose que c'est son aspect peu banal, et sa richesse apparente, qui piquent notre curiosité. Harton pense qu'il est détective, qu'il est lancé sur les traces d'un criminel qui aurait gagné le Portugal, et qu'il a choisi ce mode de transport pour débarquer sans se faire remarquer et bondir sur sa proie à l'improviste. Je crois que cette hypothèse est un peu tirée par les cheveux. Harton la base sur un livre oublié par Goring sur le pont, qu'il a ramassé et parcouru. C'était une sorte d'album, semblait-il, qui contenait un grand nombre de coupures de presse. Toutes ces coupures se rapportaient à des crimes qui avaient été commis aux États-Unis pendant les vingt dernières années. Fait curieux qu'avait remarqué Harton, les auteurs de tous ces crimes n'avaient jamais été identifiés. Les crimes variaient dans les détails, m'a-t-il dit, ainsi que dans le mode d'exécution et la catégorie sociale des victimes, mais leur récit se terminait toujours sur la même formule : l'assassin n'avait pas été arrêté, mais la police avait de bonnes raisons pour prévoir l'imminence de sa capture.

Cet incident semble étayer la thèse de Harton, à moins qu'il ne s'agisse d'une simple marotte de Goring ou, comme je l'ai suggéré, d'un rassemblement de matériaux en vue d'un livre qui surpasserait De Quincey. De toutes manières, ce n'est pas notre affaire.

27 et 28 octobre

Le vent est toujours propice. Nous progressons rapidement. Comme c'est étrange ! Un être humain peut donc si faci-

lement disparaître et être oublié ? Nous ne parlons presque plus de Tibbs. Hyson a pris possession de sa cabine. Tout continue comme s'il ne s'était rien passé. Si la machine à coudre de Mme Tibbs n'était pas restée sur une petite table, nous pourrions ne plus nous souvenir de l'existence de cette malheureuse famille. Un autre accident s'est produit à bord aujourd'hui, mais heureusement il n'a pas eu de conséquences graves. L'un de nos matelots blancs était descendu dans la cale pour chercher un rouleau de cordage, et l'un des panneaux qu'il avait relevés est retombé sur sa tête. Il a échappé à la mort en sautant de côté, mais il a eu un pied écrasé, et le voilà exempt de service pour le reste du voyage. Il attribue l'incident à la négligence de son camarade de couleur qui l'avait aidé à soulever les panneaux. Le nègre en question accuse, lui, le roulis du bateau. Quelle que soit la cause, l'effet est certain, notre équipage est encore amoindri. Ce concours de malchance a l'air de décourager Harton, qui a perdu son habituelle bonne humeur et sa jovialité. Goring est le seul qui conserve une certaine gaieté. Je le vois en ce moment dans sa cabine : il est toujours penché sur sa carte. Sa science de navigateur pourrait nous être utile s'il arrivait malheur à Hyson… que Dieu protège !

29 et 30 octobre

Ma déficience pulmonaire, ajoutée à l'énervement consécutif aux incidents du voyage, a démoli mon équilibre nerveux au point que la chose la plus banale m'affecte plus que de raison. Je crois difficilement que je suis le même homme qui ligotait une artère iliaque externe, opération qui réclame une précision infinie, sous le feu de l'infanterie à Antietam. Un enfant ne serait pas plus nerveux. La nuit dernière, j'étais étendu à demi assoupi vers minuit, et j'essayais en vain de trouver le sommeil réparateur. Il n'y avait pas de lumière dans ma cabine, mais un rayon de lune pénétrait à travers mon hublot, et jetait un cercle d'argent sur la porte. Toujours allongé, j'ai gardé mes yeux somnolents fixés sur ce cercle, et j'ai pris conscience qu'il deve-

nait de plus en plus imprécis au fur et à mesure que le sommeil me gagnait. Tout à coup, j'ai été rappelé à l'état de veille par l'apparition d'un petit objet sombre au centre même du disque lumineux. Je suis demeuré immobile et, tout en le surveillant, j'ai retenu mon souffle. Progressivement, il est devenu plus gros, plus net ; je me suis aperçu que c'était une main humaine qui s'était précautionneusement insinuée à travers l'entrebâillement de la porte. Mais une main qui, ai-je constaté avec horreur, n'avait pas de doigts. La porte s'est ouverte lentement, et la tête de Goring a suivi sa main. Elle est apparue au centre du rayon de lune, et elle se découpait sur un halo livide, sa physionomie se détachait donc clairement. Je crois que je n'ai jamais vu expression plus démoniaque, aussi impitoyable, sur un visage humain. Il avait les yeux dilatés et étincelants, les lèvres retroussées qui découvraient ses crocs blancs, les cheveux noirs hérissés sur son front bas comme le capuchon d'un cobra. Cette apparition silencieuse et inattendue m'a causé un tel effet que j'ai sauté dans mon lit et que j'ai cherché mon revolver. La honte m'a envahi et submergé quand il m'a expliqué le motif de son intrusion. Il avait mal aux dents, le pauvre diable, et il était entré pour me demander un peu de laudanum, car il savait que je possédais une boîte à pharmacie ! Quant à son expression sinistre, il faut dire qu'il passerait malaisément pour un prix de beauté, ma tension nerveuse et le rayon de lune blafard se sont conjugués pour provoquer sur moi une impression épouvantable. Je lui ai donné trente gouttes, et il s'en est allé en m'accablant de sa gratitude. Cet incident banal m'a grandement impressionné. Toute la journée, je me suis senti patraque.

(Ici manque le journal d'une semaine : aucun événement digne d'être relaté n'y figurant, je supprime tout un bavardage inutile.)

7 novembre

Harton et moi nous nous sommes assis sur la poupe ce matin. Le temps en effet, devient très chaud puisque nous pénétrons dans les latitudes du Sud. Nous calculons que nous avons accompli les deux tiers de notre voyage. Comme nous serons heureux de voir les verts rivages du Tage, et de quitter pour toujours ce navire maudit ! J'ai essayé de distraire Harton en lui racontant quelques-unes de mes aventures passées. Entre autres, je lui ai dit comment j'étais entré en possession de ma pierre noire, et pour conclure j'ai fouillé dans la poche de ma veste de chasse pour lui montrer l'objet en question. Nous étions penchés au-dessus de la pierre quand j'ai aperçu une ombre qui s'interposait entre le soleil et nous, Goring regardait la pierre par-dessus nos épaules. Pour une raison ou une autre, il m'a paru puissamment excité, bien qu'il ait tout fait pour se contrôler et dissimuler son émotion. Il a désigné la pierre de son moignon avant d'avoir pu se reprendre suffisamment pour me demander ce que c'était et comment je l'avais acquise. Il m'a posé cette question avec une telle brusquerie que j'en aurais été offensé si je n'avais pas su que Goring était un excentrique. Je lui ai raconté l'histoire comme je l'avais narrée à Harton. Il m'a écouté avec l'intérêt le plus vif, puis m'a demandé si j'avais une idée de ce qu'était cette pierre. Je lui ai répondu que non, en dehors du fait qu'elle était météorique. Il m'a demandé ensuite si j'avais jamais essayé son effet sur un Noir. Je lui ai dit que non.

– Tiens ! Nous allons voir ce qu'en pense notre ami à la barre.

Il a pris la pierre dans sa main et s'est approché du matelot ; tous deux l'ont examinée attentivement. Je pouvais voir l'homme gesticuler et secouer la tête comme s'il affirmait quelque chose pendant que son visage reflétait la marque d'un profond étonnement où se mêlait, je crois, un certain respect. Goring est bientôt revenu sur le pont ; il avait encore la pierre dans la main.

– Il dit que c'est une chose sans valeur et inutile, tout juste bonne à être jetée par-dessus bord.

Sur quoi il a levé le bras, et il aurait certainement lancé ma pierre dans la mer si le matelot noir ne s'était précipité et ne l'avait saisi par le poignet. Goring a lâché la pierre et a fait demi-tour de très mauvaise grâce, pour s'épargner mes reproches sur sa mauvaise foi. Le Noir a ramassé la pierre et me l'a remise en s'inclinant avec les signes du plus profond respect. Toute l'affaire est inexplicable. J'en viens à la conclusion que Goring est fou, au moins à demi fou. Quand je rapproche l'effet produit par la pierre sur le matelot, le respect témoigné par Martha dans la plantation et la surprise de Goring quand il l'a aperçue, je suis bien obligé de conclure que je suis entré en possession d'un talisman puissant qui exerce un charme certain sur toute la race noire. Il ne faut pas que je la prête une nouvelle fois à Goring.

8 et 9 novembre

Quel temps merveilleux ! En dehors d'une petite bourrasque, nous n'avons eu que des brises rafraîchissantes pendant tout notre voyage. Ces deux derniers jours, nous avons battu notre moyenne quotidienne. C'est un joli spectacle que celui de l'écume qui s'écarte de notre étrave quand nous fendons les lames. Le soleil brille en travers et la partage en plusieurs arcs-en-ciel miniatures. Je suis demeuré à l'avant une bonne partie de la journée pour contempler cet effet d'optique ; j'étais entouré d'un halo de toutes les couleurs du prisme. L'homme de barre a certainement informé les autres Noirs de ma pierre miraculeuse, car tous me traitent avec un grand respect. Pour en revenir aux phénomènes optiques, nous en avons admiré un hier soir, assez étrange, que m'a montré Hyson : très haut dans le ciel, à notre nord, est apparu un objet triangulaire nettement formé. Il m'a expliqué qu'il ressemblait beaucoup au pic de Té-

nériffe vu à grande distance, or le pic de Ténériffe se trouve actuellement à quelque huit cents kilomètres sur notre sud. Peut-être était-ce un nuage, peut-être l'une de ces curieuses réverbérations dont on parle dans les livres. Le temps est très chaud. Le second assure qu'il n'a jamais rencontré une telle température dans ces latitudes. Le soir, j'ai joué aux échecs avec Harton.

10 novembre

Il fait de plus en plus chaud. Des oiseaux de terre sont venus se percher aujourd'hui sur notre gréement, et cependant nous sommes encore loin de notre destination. La chaleur est si grande que la paresse nous interdit de faire autre chose que flâner sur le pont et fumer. Goring est venu me poser quelques questions sur la pierre, mais je lui ai répondu assez brusquement, je ne lui ai pas tout à fait pardonné la manière dont il avait tenté de m'en priver.

11 novembre, midi

Nous progressons rapidement. Je n'aurais jamais cru que le Portugal était aussi chaud. Sûrement il fait plus frais à terre. Hyson lui-même en est tout étonné, et les matelots aussi.

13 novembre

Un événement extraordinaire s'est produit, si extraordinaire qu'il est presque inexplicable. Hyson a commis une bévue invraisemblable, à moins qu'une certaine influence magnétique n'ait détraqué nos instruments. À l'aube, la vigie à l'avant a crié qu'il entendait devant nous un bruit de brisants, et Hyson a cru distinguer la terre. Le bateau a viré de bord et, bien que nous n'ayons aperçu aucun phare, nous avons tous pensé que nous avions atteint la côte portugaise un peu plus tôt que nous le pensions. Quelle n'a pas été notre surprise devant le paysage qui s'est révélé à nos yeux quand la lumière du jour l'a éclairé ! À

droite et à gauche, à perte de vue, s'étendait une longue ligne de brisants, de grandes lames vertes déferlaient dans un nuage d'écume. Et derrière ces brisants, qu'était-ce donc ? Pas du tout les rivages ni les hautes falaises du Portugal, mais une immense étendue sablonneuse qui se confondait avec l'horizon. Devant nous, ce n'était que du sable jaune ; par endroits, il formait des buttes fantastiques de deux ou trois cents mètres de haut ; ailleurs, il s'étendait aussi plat qu'un tapis de billard. Harton et moi, qui étions arrivés ensemble sur le pont, nous nous sommes regardés avec ahurissement, puis Harton a éclaté de rire. Hyson est extrêmement mortifié ; il proclame que les instruments ont été faussés. En tout cas, il n'y a pas l'ombre d'un doute, nous nous trouvons face au continent africain, et c'était effectivement le pic de Ténériffe que nous avions vu quelques jours plus tôt sur notre nord. Quand nous avons eu la visite d'oiseaux de terre, nous devions passer au large des Canaries. Si nous avons continué dans la même direction, nous sommes maintenant au nord du cap Blanc, près du pays inexploré qui borde le grand Sahara. Tout ce que nous pouvons faire est de corriger nos instruments le mieux possible et de repartir vers notre destination.

8 h du soir

Tout le jour nous sommes demeurés immobiles. La côte est à peu près à deux kilomètres et demi. Hyson a examiné les instruments, il n'a pas encore compris la cause de notre déviation extraordinaire.

Là s'arrête mon journal. C'est de mémoire que j'écrirai maintenant le reste de ma déposition. Je ne crois pas me tromper beaucoup sur les faits qui se sont déroulés. Cette même nuit, l'orage qui couvait depuis si longtemps a éclaté au-dessus de nous, et j'ai compris où tendaient tous ces petits incidents que j'ai rapportés au jour le jour. Fou que j'étais de n'avoir rien deviné plus tôt ! Je vais raconter la suite des événements avec toute la précision possible.

Vers onze heures et demie, j'avais regagné ma cabine. Je me préparais à me coucher quand on a frappé à ma porte. J'ai ouvert, et j'ai reconnu le petit serviteur noir de Goring, venu m'informer que son maître désirait me dire un mot sur le pont. J'ai été plutôt surpris qu'il ait besoin de moi à une heure si tardive, mais je suis monté sans hésitation. À peine avais-je posé le pied sur le pont que j'ai été attaqué par-derrière, jeté à bas, tiré sur le dos avec un mouchoir enfoncé dans ma bouche. Je me suis débattu comme j'ai pu, mais un rouleau de cordages m'a enveloppé solidement, et j'ai été réduit à l'impuissance. Je me suis trouvé bientôt ligoté au bossoir de l'un des canots, un couteau pointant sur ma gorge m'a averti de cesser toute résistance. La nuit était si noire que j'avais été jusque-là incapable de reconnaître mes agresseurs mais quand mes yeux se sont accoutumés à l'obscurité, et quand la lune a émergé d'entre les nuages, j'ai découvert que j'étais entouré par les deux matelots de couleur, le cuisinier et Goring. Un autre homme était recroquevillé sur le pont à mes pieds, mais il gisait dans l'ombre et je ne l'ai pas identifié.

Tout cela a été si rapidement exécuté qu'il ne s'était pas écoulé une minute entre le moment où j'avais quitté ma cabine et celui où j'avais été bâillonné et ligoté. J'étais assommé par la brutalité des événements ; je pouvais à peine les réaliser et m'interroger sur leur signification. J'entendais la bande qui m'entourait échanger des chuchotements brefs, féroces ; un instinct m'a averti que ma vie était en jeu. Goring parlait avec autorité et colère. Les autres répliquaient tous ensemble sur un ton opiniâtre, comme s'ils discutaient ses ordres. Puis ils se sont tous éloignés vers l'autre côté du pont ; je ne les voyais plus, mais je continuais à entendre leurs chuchotements.

Pendant ce temps, les hommes de garde bavardaient entre eux, ils riaient à l'autre bout du bateau. Je les distinguais, rassemblés en groupe, ils se doutaient bien peu de ce qui se tramait

à moins de vingt-cinq mètres d'eux. Oh ! si j'avais pu crier un mot d'avertissement, même au prix de ma vie ! Mais c'était impossible. La lune est sortie du sein des nuages déchiquetés. Je voyais la ligne argentée des brisants et, au-delà, l'immense désert sauvage avec ses dunes de sable. Regardant à mes pieds, j'ai constaté que l'homme recroquevillé sur le pont gisait toujours là ; un rayon de lune a éclairé son visage tourné vers le ciel. Grands Dieux ! Aujourd'hui encore, après douze années, ma main tremble quand j'écris que malgré sa physionomie convulsée et ses yeux exorbités j'ai reconnu Harton, le jeune agent de la compagnie qui avait été un si charmant compagnon de voyage. Je n'ai pas eu besoin de faire appel à ma science médicale pour comprendre qu'il était mort ; un mouchoir noué autour du cou et un bâillon dans la bouche révélaient comment ces chiens de l'enfer avaient accompli leur ignoble besogne. Pendant que je contemplais le cadavre de Harton, la clé du mystère m'est soudain apparue. Certaines choses restaient encore inexpliquées, mais la vérité commençait à se faire jour dans ma tête.

J'ai entendu le frottement d'une allumette. La grande silhouette maigre de Goring s'est dressée sur le bastingage, il tenait dans ses mains une lanterne sourde. Il l'a abaissée contre le flanc du bateau et, à mon inexprimable étonnement, j'ai vu un éclair surgir du côté des dunes, sur le rivage ; la lueur avait été si rapide que si je n'avais pas suivi la direction du regard de Goring je ne l'aurais sûrement pas repérée. De nouveau il a baissé la lanterne ; de nouveau on lui a répondu du rivage. Alors il est descendu du bastingage, mais il a glissé et il a fait un tel bruit que mon cœur a bondi d'espoir, sûrement les hommes de garde l'avaient-ils entendu ? Mais non, la nuit était calme, le bateau immobile, les matelots n'avaient rien qui les obligeât à la vigilance. Hyson qui, depuis la mort de Tibbs, assumait leurs deux quarts, était descendu pour dormir quelques heures, c'était le maître d'équipage qui assurait le service, il se tenait au pied du mât de misaine avec deux matelots. Impuissant, muet par force, avec les cordages qui s'enfonçaient dans ma chair et le cadavre

de Harton assassiné à mes pieds, j'ai attendu le prochain acte de la tragédie.

Les quatre bandits étaient toujours réunis de l'autre côté du pont. Le cuisinier était armé d'une sorte de tranchoir, les autres avaient des couteaux, et Goring un revolver. Ils étaient accoudés sur le bastingage et guettaient vers la mer. J'ai vu l'un d'entre eux saisir le bras de son voisin et désigner quelque chose. Suivant la direction de leurs regards, j'ai aperçu moi aussi une masse sombre qui se dirigeait vers le bateau. Quand la lune l'a éclairée, j'ai reconnu un grand canoë rempli d'hommes et propulsé par une vingtaine de pagaies. Quand il a touché notre étrave, les hommes de garde l'ont enfin vu ; ils ont poussé un grand cri et se sont précipités vers l'arrière. Il était trop tard. Un essaim de nègres gigantesques escaladait la rambarde ; conduits par Goring, ils ont balayé le pont dans un assaut irrésistible. Toute résistance a été maîtrisée en une minute ; les matelots de garde, désarmés, ont été ligotés, les dormeurs arrachés de leurs couchettes et ligotés de la même manière. Hyson a tenté de défendre l'étroit couloir de sa cabine ; j'ai entendu le bruit d'une bagarre, et sa voix qui réclamait de l'aide. Mais personne ne pouvait plus le secourir, et il a été traîné sur la poupe ; le sang coulait à flots d'une profonde entaille sur sa figure. Il a été ligoté comme les autres ; des bâillons ont été enfoncés dans la gorge des prisonniers et les nègres ont tenu conseil pour décider de notre destin. J'ai vu nos matelots de couleur me désigner et faire une déclaration qui a été accueillie par des murmures d'étonnement et d'incrédulité de la part des sauvages. L'un d'eux s'est approché de moi ; il a plongé la main dans ma poche et s'est emparé de ma pierre noire qu'il a tendue à celui qui semblait être le chef. Celui-ci l'a examinée aussi minutieusement que la lumière de la lune le permettait ; il a murmuré quelques paroles et l'a fait passer au guerrier qui se trouvait à côté de lui. Le guerrier l'a examinée à son tour et l'a remise à son voisin. La pierre a fait le tour de l'assistance. Le chef a dit alors quelques mots à Goring dans une langue incompréhensi-

ble. Le quarteron s'est tourné vers moi et m'a parlé en anglais. En ce moment, je revois toute la scène : les hauts mâts du navire, les rayons de lune argentant les vergues et accentuant le relief des cordages ; le groupe des guerriers noirs appuyés sur leurs lances ; le cadavre de Harton étendu à mes pieds ; la rangée de prisonniers blancs ; et, en face de moi, le maudit métis élégamment vêtu de blanc.

– Vous conviendrez, m'a-t-il dit de sa voix la plus douce, que je ne suis pas partisan de vous épargner. S'il ne tenait qu'à moi, vous mourriez comme vont mourir ces autres hommes. Personnellement, je n'ai rien contre vous ni contre eux, mais j'ai consacré ma vie à la destruction de la race blanche, vous êtes le premier tombé en mon pouvoir qui en réchappera. Vous pouvez remercier cette pierre, elle vous sauve la vie. Ces pauvres gens la respectent et si elle est réellement ce qu'ils croient, ils ont raison. Si, lorsque nous débarquerons, ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés, et que cette forme et cette matière ne sont réunies que par un pur hasard, plus rien ne vous sauvera. En attendant, nous voulons vous traiter honorablement. S'il y a dans vos bagages certaines choses que vous désireriez emporter, vous avez le droit de les prendre avec vous.

Sur un geste de lui, deux nègres se sont approchés de moi et m'ont délivré de mes liens, sans toutefois m'ôter mon bâillon. J'ai été conduit dans ma cabine, j'ai mis dans mes poches quelques objets de valeur, une boussole et le journal de mon voyage. Puis j'ai été poussé vers un petit canoë qui avait suivi la grande embarcation des nègres, et mes gardiens ont commencé à pagayer vers la terre. Nous avions avancé d'une centaine de mètres quand notre homme de barre a levé la main, les rameurs se sont arrêtés un moment et ont écouté. Alors, dans le silence de la nuit, j'ai entendu une sorte de bruit comme des gémissements assourdis, auquel a succédé une série de flacs dans l'eau. Voilà tout ce que je sais du destin de mes pauvres compagnons. Presque aussitôt, le grand canoë nous a rejoints, et le bateau aban-

donné a été laissé à la dérive. Les sauvages n'ont rien emporté. Toute cette affaire démoniaque s'est déroulée avec autant de pompe et de sobriété que s'il s'était agi d'un rite religieux.

Les premières lueurs grises de l'aube apparaissaient vers l'est quand nous avons franchi les brisants et atteint le rivage. Quelques hommes sont restés auprès des canoës ; les autres se sont mis en route à travers les dunes, ils m'ont emmené, mais ils m'ont témoigné beaucoup de gentillesse et de respect. C'était une marche pénible, nous nous enfoncions à chaque pas dans le sable jusqu'aux chevilles ; j'étais complètement épuisé lorsque nous sommes arrivés au village des indigènes, ou plutôt à leur ville ; les maisons étaient de forme conique, elles ressemblaient un peu à des ruches ; elles étaient construites en algues compressées et cimentées par un mortier épais ; il n'y avait en effet ni arbre ni pierre sur la côte ou ailleurs à moins de plusieurs centaines de kilomètres. À notre entrée dans la ville, une foule considérable des deux sexes nous a accueillis par des cris, des piaillements, des tam-tams. Quand ils m'ont vu, leurs hurlements ont redoublé, et certains ont proféré des menaces (je n'avais pas à m'y tromper d'après leurs attitudes) ; mais mon escorte les a instantanément calmés par quelques mots. Aux cris de guerre ont succédé des murmures d'émerveillement, et toute cette masse d'hommes et de femmes entourant les guerriers et moi-même a avancé dans la large artère centrale de la ville.

Ma déposition peut sembler suffisamment extraordinaire jusqu'ici pour susciter des doutes dans l'esprit de ceux qui ne me connaissent pas ; mais c'est le fait que je vais maintenant relater qui a provoqué ma brouille avec mon beau-frère, celui-ci refusant formellement de croire en ma sincérité. Je ne puis que rapporter fidèlement, par de simples mots, ce qui s'est passé, et je me fie au hasard et au temps pour que la vérité soit un jour confirmée. Au centre de cette rue principale, il y avait un grand bâtiment, construit à la manière primitive des autres maisons, mais qui les dominait de haut ; une palissade en bois d'ébène

magnifiquement poli était plantée tout autour ; l'encadrement de la porte était constitué par deux formidables défenses d'éléphant enfoncées de chaque côté dans le sol et se rejoignant pour former voûte ; l'ouverture était défendue par un rideau de toile richement brodé d'or. Nous sommes arrivés devant cette construction imposante. La foule s'est arrêtée devant l'entrée de la palissade et s'est accroupie par terre, mais moi j'ai été conduit à l'intérieur de l'enclos par quelques chefs et vieillards de la tribu. Goring nous accompagnait et dirigeait, en fait, cette procession. Devant le rideau de toile qui défendait l'accès au temple (car c'était évidemment un temple), on m'a retiré mon chapeau et mes chaussures, et j'ai été introduit. Un vénérable vieux nègre me précédait, il tenait dans sa main ma pierre qu'il avait retirée de ma poche. Le temple n'était éclairé que par quelques fentes étirées dans le toit ; le soleil tropical se déversait par là, dessinait sur le plancher d'argile de larges barres dorées qui alternaient avec des intervalles sombres.

L'intérieur était plus vaste que je ne l'imaginais d'après l'aspect extérieur. Aux murs étaient accrochés des tapis indigènes, des coquillages, d'autres décorations. Mais tout l'espace restant était vide, à l'exception d'un objet unique au centre. C'était un nègre colossal. Tout d'abord j'ai cru que je me trouvais devant un vrai roi ou un grand prêtre de taille gigantesque. Mais, en m'approchant, j'ai compris à la manière dont la lumière se réfléchissait sur lui qu'il s'agissait d'une statue admirablement taillée dans de la pierre noire comme du jais. J'ai été conduit devant cette idole, ou prétendu telle et, en la regardant de plus près, je me suis aperçu que, parfaite sous tous les rapports, elle était privée d'une oreille qui avait été arrachée, tranchée, bref, qui avait disparu. Le nègre à cheveux gris qui tenait ma relique a grimpé sur un petit tabouret, il a levé le bras et a adapté la pierre noire de Martha à la surface mutilée, à la place de l'oreille manquante. Il ne pouvait subsister aucun doute, ma pierre avait été arrachée à la statue. Les deux parties s'ajustaient si exactement que le vieux Noir a baissé sa main : l'oreille est

demeurée quelques secondes fixée en place avant de retomber dans la paume ouverte. Autour de moi, les nègres se sont prosternés en poussant un long cri de vénération : au-dehors, la foule, à qui avait été communiqué le résultat de l'épreuve, poussait des hurlements de joie sauvage.

En un instant, de prisonnier je suis devenu un demi-dieu. J'ai été escorté dans la ville, puis porté en triomphe ; le peuple se pressait autour de moi pour toucher mes vêtements ou ramasser la poussière que soulevaient mes pas. Une vaste hutte a été mise à ma disposition, et on m'a servi un véritable banquet composé des meilleurs plats indigènes. Toutefois, je me rendais compte que je n'étais pas un homme libre, puisque des guerriers armés de lances montaient la garde à ma porte. J'ai passé la journée à méditer sur un plan d'évasion, mais je ne parvenais pas à trouver un projet réalisable. D'un côté c'était le désert, qui s'étendait jusqu'à Tombouctou ; de l'autre la mer, que ne fréquentait aucun navire. Plus je me penchais sur le problème, plus il me semblait insoluble. Je me doutais bien peu que sa solution pourtant était proche.

La nuit était tombée, les clameurs des nègres s'étaient tues. Je m'étais allongé sur le tas de peaux de bêtes qui devait me servir de lit, et je réfléchissais encore aux perspectives d'avenir, quand Goring s'est introduit furtivement dans ma hutte. Ma première idée a été qu'il venait achever son holocauste en mettant à mort le seul survivant de la tragédie de la *Marie-Céleste,* et j'ai bondi, résolu à me défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Il a souri et m'a fait signe de me rasseoir, tandis qu'il prenait place lui-même à l'autre bout de ma couche.

– Que pensez-vous de moi ?

C'est par cette question surprenante qu'il a commencé notre entretien.

– Ce que je pense de vous ? me suis-je écrié. Je pense que vous êtes le renégat le plus vil, le plus anormal qui ait jamais souillé la terre. Si nous étions loin de ces diables noirs, je vous étranglerais de mes propres mains !

– Ne parlez pas si fort ! m'a-t-il répondu sans manifester la moindre colère. Je ne tiens pas à ce que notre conversation tourne court. Ainsi, vous m'étrangleriez, n'est-ce pas ?

Il a arboré un sourire amusé avant de poursuivre :

– Je suppose donc que je rends le bien pour le mal, car je suis venu pour vous aider à vous évader.

– Vous ?

– Oui, moi. Oh ! je n'y ai aucun mérite ! Je suis tout à fait logique. Il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas franc avec vous. Je veux être le roi de cette tribu. Ce n'est pas une ambition très haute, évidemment, mais vous savez le mot de César : « Être le premier dans un village de la Gaule… » Bien. Cette pierre noire non seulement vous a sauvé la vie, mais elle a tourné toutes les têtes, ils croient que vous êtes descendu du ciel, et mon influence sera éclipsée aussi longtemps que vous resterez ici. Voilà pourquoi je vais vous aider à fuir, puisque je ne peux pas vous tuer…

Cela de sa voix la plus douce et la plus naturelle, comme si son désir de me tuer allait de soi.

– Vous mourez du désir de me poser quelques questions, a-t-il repris après un silence, mais vous êtes trop fier pour le faire. N'importe, je vais vous dire deux ou trois choses, parce que je veux que vos amis blancs les connaissent à votre retour… si vous avez assez de chance pour rentrer chez vous. À propos de cette maudite pierre noire, par exemple. Ces Noirs, du moins, à ce

qu'affirme la légende, étaient à l'origine mahométans. Du vivant de Mahomet, un schisme a éclaté entre ses partisans ; un petit groupe a quitté l'Arabie et a traversé l'Afrique. Ils avaient emporté dans leur exode une relique de leur vieille foi sous la forme d'un gros bloc de pierre noire de La Mecque. Cette pierre était météorique, en tombant sur la terre, elle s'était brisée en deux blocs, l'un d'eux est encore à La Mecque. Le plus gros bloc a été transporté en Barbarie, où un habile artisan l'a sculpté comme vous l'avez vu aujourd'hui. Ces hommes sont les descendants des premiers sectateurs de Mahomet ; ils ont transporté leur relique à travers tous leurs déplacements jusqu'à ce qu'ils se soient établis dans ce lieu étrange ; où le désert les protège de leurs ennemis.

– Et l'oreille ? ai-je demandé presque involontairement.

– Oh ! c'est toujours la même histoire ! Quelques membres de la tribu sont partis pour le Sud il y a quelques centaines d'années, et l'un d'eux, pour s'attacher la chance dans leur entreprise, s'est introduit nuitamment dans le temple et a tranché l'une des oreilles. Une tradition s'est établie chez les Noirs qu'un jour ou l'autre cette oreille reviendrait. Le voleur a dû être pris par un marchand d'esclaves, et voilà pourquoi la pierre est arrivée en Amérique, puis est tombée entre vos mains… Et vous avez eu l'honneur d'accomplir la prophétie.

Il s'est interrompu et a posé sa tête sur ses mains, apparemment, il attendait que je parle. Quand il a relevé son visage, toute sa physionomie m'est apparue transformée. Il avait les traits durcis, une résolution farouche se lisait sur le dessin de sa bouche et dans son regard ; la demi-douceur qui avait accompagné ses propos s'est effacée devant une rudesse frôlant la férocité.

– Je veux que vous rapportiez un message à la race blanche, a-t-il repris. À cette grande race dominante que je hais et

méprise. Vous direz aux Blancs que je me suis engraissé de leur sang pendant vingt années, que j'ai tué des Blancs jusqu'à ce que j'en aie été fatigué, que je les ai tués sans jamais avoir été soupçonné, bien que j'aie eu à affronter toutes les précautions imposées par leur civilisation. Mais la vengeance est fade quand l'ennemi ignore qui l'a frappé. Je ne regrette donc pas de vous avoir pour transmettre ce message. Savez-vous comment est née en moi cette haine horrible ? Regardez !...

Il a brandi sa main mutilée.

– Voilà ce qu'a commis le couteau d'un Blanc. Mon père était Blanc, ma mère était esclave. Quand mon père est mort, elle a été vendue encore une fois, et moi, qui étais encore un enfant, je l'ai vue fouettée à mort pour la punir de ses petits airs et de la gracieuseté que son défunt maître avait encouragés chez elle. Ma jeune femme, aussi. Oui, ma jeune femme !...

Un frémissement l'a parcouru tout entier.

– N'importe ! J'ai juré. J'ai tenu parole. Du Maine en Floride, de Boston à San Francisco, vous pourrez retrouver ma trace par les meurtres qui ont dérouté la police. Je me suis battu contre la race blanche, comme pendant des siècles la race blanche s'est battue contre la noire. Et puis enfin, comme je vous l'ai dit, je me suis lassé de verser le sang. Mais la vue d'un Blanc m'était abominable. Alors j'ai résolu de partir à la recherche de quelques Noirs assez hardis, de me joindre à eux, de cultiver leurs qualités latentes et de former le noyau d'une grande nation de couleur. Cette idée m'a inspiré, et je m'y suis consacré. Pendant deux ans, j'ai voyagé à travers le monde pour trouver ce que je cherchais. Finalement, j'en suis venu à désespérer. Il n'y a aucun espoir de régénérescence dans les négriers soudanais, les Fantee avilis, ou les nègres américanisés du Libéria. Au moment où j'achevais mon enquête, le hasard m'a mis en contact avec cette magnifique tribu d'habitants du désert, et je me suis asso-

cié avec eux. Avant toutefois de les rejoindre définitivement, mon vieil instinct de vengeance m'a incité à faire un dernier voyage aux États-Unis, j'en suis reparti à bord de la *Marie-Céleste*.

« Pour ce qui est du voyage, votre intelligence vous a déjà appris que, grâce à mes manipulations, les compas et les chronomètres avaient été complètement déréglés. Moi seul déterminais notre position exacte grâce à mes instruments personnels, tandis que la barre était tenue par mes amis de couleur selon mes indications. J'ai poussé par-dessus bord la femme de Tibbs. Quoi ! Vous paraissez étonné ! Vous reculez ? Vous l'aviez sûrement deviné, voyons ! J'ai également voulu vous tuer certain jour à travers la cloison, malheureusement, vous n'étiez pas sur votre couchette. J'ai essayé une deuxième fois, mais vous étiez réveillé. J'ai tué Tibbs. Je crois que tout le monde a vraiment cru qu'il s'était suicidé. Bien sûr, une fois arrivés devant la côte, tout était simple. J'avais convenu que tout le monde à bord serait tué, votre pierre a contrarié mes plans. J'avais aussi fait admettre qu'il n'y aurait pas de pillage. Personne ne peut dire que nous sommes des pirates. Nous avons agi par principe, pas pour des motifs sordides.

J'écoutais avec stupéfaction le résumé des crimes que cet homme étrange me livrait de sa voix calme, comme s'il me détaillait des incidents bénins de sa vie quotidienne. Je le vois encore, figure de cauchemar, assis à une extrémité de ma couche, tandis qu'une lampe éclairait ses traits cadavériques.

– Et maintenant, a-t-il poursuivi, votre évasion ne présentera pas de grandes difficultés. Ces stupides enfants que j'ai adoptés diront que vous êtes retourné au ciel d'où vous étiez descendu. Le vent souffle vers le large. J'ai un bateau qui est tout prêt pour vous, bien approvisionné en vivres et en eau. Je ne souhaite qu'une chose, être débarrassé de votre personne. Levez-vous et suivez-moi.

Je lui ai obéi. Il m'a fait sortir de la hutte. Les gardiens s'étaient retirés, ou Goring s'était préalablement arrangé avec eux. Nous avons traversé la ville et nous avons retraversé la plaine sablonneuse. J'ai entendu le mugissement de la mer, j'ai revu la longue ligne blanche des brisants. Deux silhouettes se dessinaient sur le rivage, deux hommes arrangeaient les apparaux d'un petit bateau. C'étaient les deux matelots de couleur qui avaient été du voyage de la *Marie-Céleste*.

– Menez-le de l'autre côté des brisants ! a ordonné Goring. Les deux hommes ont sauté dans le bateau et m'ont entraîné à leur suite. Avec la grand-voile et le foc, nous nous sommes éloignés du rivage et nous avons franchi le ressac. Puis, sans un mot d'adieu, nos deux compagnons ont bondi par-dessus bord ; j'ai vu leurs têtes, deux points noirs sur l'écume blanche, quand ils ont nagé vers la côte. J'ai aussi aperçu Goring. Il se tenait sur le sommet d'une dune, et la lune qui se levait derrière lui donnait à sa haute stature un relief impressionnant. Il a agité frénétiquement ses bras. Peut-être était-ce pour m'encourager ; mais sur le moment j'ai pris ses gestes pour autant de menaces, et depuis j'ai souvent pensé que son vieil instinct de sauvage s'était réveillé quand il avait compris que je lui échappais. Quels qu'aient été ses sentiments, voilà la dernière image que j'ai gardée de Septimius Goring.

Point n'est besoin que j'insiste sur mon voyage solitaire. J'ai gouverné aussi bien que je l'ai pu en direction des Canaries, mais j'ai été recueilli le cinquième jour par le navire *Monrovia,* de la British and African Steam Navigation Company. Je saisis cette occasion d'offrir mes remerciements les plus sincères au capitaine Stornoway et à ses officiers pour la grande bonté dont ils m'ont entouré jusqu'à ce que je sois débarqué à Liverpool, d'où j'ai pu prendre un bateau pour New York.

Depuis le jour où je me suis retrouvé dans le giron de ma famille, j'ai fort peu parlé de mes aventures. Le sujet est encore infiniment pénible pour moi, et le peu que j'en ai dit a été suspecté. Maintenant je livre les faits au public, tels qu'ils se sont déroulés, sans me soucier de savoir si je serai cru. Je n'ai écrit que parce que mes poumons sont de plus en plus épuisés, et que je me refuse à assumer plus longtemps la responsabilité du silence. Ma déposition n'est pas incertaine ni vague. Regardez votre carte d'Afrique. Au-dessus du cap Blanc, là où la terre infléchit vers le nord et vers le sud à partir du point le plus occidental du continent, voilà l'endroit où Septimius Goring règne sur ses noirs sujets (à moins que ne lui ait été infligé le châtiment de ses crimes) ; et là, à cette place où les longues lames vertes déferlent en mugissant et en sifflant sur la terre jaune et brûlante, gisent Harton, Hyson, et les autres pauvres diables qui ont été assassinés dans la *Marie-Céleste*.

LA PETITE BOITE CARRÉE[8]

– Tout le monde à bord ? interrogea le capitaine.

– Tout le monde à bord, monsieur ! répondit le second.

– Alors, attention pour larguer !

Il était neuf heures, un mercredi matin. Le brave *Spartan* s'apprêtait à quitter un quai de Boston. Il avait son fret dans les cales, ses passagers embarqués, tout paré pour le départ. Deux fois avait retenti le sifflet d'avertissement. Le dernier coup de cloche avait été sonné. La proue était tournée vers l'Angleterre. Le chuintement de la vapeur indiquait à une oreille entraînée qu'il était prêt pour sa course de cinq mille kilomètres. Il tirait sur ses amarres, qui le retenaient comme une laisse retient un lévrier.

J'ai la malchance d'être très nerveux. Une existence sédentaire, vouée à la littérature, a encore accru ce goût morbide pour la solitude que je cultivais déjà dans mon enfance. Debout sur le gaillard d'arrière du paquebot transatlantique, je maudissais amèrement l'obligation où je me trouvais de retourner sur la terre de mes ancêtres. Les cris des marins, le grincement des cordages, les adieux de mes compagnons de voyage, les hourras de la foule, tout cela meurtrissait ma nature sensible. De plus, je me sentais triste. Un sentiment indéfinissable, comme l'appréhension d'un grand malheur, m'obsédait. La mer était calme, la brise légère. Rien n'aurait dû troubler l'égalité d'humeur du plus enraciné des terriens, et pourtant j'avais

8 Titre original : *The Little Square Box (1881).*

l'impression que j'étais menacé par un péril aussi considérable qu'imprécis. J'ai remarqué que de tels pressentiments frappent de préférence des tempéraments comme le mien, et qu'ils s'accomplissent assez fréquemment. Il existe une théorie selon laquelle le pressentiment provient d'une sorte de seconde vue, d'une subtile communication de l'esprit avec l'avenir. Je me rappelle bien que M. Raumer, spirite éminent, fît une fois la remarque que j'étais le sujet le plus perméable aux phénomènes surnaturels qu'il eût jamais rencontré au cours de ses expériences. Quoi qu'il en fût, je ne me sentais certainement pas très heureux tout en me frayant un chemin parmi les groupes riants ou pleurants qui se partageaient les ponts blancs du brave *Spartan*. Si j'avais su ce qui m'attendait dans les douze prochaines heures, même à la dernière seconde, j'aurais sauté sur le quai, je me serais échappé de ce maudit bateau !

– C'est l'heure ! dit le capitaine.

Il referma le boîtier de son chronomètre qu'il replaça dans sa poche.

– C'est l'heure ! répéta le second.

Il y eut un dernier gémissement du sifflet, une poussée des amis et parents restés à terre. Une amarre fut détendue, l'échelle allait être retirée. Mais un cri jaillit de la passerelle. Deux hommes apparurent, ils descendaient le quai en courant. Ils agitaient leurs mains, multipliaient les gestes frénétiques. Certainement, ils avaient l'intention d'arrêter le bateau.

– Faites vite ! criait la foule.

– Arrêtez ! cria le capitaine. Doucement ! Arrêtez ! Maintenant, relevez l'échelle !

Les deux hommes sautèrent à bord juste au moment où la deuxième amarre était larguée et où un vrombissement convulsif de la machine nous écarta du quai. La foule applaudit. Un hourra fut poussé sur le pont. Un hourra lui répondit sur le quai. Les mouchoirs volèrent au vent. Le grand bateau laboura son sillon vers la sortie du port en jetant de grands panaches de fumée à travers la baie placide.

Nous venions de partir pour notre croisière de quinze jours. Une ruée générale des passagers les précipita vers leurs couchettes et leurs bagages, tandis que dans le salon des bouchons de champagne qui sautaient prouvaient que certains voyageurs affligés adoptaient des moyens artificiels pour noyer les affres de la séparation. Je regardai autour de moi, sur le pont, afin d'inventorier mes compagnons de voyage. Ils présentaient les caractéristiques qu'on trouve habituellement en de telles circonstances. Pas de figures frappantes. Et je parle en connaisseur, car les visages sont l'une de mes spécialités. Je me jette sur les visages remarquables comme le botaniste sur une fleur. Quand j'en trouve un, je l'emporte avec moi pour l'analyser à loisir, le classer, l'étiqueter dans mon petit musée d'anthropologie. Rien ici qui fût digne de moi. Je vis une vingtaine de spécimens de la jeune Amérique qui allaient en « Iourop », quelques vieux ménages respectables qui serviraient le cas échéant d'antidote, plusieurs clergymen, des représentants de professions libérales, des dames du monde, des jeunes demoiselles spécifiquement britanniques, et toute la *olla podrida* d'un paquebot transatlantique. Je leur tournai le dos pour contempler les côtes américaines qui s'éloignaient, et de chers souvenirs accoururent en foule pour attendrir mon cœur à l'égard de ma patrie d'adoption. Quantité de bagages étaient encore empilés, par chance, sur le pont, mon goût prononcé pour la solitude m'incita à passer derrière leur entassement, à m'asseoir sur un rouleau de cordages contre le bastingage, et à m'abandonner à la mélancolie d'une rêverie.

J’en fus tiré par un chuchotement dans mon dos.

– Voilà un endroit tranquille, dit la voix. Asseyons-nous. Nous allons pouvoir parler en toute sécurité.

Jetant un coup d’œil à travers un interstice entre deux énormes malles, j’aperçus les deux passagers qui nous avaient rejoints à la dernière seconde. Ils se tenaient de l’autre côté du tas de bagages. Évidemment, ils ne m’avaient pas vu, puisque j’étais accroupi à l’ombre des valises. Celui qui avait parlé était grand et mince ; il avait une barbe presque bleue tant elle était noire, et un teint blême ; il avait l’air nerveux, excité. Son compagnon était un petit bonhomme du type pléthorique mais vif et résolu ; il mâchonnait un cigare et portait sur son bras gauche un grand imperméable. Ils regardèrent autour d’eux comme pour s’assurer qu’ils étaient bien seuls.

– Exactement l’endroit qu’il nous faut ! commenta l’autre.

Ils s’assirent sur un ballot de marchandises, me tournant le dos, et je me trouvai, tout à fait contre mon gré, dans la situation déplaisante du monsieur qui écoute aux portes.

– Alors, Muller ! commença le plus grand des deux. Nous voilà quand même à bord, et tout va bien !

– Oui ! acquiesça celui qui portait le nom de Muller. À bord, et tout va bien.

– Ç’a été plutôt de justesse, hein !

– De justesse, Flannigan, tu l’as dit.

– Si nous avions raté le bateau…

– Nos plans auraient été fichus en l'air !

– Détruits, ruinés, complètement fichus ! fit le petit homme, qui pendant quelques instants tira furieusement sur son cigare.

Il ajouta enfin :

« Je l'ai ici.

– Fais-moi voir.

– Personne ne regarde ?

– Non, ils sont presque tous en bas.

– Quand l'enjeu est si important, on ne prend jamais trop de précautions ! dit Muller.

Il déroula l'imperméable qu'il portait sur son bras et découvrit un objet noir qu'il posa sur le pont. Un seul regard me suffit, je sautai sur mes pieds en poussant une exclamation d'horreur. Heureusement, ils étaient tellement captivés par leur affaire que ni l'un ni l'autre ne firent attention à moi. S'ils avaient tourné la tête, infailliblement ils m'auraient vu, tout pâle, le regard plongeant par-dessus les valises.

Depuis le début de leur conversation, une horrible crainte s'était emparée de moi. Elle me parut plus que justifiée quand je vis ce qu'ils avaient posé devant eux. C'était une petite boîte carrée, en bois foncé, avec des filets de cuivre. Elle devait avoir un volume de trente décimètres cubes à peu près. Elle me rappelait une boîte de pistolets, mais nettement plus haute. Un accessoire y était fixé cependant, et je ne pouvais en détacher mon regard, car il évoquait un vrai pistolet davantage qu'une simple boîte. C'était, sur le couvercle, un dispositif dans le genre d'un méca-

nisme de détente, une ficelle y était attachée. À côté de cette détente il y avait, percée dans le bois, une petite ouverture carrée. L'homme grand et mince, que l'autre avait appelé Flannigan, appliqua un œil sur cette ouverture et regarda à l'intérieur pendant quelques minutes avec une expression d'anxiété intense.

– Ça me paraît assez bien ! dit-il enfin.

– J'ai essayé de ne pas la secouer.

– Des objets aussi sensibles méritent d'être traités avec délicatesse. Mets dedans un peu de ce qu'il faut, Muller.

Le petit bonhomme fouilla quelque temps dans ses poches ayant d'en extraire un petit paquet en papier. Il l'ouvrit, en sortit une demi-poignée de granules blanchâtres qu'il versa par le trou. Un bizarre cliquetis résonna à l'intérieur de la boîte, les deux hommes sourirent de satisfaction.

– Tout va bien de ce côté ! dit Flannigan.

– En parfait état.

– Attention ! Voici quelqu'un. Emmenons-la dans notre couchette. Il vaut mieux que personne ne soupçonne à quoi nous jouons. Ce qui serait pis encore, ce serait que quelqu'un la manipule et actionne le mécanisme par erreur.

– Eh bien ! le résultat serait le même ! Peu importe qui l'actionne, dit Muller.

– Ils seraient bien étonnés ! fit le plus grand dans un rire sinistre. Ah ! ah ! Imagine leurs figures ! Le mécanisme représente un joli travail, je m'en vante !

– Oui, répondit Muller. C’est toi qui l’as dessiné, pièce par pièce, n’est-ce pas ?

– Oui. Le ressort et le volet coulissant sont de mon invention.

– Nous devrions prendre un brevet !

Les deux hommes se mirent à rire. Ils ramassèrent la petite boîte carrée et la dissimulèrent dans le grand imperméable de Muller.

– Descendons ! Nous la rangerons dans notre couchette, dit Flannigan. Nous n’en aurons pas besoin avant ce soir, et là, elle sera en sûreté.

Son compagnon acquiesça. Ils descendirent le pont bras dessus bras dessous et disparurent dans un escalier, emportant leur mystérieuse petite boîte. Les derniers mots que j’entendis furent une recommandation de Flannigan, il fallait la porter avec précaution et éviter de la cogner contre les bastingages.

Combien de temps suis-je demeuré assis sur mon tas de cordages ? Je ne le saurai jamais. Le tour abominable de la conversation que j’avais surprise se trouvait aggravé par les premières nausées du mal de mer. La longue houle de l’Atlantique commençait à faire valoir ses droits aussi bien sur les passagers que sur le bateau. Je me sentais prostré dans mon esprit et dans mon corps. Je tombai dans un état d’affaissement subit d’où je fus finalement tiré par la voix cordiale du digne maître timonier :

– Ça ne vous ferait rien de vous déplacer un peu, monsieur ? me demanda-t-il. Nous voudrions débarrasser le pont de ce fatras.

Ses manières un peu bourrues et sa figure saine, colorée, ressemblaient positivement à une insulte personnelle, étant donné ma condition présente. Si j'avais été courageux, ou plus musclé, je l'aurais giflé. Je me bornai à gratifier cet honnête marin d'un grognement mélodramatique qui parut l'étonner fort, et je me dirigeai vers l'autre côté du pont. La solitude était tout ce dont j'avais besoin, une solitude au sein de laquelle je pourrais ruminer sur ce crime effroyable qui s'était tramé sous mes propres yeux. L'un des canots de sauvetage était suspendu assez bas aux bossoirs. Une idée me traversa l'esprit. J'escaladai le bastingage, je me glissai dans le canot vide et je m'étendis au fond. J'étais sur le dos. Je ne voyais rien que le ciel bleu au-dessus de moi et, par intermittence, lorsque le roulis était trop fort, l'artimon du bateau. Au moins j'étais seul avec mes nausées et mes pensées.

J'essayai de me rappeler les mots précis qui avaient été prononcés au cours de ce terrible dialogue entre Muller et Flannigan. Pouvaient-ils s'appliquer à autre chose qu'à ce qui m'avait tout de suite sauté au yeux ? Ma raison m'obligea à admettre que non. Je m'efforçai de classer les faits qui constituaient la chaîne des circonstances. Comme j'aurais voulu y trouver une faille ! Mais non, il ne manquait pas un maillon ! D'abord la façon bizarre dont nos passagers étaient arrivés à bord, ce qui leur avait permis d'éviter une inspection de leurs bagages. Le nom de Flannigan évoquait l'Irlande, les républicains terroristes, les Fenians. Le nom de Muller ne suggérait rien d'autre que du socialisme et du meurtre. Et puis, leur comportement si plein de mystère ! Leur remarque que leurs plans auraient été anéantis s'ils avaient manqué le bateau. Leur peur d'être remarqués. Enfin la preuve concluante quand ils avaient montré la petite boîte carrée avec le mécanisme de détente, leur sinistre plaisanterie sur la tête que ferait l'homme qui déclencherait le mécanisme par erreur !... Est-ce que ces faits pouvaient conduire à une autre conclusion ? Ces individus étaient les agents résolus de quelqu'un, politique ou autre, des hommes

décidés à sacrifier eux-mêmes, leurs compagnons de voyage, le bateau, dans un immense holocauste ! Les granules blanchâtres qui avaient été versés (je les avais vus) dans la boîte étaient sans aucun doute une amorce destinée à la faire exploser. J'avais moi-même entendu un bruit qui provenait peut-être d'une pièce délicate du mécanisme. Et qu'entendaient-ils par leur allusion à ce soir ? Se pouvait-il qu'ils envisageassent de mettre à exécution leur funeste dessein dès le premier soir de notre croisière ? Rien que d'y penser, j'en eus un frisson qui me causa plus de souci que mon mal de mer.

Je l'ai dit, je suis physiquement un poltron. Et je le suis aussi moralement. Il est rare que ces deux défauts s'associent dans un seul homme. J'ai connu beaucoup d'hommes particulièrement sensibles au danger physique, et qui cependant étaient remarquables par la force et l'indépendance de leur caractère. En ce qui me concerne, je conviens à regret que mes habitudes paisibles et ma vie retirée ont développé en moi une frayeur mortelle de faire quoi que ce soit d'original ou qui me mette en évidence, frayeur qui est encore plus forte, si possible, que ma peur de tout péril personnel. Un mortel ordinaire, placé dans les circonstances où je me trouvais moi-même, serait allé voir aussitôt le capitaine, il lui aurait avoué ses craintes et il lui aurait laissé le soin de régler l'affaire. Mais à moi, constitué comme je le suis, cette idée me sembla haïssable. La perspective de devenir une vedette, de subir une sorte d'interrogatoire contradictoire de la part d'un étranger, d'être confronté sous l'aspect d'un dénonciateur avec deux conspirateurs prêts à tout, me remplissait d'épouvante et d'horreur. Et s'il était prouvé, par une hypothèse à laquelle je ne pensais pas, que je m'étais trompé ? Quelles seraient les réactions s'il apparaissait que mon accusation était mal fondée ? Non. Je temporiserais. Je surveillerais du coin de l'œil mes deux conspirateurs. Je les filerais. Tout valait mieux qu'une erreur possible.

À cet instant, je me dis que peut-être une nouvelle phase de la conspiration se développait. L'excitation de mes nerfs avait dû calmer mon mal de mer, car je pus me mettre debout et m'extraire du canot sans une nausée. Je titubai le long du pont dans l'intention de descendre dans la cabine et de voir à quoi s'occupaient mes nouvelles connaissances. Juste comme je posais ma main sur la rampe, je reçus une grande claque cordiale dans le dos qui me projeta en bas des marches avec plus de précipitation que de dignité.

– Serait-ce toi Hammond ? questionna une voix qu'il me sembla reconnaître.

– Dieu me bénisse ! dis-je en me retournant. Pas possible que ce soit Dick Merton ! Comment vas-tu, mon vieux ?

Au milieu de mes perplexités s'offrait une chance imprévue. Dick était exactement l'homme dont j'avais besoin. D'un naturel aimable et avisé, prompt à l'action, il écouterait le récit de mes soupçons, et je pourrais me fier à son bon sens pour arrêter le meilleur plan. Depuis le temps où j'étais en seconde à Harrow, Dick avait été mon conseiller et mon protecteur. Du premier coup d'œil, il devina que quelque chose n'allait pas.

– Hello ! s'écria-t-il avec sa gentillesses coutumière. Qu'est-ce qui te tracasse, Hammond ? Te voilà aussi blanc qu'un drap de lit ! Mal de mer, eh ?

– Non. Pas tout à fait. Faisons les cent pas, Dick. Il faut que je te parle. Donne-moi ton bras.

En m'appuyant sur la robuste carrure de Dick, je marchai sans trop de peine. Mais il se passa du temps avant que je puisse rassembler mes énergies pour parler.

– Veux-tu un cigare ? me demanda-t-il pour rompre le silence.

– Non, merci ! répondis-je, Dick, ce soir, nous serons tous des cadavres ?

– Ce n'est pas une raison pour que tu ne fumes pas un cigare maintenant ! déclara Dick froidement.

Mais il me dévisagea. C'était normal, il pensait que je déraillais.

– Non, Dick. Ce n'est pas l'heure de plaisanter. Et je te jure que je n'ai rien bu. J'ai découvert une conspiration infâme, Dick, qui a pour but de détruire ce bateau et tous ceux qui sont à bord…

Sur quoi j'entrepris d'exposer systématiquement, en ordre, l'enchaînement des indices que j'avais recueillis.

– Alors, Dick ? demandai-je pour conclure. Qu'est-ce que tu penses de ça ? et surtout, que dois-je faire ?

Je fus plutôt surpris qu'il éclatât d'un gros rire jovial.

– Je serais épouvanté si quelqu'un d'autre que toi m'en avait dit autant ! Mais je te connais, Hammond, tu es un marchand d'illusions. Tu as toujours été ainsi. Cela me rajeunit de voir resurgir les vieux traits de ton caractère. Te rappelles-tu qu'à l'école tu me juras qu'il y avait un fantôme dans la grande salle ? En fin de compte, ce fantôme s'avéra ton image réfléchie dans la glace !… Voyons, mon vieux ! Pourquoi quelqu'un songerait-il à détruire ce bateau ? À bord, il n'y a pas de grosses pièces politiques. La majorité des passagers sont des Américains. Par ailleurs, en ce noble XIXe siècle, les partisans des tueries de masse ne figurent jamais au nombre des victimes.

Compte là-dessus ! Tu ne les as pas compris, ou tu as pris une caméra ou quelque chose d'aussi inoffensif pour une machine infernale !

– Pas du tout, monsieur ! répliquai-je assez ému. Tu apprendras à tes dépens, j'en ai peur, que je n'ai ni mal compris ni exagéré. Quant à la boîte, je n'en ai jamais vu de semblable. Elle contient un mécanisme fragile. De cela je suis convaincu. Il n'y avait qu'à voir la manière dont ces hommes la manipulaient et en parlaient.

– De n'importe quel colis de denrées périssables, tu ferais une torpille ! dit Dick.

– Le nom du type est Flannigan, poursuivis-je.

– Je ne crois pas que ce soit un argument valable devant un tribunal, fit Dick. Mais viens, j'ai fini mon cigare. Nous pourrions descendre et casser la tête d'une bouteille de vin blanc. Si les Orsini sont dans le salon, tu me les désigneras.

– Entendu ! D'ailleurs, je suis décidé à ne pas les perdre de vue. Ne les regarde pas trop attentivement tout de même, car je ne voudrais pas qu'ils se sentent surveillés.

– Fais-moi confiance ! J'aurai l'œil abruti et naïf d'un agneau.

Et nous descendîmes au salon.

De nombreux passagers étaient éparpillés autour de la grande table centrale. Les uns luttaient avec des sacs de voyage réfractaires. D'autres déjeunaient. Il y en avait qui lisaient, ou qui se distrayaient autrement. Les objets de notre enquête n'étaient pas là. Nous traversâmes la salle et visitâmes toutes les cabines, pas trace d'eux. « Seigneur ! pensai-je. Peut-être qu'en

ce moment même ils sont sous nos pieds, dans la cale ou la chambre des machines, en train de préparer leur machine diabolique. »

Mieux valait connaître le pire que de rester ainsi en suspens.

– Maître d'hôtel ! appela Dick. Y a-t-il ailleurs d'autres passagers.

– Il y en a deux dans le fumoir, monsieur.

Le fumoir était une petite pièce luxueusement meublée, attenante à l'office. Nous poussâmes la porte et entrâmes. Je ne pus réprimer un soupir de soulagement. La première chose que je vis était la figure cadavérique de Flannigan, avec sa bouche entrouverte et ses yeux qui ne cillaient point. Son compagnon était assis en face de lui. Ils étaient tous deux en train de boire et, sur la table, s'étalait un jeu de cartes. Ils jouaient quand nous arrivâmes. Je poussai Dick du coude pour le prévenir que nous avions trouvé nos hommes, et nous nous assîmes à côté, de l'air le plus insouciant qui fût. Les deux conspirateurs ne semblaient guère se préoccuper de notre présence. Je les surveillai de près. Ils jouaient à un jeu qui s'appelle le napoléon. Tous deux y étaient forts. Je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer le merveilleux équilibre nerveux d'individus qui, avec un pareil secret dans le cœur, pouvaient consacrer leurs facultés intellectuelles à libérer une longue ou à faire une impasse à la dame. L'argent changeait rapidement de mains, mais la chance paraissait défavoriser le plus grand des deux. Enfin, il jeta les cartes sur la table et refusa, en jurant, de continuer.

– Non, que je sois pendu si je recommence ! dit-il. En cinq donnes, je n'ai jamais eu plus de deux cartes se suivant.

– Aucune importance ! répondit son camarade, en ramassant ses gains. Quelques dollars dans ta poche ou dans la mienne, ça ne compte guère à côté du travail de ce soir.

Je fus étonné de l'audace du bandit, mais je veillai à garder mes yeux perdus dans le vague tout en buvant mon vin. Je sentis que Flannigan regardait de mon côté avec ses yeux de loup pour voir si j'avais remarqué l'allusion. Il chuchota à son compagnon quelques mots que je ne saisis pas. C'était une recommandation, je suppose, car l'autre se mit presque en colère.

– Absurde ! Pourquoi ne dirais-je pas ce qui me plaît ? Un excès de précautions, voilà justement, ce qui nous nuirait.

– Je crois que tu ne tiens pas à ce que nous réussissions ! dit Flannigan.

– Tu ne crois rien de pareil ! répliqua Muller, en parlant vite et fort. Tu sais aussi bien que moi que quand je joue une mise, j'aime gagner. Mais je ne tolérerai pas d'être critiqué ni interrompu par toi ou par quiconque ! Je suis intéressé à notre réussite autant que toi. Plus, même !

Il était vraiment furieux, et il tira avidement sur son cigare. Le regard de l'autre scélérat allait de Dick Merton à moi-même. Je savais que je me trouvais en présence d'un homme prêt à tout, que le frémissement de ma lèvre pouvait être le signal qu'il attendait pour plonger un poignard dans mon cœur, mais je me maîtrisai plus facilement que je ne l'aurais cru. Dick, lui, était aussi impassible et apparemment aussi indifférent qu'un sphinx.

Le silence régna quelques instants dans le fumoir, interrompu seulement par le brassage des cartes auquel se livra Muller avant de les remettre dans sa poche. Il semblait être encore vaguement enfiévré et irritable. Il jeta le bout de son cigare dans

le crachoir, lança un regard de défi à son compagnon et se tourna vers moi.

– Pouvez-vous me dire, monsieur, me demanda-t-il, quand ce bateau donnera de ses nouvelles ?

Ils me regardaient tous les deux. Peut-être avais-je légèrement pâli, mais ma voix ne trembla pas quand je répondis :

– Je pense, monsieur, que ce bateau ne donnera de ses nouvelles que lorsqu'il entrera dans la rade de Queenstown.

– Ah ! ah ! Je savais bien que vous répondriez cela. Ne me donne pas des coups de pieds sous la table, Flannigan ! Je ne supporterai pas. Je sais ce que je fais… Vous vous trompez, monsieur ! reprit-il en se retournant vers moi. Vous vous trompez lourdement !

– À un navire de rencontre, peut-être ? suggéra Dick.

– Non. Non plus.

– Le temps est beau, dis-je. Pourquoi n'arriverions-nous pas à destination ?

– Je n'ai pas dit que nous n'arriverions pas à destination. Quoique après tout ce soit possible. En tout cas, ce n'est pas là qu'on aura d'abord des nouvelles de nous.

– Où, alors ? demanda Dick.

– Ça, vous ne le saurez jamais ! Il suffit qu'un agent rapide et mystérieux signale notre position, et cela avant la fin du jour. Ah ! ah !

Il se remit à glousser.

– Viens sur le pont ! grommela son camarade. Tu as trop bu de cet ignoble cognac à l'eau. Tu en as la langue trop déliée. Allons, viens !

Il le prit par le bras et le conduisit, presque de force, hors du fumoir vers l'escalier, puis de là sur le pont.

– Alors, qu'est-ce que tu en dis maintenant ? bégayai-je en me penchant vers Dick.

Il était aussi imperturbable qu'à son habitude.

– J'en dis tout simplement ce que dit son compagnon : nous avons entendu les divagations d'un type à demi soûl. Il puait le cognac !

– Mais enfin, Dick ! Tu as bien vu comment l'autre essayait de lui tenir la langue ?

– Bien sûr ! Il ne voulait pas que son ami passât pour un idiot devant des étrangers. Peut-être le petit gros est un fou et l'autre son gardien. C'est tout à fait possible.

– Oh ! Dick ! Dick ! m'écriai-je. Comment peux-tu être aveugle à ce point ? Ne sens-tu pas que chaque parole a confirmé mes soupçons ?

– Balivernes, mon vieux ! Tu raisonnes dans un état d'excitation nerveuse invraisemblable. Veux-tu me dire ce qu'il y a à tirer de cette absurdité touchant un mystérieux agent qui signalerait notre position ?

– Je vais te dire ce que cela signifie, Dick ! murmurai-je en me penchant vers lui et en saisissant son bras. Il sous-entendait une explosion soudaine et un éclair qui pourraient être vus en

mer par un pêcheur au large des côtes américaines. Voilà ce qu'il voulait dire !

– Je ne croyais pas que tu étais stupide à ce degré là ! fit Dick Merton avec humeur. Si tu cherches à attacher une signification précise à toutes les bêtises que racontent les ivrognes, tu dois aboutir à d'étranges conclusions. Suivons leur exemple et montons sur le pont. Tu as besoin d'air frais, je crois. Ce qui est vrai, c'est que tu as le foie déréglé. Un voyage en mer te fera le plus grand bien.

– À condition que je voie la fin de celui-ci ! soupirai-je. Je jure que je n'en ferai jamais d'autre… On est en train de dresser la table ; cela ne vaut pas la peine que je monte. Je vais rester en bas et déballer mes affaires.

– J'espère que pour le dîner tu seras d'une humeur plus agréable !

Et Dick sortit, me laissant à mes réflexions jusqu'à ce que le coup de gong nous convoquât tous au salon.

Faut-il le dire ? Mon appétit n'avait pas été beaucoup accru par les incidents de la journée. Je m'assis néanmoins à table comme un automate, et m'efforçai de m'intéresser à la conversation qui s'était engagée autour de moi. Il y avait près d'une centaine de passagers de première classe. Quand le vin commença à circuler, les voix combinées au fracas des assiettes et des plats m'assourdirent. Je me trouvai assis entre une grosse vieille dame très nerveuse et un clergyman compassé. Comme ni l'un ni l'autre ne me firent les premières avances pour causer, je me retirai dans ma coquille et m'occupai à observer mes compagnons de voyage. Non loin, je voyais Dick qui partageait son attention entre une volaille découpée devant lui et une jeune dame fort joliment entière à son côté. Le capitaine Downie faisait les honneurs à un bout de la table, tandis que le médecin du

bord était assis à l'autre extrémité. Je me réjouis de constater que Flannigan était placé presque en face de moi. Tant que je l'aurais sous les yeux, je serais sûr que nous ne risquions rien. Il avait sur le visage quelque chose qui voulait ressembler à un sourire aimable. J'observai qu'il buvait beaucoup de vin, tellement même qu'avant le dessert il avait la voix altérée. Son ami Muller était assis un peu plus loin. Il mangeait peu. Il m'apparut nerveux, agité.

– Maintenant, mesdames, déclara notre brave capitaine, j'espère que vous vous considérerez comme chez vous à bord de mon navire. Pour ce qui est des messieurs, je ne crains rien. Une bouteille de champagne, maître d'hôtel ! Buvons à une fraîche brise et à une traversée rapide. Je pense que nos amis d'Amérique apprendront dans huit jours, neuf au plus, que nous sommes bien arrivés.

Je levai les yeux. Pour aussi rapide qu'eût été le coup d'œil échangé entre Flannigan et son associé, je l'avais surpris. Sur les lèvres minces du premier, je distinguai même un mauvais sourire.

La conversation élargit son cercle. On parla tour à tour politique, navigation, distractions, religion. Je demeurai silencieux, mais n'en écoutai pas moins. Je me dis tout à coup qu'en introduisant le sujet que j'avais toujours présent à l'esprit, je ne ferai aucun mal. Je pourrais le faire d'une manière désinvolte. Au moins cela aurait-il pour effet d'orienter les pensées du capitaine dans cette direction. Et je pourrais guetter aussi la réaction de mes deux conspirateurs.

Il y eut une soudains chute de la conversation. Les sujets banals étaient-ils épuisés ? Je saisis l'occasion.

– Puis-je vous demander, capitaine, commençai-je en m'inclinant et en parlant très distinctement, ce que vous pensez des manifestations des terroristes républicains irlandais ?

La figure rougeaude du capitaine s'assombrit légèrement d'une honnête indignation.

– Ce sont des gestes de lâches ! répondit-il. Aussi stupides que méchants.

– De vaines menaces d'une bande de coquins anonymes ! surenchérit un vieux monsieur décoré à côté de lui.

– Oh ! capitaine ! gémit ma grosse voisine. Vous ne croyez pas réellement qu'ils seraient capables de faire sauter un bateau ?

– Je suis parfaitement certain qu'ils le feraient s'ils le pouvaient. Mais je suis parfaitement certain qu'ils ne feront jamais sauter le mien.

– Puis-je vous demander quelles précautions vous avez prises ? interrogea un homme d'âge moyen au bout de la table.

– Toutes les marchandises à bord ont été soigneusement examinées, répondit le capitaine Downie.

– Mais supposez qu'un passager apporte à bord un explosif ? demandai-je.

– Ils sont bien trop lâches pour risquer leur vie de cette façon !

Pendant cette conversation, Flannigan n'avait pas manifesté le moindre intérêt pour ce qui se disait. Toutefois, il leva la tête et regarda le capitaine.

– Ne croyez-vous pas que vous les mésestimez ? dit-il. Toutes les sociétés engendrent des désespérés prêts à tout. Pourquoi les Fenians n'en auraient-ils pas comme les autres ? Beaucoup d'hommes croient que c'est un privilège de mourir au service d'une cause qui leur paraît juste, mais que d'autres peuvent trouver détestable.

– L'assassinat à tort et à travers ne peut pas être jugé juste par qui que ce soit ! déclara le petit clergyman.

– Le bombardement de Paris n'était pas autre chose, répondit Flannigan. Et pourtant tout le monde civilisé s'est trouvé d'accord pour regarder, les bras croisés, et prononcer le mot « guerre » au lieu du mot « assassinat ». Ce bombardement a paru assez juste aux Allemands. Pourquoi la dynamite ne seraitelle pas jugée juste par les Fenians ?

– En tout cas, dit le capitaine, leurs imbécillités n'ont provoqué aucune catastrophe maritime jusqu'ici.

– Pardon ! répondit Flannigan. N'a-t-on pas émis quelques doutes à propos du *Dotterel ?* J'ai rencontré en Amérique des gens qui prétendaient savoir de source sûre qu'il y avait eu une torpille à bord du bateau.

– Ils ont menti ! affirma le capitaine. Il a été prouvé formellement devant le tribunal qu'une explosion de gaz de houille s'était produite… Mais nous ferions mieux de changer de sujet, sinon les dames ne dormiraient pas tranquilles…

Et la conversation dériva une fois de plus vers ses platitudes habituelles.

Au cours de cette petite discussion, Flannigan avait soutenu son point de vue avec une discrétion d'homme du monde et

un calme dont je ne l’aurais pas cru capable. Je ne pus m’empêcher d’admirer un homme qui, sur le point de se livrer à une entreprise désespérée, pouvait courtoisement discuter d’un point qui devait le toucher de si près. Il avait bu, je l’ai dit, une quantité considérable de vin mais quoique ses pommettes eussent légèrement rougi, il avait gardé une attitude pleine de décence. Il ne se joignit pas à la nouvelle conversation, il se perdit dans des réflexions personnelles.

Un tourbillon d’idées contradictoires se déchaîna dans ma tête. Que devais-je faire ? Allais-je me lever et les dénoncer sur-le-champ devant les passagers et le capitaine ? Demanderais-je quelques minutes d’entretien particulier au capitaine dans sa cabine afin de tout lui révéler ? Un moment j’en eus envie, mais ma vieille timidité se réveilla avec une force redoublée. Dick avait entendu les preuves ; il avait refusé de les croire. Je décidai de laisser aller les choses. Un bizarre sentiment d’insouciante témérité m’envahit. Pourquoi aiderais-je des gens qui restaient aveugles devant leurs propres périls ? C’était le devoir des officiers de nous protéger. Ce n’était pas à nous de les avertir. Je bus deux verres de vin coup sur coup et passai sur le pont, fermement décidé à conserver mon secret au plus profond de mon cœur.

La soirée était magnifique. Tout éprouvé que je fusse par mon excitation nerveuse, je ne pus faire autrement que m’appuyer au bastingage et respirer la fraîcheur du vent. Au loin, vers l’ouest, une voile solitaire se détachait sur la grande nappe de feu abandonnée par le soleil qui s’était couché. Je frissonnai en regardant. C’était majestueux. Et c’était terrible. Au-dessus de notre grand mât, une unique étoile scintillait faiblement, mais c’était un millier qui, à chaque coup de notre hélice, semblaient luire dans l’eau. Seule note discordante dans ce magnifique tableau, la traînée de fumée qui s’étendait derrière nous, comme une taillade noire sur un rideau cramoisi. Il était

difficile de croire que la grande paix de toute cette nature pourrait être gâtée par un pauvre être humain misérable.

« Après tout, songeai-je en contemplant les profondeurs bleues au-dessous de moi, en mettant les choses au pis, il vaut mieux mourir ici que de traîner une agonie sur un lit d'hôpital… »

Qu'est-ce que la vie d'un homme quand on la compare aux grandes forces de la nature ? Toute ma philosophie, cependant, ne m'épargna pas un frisson, quand, tournant la tête, j'aperçus à l'autre bout du pont deux silhouettes sinistres que je n'eus aucun mal à identifier. Ils semblaient discuter avec passion, mais il m'était impossible de les entendre. Je me contentai de faire les cent pas en les surveillant de loin.

J'éprouvai un grand soulagement quand Dick s'avança sur le pont. Un confident, même incrédule, est préférable à pas de confident du tout.

– Alors, mon vieux ? me dit-il en me chatouillant les côtes. Nous n'avons pas encore sauté, hein ?

– Non, pas encore. Mais rien de prouve que nous ne sommes pas sur le point de sauter.

– Mais non, mon vieux ! répondit Dick. Je ne peux pas concevoir ce qui t'a mis cette idée invraisemblable dans la tête. J'ai parlé à l'un des deux assassins présumés tels, et il me paraît un type pas désagréable du tout. Un vrai tempérament de sportif, je dirais, d'après la manière dont il parle.

– Dick ! m'écriai-je. Je suis certain que ces individus possèdent une machine infernale et que nous sommes au bord de l'éternité : c'est aussi sûr que si je les voyais approcher une allumette de l'amorce.

– Eh bien ! si tu le crois vraiment… me dit Dick, à demi ébranlé sur le moment par le sérieux de mon affirmation, ton devoir consiste à faire part au capitaine de tes soupçons.

– Tu as raison ! J'y vais. C'est mon absurde timidité qui m'a interdit de le faire plus tôt. Je crois que nous ne pourrons avoir la vie sauve que si je lui expose toute l'affaire.

– Alors, vas-y tout de suite. Mais, au nom du ciel, ne me mets pas dans le coup.

– Je lui parlerai quand il descendra de la passerelle. Dans l'intervalle, je ne les perds pas de vue.

– Tu me tiendras au courant du résultat, dit mon compagnon.

Sur un signe de tête, il me quitta pour se mettre en quête, je pense, de sa voisine de table.

Livré à moi-même, je me souvins de ma retraite du matin et, grimpant par-dessus le bastingage, je m'installai au fond du canot de sauvetage. Là, je pouvais réfléchir aux événements et, rien qu'en levant la tête, observer mes cruels voisins.

Une heure passa. Le capitaine était encore sur la passerelle. Il était en train de bavarder avec un passager. Tous deux discutaient d'un problème complexe de navigation. De l'endroit où j'étais allongé, je pouvais voir les extrémités rougies de leurs cigares. Il faisait noir, maintenant. Si noir que je distinguais à peine les silhouettes de Flannigan et de son complice. Ils n'avaient pas bougé. Quelques passagers se promenaient sur le pont, mais beaucoup étaient en bas. Un calme étrange semblait prendre possession de l'air. Les voix des hommes de quart et le

grincement du gouvernail étaient les seuls bruits qui troublaient le silence.

Une autre demi-heure s'écoula. Le capitaine était toujours sur la passerelle, et il n'avait pas l'air de vouloir en descendre. Mes nerfs étaient excessivement tendus, au point qu'un bruit de pas sur le pont me fit trembler des pieds à la tête. Je risquai un œil par-dessus le rebord de mon canot, mes deux suspects avaient traversé et se tenaient à présent tout juste au-dessous de moi. La lumière d'un habitacle éclairait en plein la figure blême de ce bandit de Flannigan. Un seul regard m'avait suffi pour me rendre compte que Muller avait son imperméable sur son bras. Je retombai en arrière et gémis. J'eus l'impression qu'à force d'avoir temporisé j'avais sacrifié deux cents vies humaines.

Je n'ignorais pas la diabolique vengeance que s'attire un espion. Je savais que deux hommes qui jouent leurs vies ne reculent devant rien. Tout ce que je pus faire fut de me blottir au fond du canot pour écouter en silence leur dialogue chuchoté.

– Ici, à cet endroit, ce sera parfait ! déclara une voix.

– Oui, le côté sous le vent est le meilleur.

– Je me demande si le mécanisme jouera.

– Moi, j'en suis sûr.

– Nous devions le déclencher à dix heures, n'est-ce pas ?

– Oui, dix heures précises. Dans huit minutes…

Une pause succéda à cette information désespérante. Puis la voix reprit :

– On n'entendra pas le déclic de la détente, n'est-ce pas ?

– Aucune importance. De toutes façons, il serait trop tard pour nous empêcher d'agir.

– C'est vrai. Il doit y avoir plutôt de l'énervement parmi ceux que nous avons laissés derrière nous ?

– Plutôt ! Dans combien de temps crois-tu qu'ils auront de nos nouvelles ?

– Vers minuit au plus tôt, les premières nouvelles.

– Grâce à moi.

– Non, à moi.

– Ah ! ah ! Nous verrons !

Nouvelle pause. Puis j'entendis la voix de Muller :

– Il n'y a plus que cinq minutes.

Ah ! comme le temps passait lentement.

– Ça fera une belle sensation, là-bas ! fit une voix.

– Oui, du bruit dans les journaux !

Je levai la tête et regardai par-dessus mon canot. Il semblait qu'il n'y eût plus ni espoir, ni secours en vue. La mort me dévisageait froidement. Allais-je ou n'allais-je pas donner l'alarme ? Le capitaine avait enfin quitté la passerelle. Le pont était désert, à l'exception de ces deux lugubres formes humaines tapies dans l'ombre.

Flannigan mit sa montre dans la paume de sa main.

– Encore trois minutes, dit-il. Pose-la sur le pont.

– Non. Je vais la poser sur le bastingage.

C'était la petite boîte carrée. D'après le bruit, je compris qu'il l'avait placée près du bossoir, presque exactement sous ma tête.

Je risquai un nouveau coup d'œil. Flannigan était en train de verser d'un papier quelque chose dans sa main. Quelque chose de blanc et de granulaire comme ce que j'avais vu le matin. Sans doute une amorce, car il la glissa dans la petite boîte, et j'entendis le bruit bizarre qui avait déjà éveillé mon attention.

– Dans une minute et demie ! annonça-t-il. Qui tirera sur la ficelle, toi ou moi ?

– Je tirerai, moi ! répondit Muller.

Il était agenouillé et il tenait dans sa main le bout de la ficelle. Flannigan se tenait debout derrière lui, les bras croisés, l'air décidé.

Je ne pus résister plus longtemps. Mon système nerveux céda.

– Arrêtez ! Hurlai-je en sautant sur mes pieds. Arrêtez-vous, malheureux ! Hommes sans principes !...

Ils firent tous deux un saut en arrière. Je crois qu'ils me prirent pour un revenant, un rayon de lune éclairait mon visage décomposé.

Mais maintenant j'étais brave. J'étais allé trop loin pour battre en retraite.

– Caïn a été damné ! m'écriai-je. Et il n'en tua qu'un ! Voudriez-vous répondre du sang de deux cents personnes ?

– Il est fou ! dit Flannigan. C'est l'heure. Lâche tout, Muller !

Je bondis sur le pont.

– Non, vous ne le ferez pas ! criai-je.

– De quel droit nous l'interdiriez-vous ?

– Au nom de tous les droits : humains et divins !

– Ce n'est pas votre affaire. Laissez-nous tranquilles.

– Non. Jamais !

– Qu'est-ce que c'est que ce cinglé ? Il y a trop d'intérêts en jeu pour faire des cérémonies ! Je vais le tenir, Muller, pendant que tu actionneras le mécanisme.

Dans la seconde qui suivit, je me débattis contre la poigne herculéenne de l'Irlandais. Mais toute résistance devint inutile, entre ses mains, j'étais un bébé.

Il me colla contre le flanc du bateau et m'y maintint.

– À présent, dit-il, vas-y ! Il ne peut plus nous gêner.

Je me sentis sur l'extrême bord de l'éternité. À demi étranglé par l'étreinte d'un des bandits, je vis l'autre s'approcher de la boîte fatale. Il se pencha, saisit la ficelle. Je murmurai une prière quand je le vis refermer ses doigts sur la ficelle. Puis il y eut un claquement sec, un curieux grincement. La détente joua,

un côté de la boîte s'ouvrit tout grand et il en jaillit… deux pigeons voyageurs gris !

Il n'est pas besoin d'en dire beaucoup plus. Je ne tiens pas particulièrement à insister. Toute cette affaire est à la fois trop écœurante et trop absurde. Peut-être ferais-je aussi bien de me retirer gracieusement de la scène et de laisser ma place indigne au rédacteur sportif du *New York Herald*. Voici l'article qui fut publié peu après notre départ d'Amérique.

Extraordinaire performance d'un pigeon. – Un match original s'est déroulé la semaine dernière entre les oiseaux de John H. Flannigan, de Boston, et de Jeremiah Muller, notoire habitant de Lowell. Tous deux avaient consacré beaucoup de temps et d'attention à une race améliorée de pigeons, et depuis longtemps un défi avait été lancé. Les pigeons étaient l'objet de gros enjeux, et le résultat était attendu avec une impatience considérable par les gens du pays. Le départ a eu lieu du pont du transatlantique Spartan, à dix heures du soir, le jour de l'appareillage. Il avait été calculé que le navire serait à près de cent milles de la côte. D'autre part, il avait été convenu que l'oiseau qui rentrerait chez lui le premier serait déclaré gagnant. Nous croyons savoir que d'extraordinaires précautions avaient été prises, en effet, certains commandants de bord ont un préjugé défavorable contre l'organisation d'épreuves sportives sur leurs bateaux. En dépit de quelques petites difficultés de dernière heure, la cage fut ouverte presque à dix heures. L'oiseau de Muller arriva le lendemain matin à Lowell, dans un état d'épuisement extrême. Mais on est sans nouvelles de l'oiseau de Flannigan. Ceux qui avaient parié sur le vaincu ont néanmoins la satisfaction de savoir que toute l'affaire a été menée avec la plus extrême loyauté, du début à la fin. Les pigeons avaient été enfermés dans une cage spécialement conçue, qui ne s'ouvrait que sous l'action d'un ressort. Il était possible de les nourrir par une ouverture pratiquée en haut,

mais impossible de toucher à leurs ailes. De tels matches popu-lariseraient grandement la colombophilie en Amérique, et constitueraient un agréable dérivatif aux exhibitions morbides de l'endurance humaine, qui ont pris au cours de ces dernières années le développement que l'on sait.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Mars 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Hélène, Coolmicro et Fred.